

JOSEPH WILBOIS

L'Avenir de l'Eglise russe

===== ESSAI SUR LA CRISE =====
SOCIALE ET RELIGIEUSE EN RUSSIE

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & C^{ie}
4, RUE MADAME, 4

1907

Reproduction et Traduction interdites

MÊME SÉRIE

Alfred BAUDRILLART, recteur de l'Institut catholique de Paris.

— **L'Eglise catholique, La Renaissance, Le Protestantisme.** Lettre-préface de S. E. le cardinal Perraud, de l'Académie française. 1 vol. in-18 de xvi-480 pages. Prix : 3 fr. 50 ; franco 4 francs

Marius BESSIÈRES et Georges GOYAU. — **Les Origines du Centre allemand.** *Congrès de Mayence (1848).* Traduction de M. Bessièrès. Préface et notes par G. Goyau. 1 vol. in-16. Prix : 3 fr. 50 ; franco 4 francs

Paul PISANI, docteur ès-lettres. — **A travers l'Orient, Etudes d'histoire religieuse.** 1 volume in-8°. Prix : 4 francs ; franco 4 fr. 50

M. RAGEY. — **Les Missions anglicanes.** Ouvrage précédé d'une lettre-préface de Mgr Le Roy, évêque titulaire d'Alinda, et honoré d'une lettre de S. E. le cardinal Coullié. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 2 fr. 50 ; franco 2 fr. 75

E. VAGANDARD. — **L'Inquisition. Etude historique et critique sur le pouvoir coercitif de l'Eglise.** 1 vol. in-16. Prix : 3 fr. 50 ; franco 4 francs

A
LA MÉMOIRE DE L'ABBÉ
GUSTAVE MOREL

AVANT-PROPOS

Une partie de ce livre a paru dans la *Revue catholique des Eglises* sous le titre : *La Mission de l'Eglise russe* (numéros d'octobre, novembre, décembre 1906, janvier et février 1907). C'était une série de lettres écrites de Moscou à Jacques Chevalier, dont on connaît les beaux travaux sur l'Eglise d'Angleterre et sur les non-conformistes anglais, travaux dont la même *Revue* a donné de nombreux extraits. Nous laissons à nos lettres leur première forme, mais en y ajoutant un chapitre sur le culte orthodoxe, un autre sur le Raskol et les Sectes, et quelques compléments historiques pour rendre le volume accessible aux moins informés. Qu'ils

n'y cherchent pas autre chose que des notes de voyage, coupées par des fragments d'un précis. Les sources auxquelles nous avons été souvent, causeries intimes avec tel spécialiste, tendances populaires saisies dans leurs explosions, souvenirs de famille longs de beaucoup d'années, — et la conclusion pratique que l'ensemble de ces documents suggère — font seules la valeur de ces pages. Toute notre reconnaissance aux amis de Russie qui, dans le meilleur de ce travail, ont mis tant d'eux-mêmes.

L'AVENIR DE L'ÉGLISE RUSSE

Première lettre.

SUR LA CONSTITUTION SOCIALE DE LA RUSSIE

Mon cher ami,

Si loin que vous soyez, vous avez le devoir de penser à la Russie. De grands événements s'y préparent. Je ne parle pas de la politique, qui, nulle part, ne compte. Je pense à la guerre entre l'évangile et le siècle, qui ne tardera pas à choisir la Russie pour champ de bataille, vous saurez bientôt pourquoi. De l'issue dépendra l'avenir religieux et peut-être la destinée entière de bien des nations qui s'amuse des révolutions étrangères, comme si elles n'étaient pas contagieuses. Si mal que je vous raconte ces choses, apportez,

je vous prie, à leur méditation la gravité de ceux qui me les ont apprises.

C'est de la Russie religieuse que nous nous entretiendrons. Mais, auparavant, il nous faut acquérir quelques notions sur la Russie sociale. De même, celui qui voudrait n'étudier que la société russe n'y comprendrait rien s'il l'isolait de l'Eglise russe. Ici religion et sociologie sont inséparables. Le spirituel et le temporel se mêlent dans toute la vie russe comme on les voit se mêler au Kremlin, où il y a autant de palais que d'églises, autant de places d'armes que de couvents, autant d'icônes que de portes. La Russie est vraiment la sainte Russie. On ne peut écrire sur elle ni un livre purement religieux, ni un livre uniquement profane.

Vous recevrez de moi sept lettres. La première contient des notes sur l'existence journalière des habitants et la constitution sociale qui en résulte. La seconde utilisera ces documents pour pénétrer et, peut-être, expliquer l'âme russe. Après ces préambules, dans la troisième lettre, je vous résumerai l'histoire du christianisme en Russie. Je tâcherai, dans les deux suivantes, de montrer l'accord entre ce christianisme-là et la vie générale du pays. J'y ajouterai une courte étude

sur les dissidents. Après quoi, pour conclure, nous essaierons de prévoir la mission de l'Eglise russe.

Vous avez la coutume de commencer toute étude par une bibliographie. Il ne s'agit, n'est-ce pas, que d'ouvrages français. Ils sont rares. Déjà vous avez lu les trois volumes classiques de M. Anatole Leroy-Beaulieu : *L'empire des Tsars et les Russes*. Pour les documents historiques, vous pourrez consulter *l'Histoire de la Russie*, d'Alfred Rambaud, et *L'Eglise de Russie*, du pasteur Boissard. Vous lirez aussi, dans *Les Ouvriers européens*, les monographies de familles écrites par Le Play. C'est en les interprétant que M. Demolins, dans son célèbre livre : *Comment la Route crée le type social*, a donné la première et, je crois, la seule synthèse du type russe.

Faut-il vous rappeler la méthode de l'école de Le Play, méthode dont beaucoup d'observateurs se rapprochent aujourd'hui sans le savoir ? Le lieu, — sol ou atmosphère, — est la première cause qui détermine le travail d'un peuple — travail des champs ou des manufactures, — et comme ce travail, par le fait qu'il donne le pain quotidien, absorbe la plus grande part de notre activité, il n'est pas étonnant qu'à son tour il

impose une certaine forme à la famille, à la cité, à l'état.

Je précise. Le site est la condition primordiale ; mais il ne faudrait pas dire que les savoyards sont poètes, parce qu'ils voient de belles cascades, et les arabes religieux, parce qu'ils dorment sous les étoiles : ces jolies déductions n'ont rien de scientifique. Le site n'influe sur la vie que par le moyen du travail. Prenons l'exemple le plus simple, les plateaux herbus de l'Asie centrale : comme ils ne peuvent nourrir que des animaux herbivores, notamment des chevaux, leurs habitants ne peuvent être que des pasteurs cavaliers, et leur métier consiste presque uniquement à traire le lait des cavales. Qu'en résulte-t-il ? Comme l'herbe s'épuise, il faut vivre en nomade ; comme dans la steppe déserte l'isolement est mortel, il faut se grouper en grandes familles ; comme la nourriture surabonde pour les bêtes et le troupeau pour les hommes, il est inutile que la communauté soit propriétaire du sol ni l'individu propriétaire d'animaux ; comme pour conduire un troupeau il n'est nécessaire ni d'être très intelligent ni d'être très vigoureux, l'autorité appartient au plus ancien ; comme la communauté est un petit monde complet dont les

besoins sont simples, il n'y a point de division des pouvoirs et le patriarche est à la fois chef, juge et prêtre. Ainsi une chaîne continue de conséquences relie l'âme des hommes à leur milieu physique.

Mais en même temps le christianisme est assez fort pour résister à un milieu jusqu'à le transformer, surtout lorsque la société où il pénètre est mal organisée encore, et c'est ce qui se passa quand Cyrille et Méthode arrivèrent chez les anciens Slaves. Jamais rien ne m'a paru plus passionnant à étudier que le conflit de ces déterminismes et de cette vitalité. Vous voyez que pour nous y guider nous avons une idée directrice qui nous dispense d'autres préludes. Réservez donc, pour vos futurs loisirs, la lecture des beaux ouvrages spéciaux d'un de Voguë ou d'un Léger. Mais, par contre, brûlez, brûlez vite les bouquins de tous les faiseurs de constitutions qui, depuis quelques mois, encombrent nos périodiques de leurs critiques, projets ou prophéties, et qui se croient de la sympathie pour les Russes quand ils se donnent le ridicule de les souhaiter à leur image.

Donc, pour aujourd'hui, le côté matériel de l'existence en Russie.

LA TERRE RUSSE

Si variées que soient les races établies à la ceinture de l'Empire russe, au milieu vit un peuple homogène comprenant plus de la moitié des sujets du Tsar. Ce sont les Russes proprement dits. D'eux vient l'unité : en eux il faut chercher le type. Or, la vraie Russie est un pays essentiellement agricole. La moitié sud est formée de terres très fertiles, les terres noires, le tchernoziom. Elles produisent des céréales. Une population peu dense y fait une culture primitive. Elle ignore l'engrais et presque le labour. Ce sol incomparable rend, à l'hectare, trois fois moins que le sol anglais. La récolte n'est considérable qu'à cause de l'étendue du terrain.

Commençons donc par une promenade au

cœur du pays, en grande Russie, et, pour préciser, dans les plaines de terres noires du gouvernement de Tambof.

Plaine plate comme une Beauce démesurée. Peu d'eau. Assez peu de bois. Mais un magnifique terreau qui forme la route comme les champs et dont les chevaux de votre tarantass, qui galopent à droite et à gauche, vous lancent parfois en pleine figure des mottes noires. Sur ce fond noir, le premier blé qui pousse est d'un vert plus solide. La poussière sombre qui se lève au loin paraît bienfaisante comme une buée. Une forte émotion sort de la monotonie de cette fertilité.

Voici un village. Toutes les maisons sont en bois, couvertes de chaume. Les troncs entiers qui en forment les parois leur donnent l'air d'être à peine dégagées de la forêt. Elles sont souvent éloignées les unes des autres, par peur du feu, et une izba neuve n'est pas un spectacle gai, car il signifie qu'on a brûlé l'an dernier. Souvent, au milieu, est la demeure de l'ancien seigneur. Elle est en bois aussi, rarement en briques ; elle n'a non plus qu'un étage ; seul le toit est en métal ou en écailles faites d'écorces d'arbres ; à l'extérieur, elle ne se distingue guère des habitations de paysans. Tout le village semble un rien que quelques

coups de hache suffiraient à refaire comme une cigarette suffirait à le détruire, et il est juste qu'il se détache à peine de la terre, quelquefois caché tout entier par les petits bouleaux qui poussent entre les izbas.

Donc la première impression est celle de la pauvreté. La seconde est celle de l'isolement. Les chemins de fer sont récents, et leur réseau est à mailles très larges : quand on habite à trente verstes (trente kilomètres) d'une station, on dit qu'on a le train à sa porte. La saison des transports est l'hiver, en traîneau ; mais alors il faut craindre les tourmentes de neige, pendant lesquelles on a connu des voyageurs égarés tournant toute une nuit pour venir mourir de froid à quelques pas de chez eux. En été, il n'y a que les routes. Or, en grande Russie, il n'y a pas de carrières de pierres. Presque aucun chemin n'est pavé ou macadamisé. Les routes ne sont que des espaces de plus de cinquante mètres de large où l'on n'a pas le droit de semer. Quelques ornières parallèles en marquent la direction. Dans les fonds humides, on les pave parfois avec des troncs ronds posés en travers et sur lesquels les roues dansent. Partout ailleurs, quand il pleut, c'est un borbier : les Russes l'appellent le « grias »

et l'harmonie de ce mot dispense de description. C'est pourquoi un cocher ne craint pas de passer à gué beaucoup de petites rivières : le pont est en réparation ou même on renonce à le réparer : les voitures descendent dans l'eau et, de l'autre côté, se débourbent comme elles peuvent.

On devinerait cette difficulté de communiquer rien qu'à l'aspect d'un village. En France, beaucoup de villages sont allongés le long d'une route ; des bornes kilométriques, des auberges, une poste, un garage d'autos montrent que le village est un produit du transit ; sur la chaussée les habitants ne sont pas chez eux et, si elle pouvait se déplacer, ils seraient forcés de se déplacer avec elle : nos routes sont des artères. — En Russie, ce type est rare. Un village est formé de rangées parallèles de maisons entre lesquelles poussent de l'herbe et des arbustes. On ne sait pas toujours où est la vraie entrée et la vraie sortie. La partie du chemin qui sépare deux maisons est beaucoup plus une pelouse communale qu'une piste de traverse. Le tout, au lieu d'être accroché à cette piste, est posé en un point indifférent de la solitude uniforme. Posé est exact, car il n'y a point de fondations. Aucune boutique n'indique un commerce avec l'extérieur. Au pas-

sage d'un tarantass, les chiens aboient pour défendre leur chez-eux, comme si le village était une île que la distance isolerait aussi bien que la mer.

La sensation d'isolement est plus poignante quand on revient au village après le coucher du soleil : quelques lumières à travers les petites fenêtres des izbas font paraître plus pauvre cette vie rentrée ; tout autour, la brume rend plus plate et plus lointaine cette terre que n'égaient ni la silhouette d'un arbre ni le sifflet d'un train ; des quelques villages qu'on devinait en plein jour à l'horizon, il ne reste qu'une barre blanche et un point d'or qu'on sait être un clocher et qui disparaît à son tour : Moscou doit être au bout du monde.

Dans ces cadres se meuvent des enfants très blonds, vêtus de couleurs claires, allant pieds nus, et des vieillards chaussés de bottes ou de sandales, enveloppés d'un long manteau de bure, avec de longs cheveux coupés courts sur les yeux, et des barbes ondulées et penchées qui les font ressembler à des statues du ^{xiii}^e siècle. Les vieillards s'inclinent profondément à votre passage et les enfants semblent jouir de la vie avec le sans-entrave des petits d'animaux. Res-

pect et liberté, voilà au moins deux traits apparus au premier coup d'œil et qu'il faudra expliquer par le milieu qu'on vient d'apercevoir. Mais le milieu, vous le savez, n'a pas sur le caractère d'influence directe. Son intermédiaire est le travail.

Nous examinerons successivement le travail du paysan et celui de la noblesse. Ne croyez pas que ce soit pour simplifier que je me contente de ces deux pôles extrêmes. Ici il n'y a pour ainsi dire pas de classes moyennes, car les marchands, quoique fort riches, sont longtemps restés serfs, comme les laboureurs. Il n'y a pas non plus de classe ouvrière, car la plupart des ouvriers urbains sont des paysans de passage, qui possèdent un champ et rêvent d'y mourir.

II

L'EXISTENCE DU PAYSAN RUSSE

Je ne puis mieux faire que de profiter des recherches de Le Play et de son école. Parce qu'elles ont commencé il y a plus de cinquante ans, elles sont l'histoire d'une évolution sociale sans laquelle on aurait peine à saisir le sens des événements d'aujourd'hui, et, comme ce sont des monographies de familles extrêmement minutieuses, elles nous restituent ce passé avec toute la vie d'un document immédiat. Pour expliquer l'aujourd'hui, il faut connaître l'autrefois : mais on ne comprendrait pas les faits d'autrefois si on n'y mettait les sentiments observés aujourd'hui. Cercle vicieux. On n'en peut sortir que par un compromis. Ici le meilleur consiste à ne remonter qu'un demi-siècle en arrière.

Vous savez qu'il y a un demi-siècle presque

toute la population de la Russie était soumise au servage. — Une faible partie avait été à demi émancipée par le régime de l'abrok. — Le reste a été émancipé, au moins en droit, par l'oukase de 1861.

Les *Ouvriers Européens* et les *Ouvriers des Deux Mondes* analysent des types des trois phases. Je vais résumer quelques-unes de ces observations, en me donnant le droit de négliger les variétés et d'oublier les revirements, et en ne cherchant d'abord ni un classement parfait, ni un enchaînement rigoureux.

1° *Paysans à corvées.*

Le Play a trouvé en 1853 un type de paysans à corvées dans une famille habitant les steppes de terre noire d'Orenbourg (Russie méridionale).

C'est une famille de dix personnes, le père, veuf, ses trois fils mariés (l'aîné ayant deux petits enfants), et sa fille non mariée. Tous vivent en communauté sous l'autorité du père.

Comment vivent-ils ?

A) D'abord les *moyens d'existence*.

Ces paysans habitent dans une plaine analogue à celle que nous avons décrite, sur une propriété de plus de 100.000 hectares, dont une faible

partie est cultivée, le reste se composant de forêts et de pâturages.

Le *travail principal* de la famille — hommes et femmes — est la culture ; elle cultive pour son propre compte les terres que le seigneur lui alloue, mais chaque personne doit en outre au seigneur trois jours de corvée par semaine : en fait, on ne dépasse pas 125 jours par an, et, après 55 ans, on est exempt de toute corvée.

Les *travaux secondaires* sont très variés : pour les hommes, abattage et transport du bois de chauffage et d'éclairage, fabrication et entretien du mobilier, confection des sandales (lapti), etc. ; pour les femmes, culture du jardin potager, récolte du chanvre et du lin, confection des étoffes et des vêtements, fabrication des torches d'éclairage (loutchines), etc. ; car, dans ces pays perdus, la division du travail n'existe pas.

Tous ces travaux sont nonchalants, et la culture est uniquement extensive. C'est que le pays est si lointain qu'on n'y peut introduire aucun instrument compliqué, aucune méthode perfectionnée : — culture intensive impossible ; et si peu peuplé que tout surabonde : — culture intensive inutile. De plus, le paysan est mal nourri, donc il ne peut travailler beaucoup ; ne tra-

vallant pas beaucoup, il est pauvre, et par suite ne peut se nourrir : c'est un cercle vicieux parfait.

Ce paysan n'a pas une *propriété* bien définie. La terre arable ne lui appartient pas. Le seigneur lui prête quelques hectares pour une période déterminée, à l'issue de laquelle il peut faire une nouvelle répartition, par les soins du conseil des anciens de chaque village.

Donc la famille rurale ne possède en propre que sa maison, le jardin qui l'entoure, des animaux de labour, quelques vaches et quelques moutons, les instruments de son travail, fort mal entretenus, une réserve d'argent d'une trentaine de roubles (une centaine de francs) ; ajoutez les meubles, et quels meubles ! les plus précieux sont les images saintes ; un banc fait le tour de l'izba ; il y a une table et des escabeaux, mais pas de lit, et on ignore à peu près le linge de ménage.

Par contre, le paysan russe reçoit de larges *subventions* : il peut prendre dans la forêt autant de bois qu'il veut pour se chauffer ou pour réparer sa maison ; il a, sans aucune restriction, droit de chasse, de pêche et de cueillette ; enfin il sait qu'il sera secouru en cas d'épizootie ou d'incendie.

A tout cela rien d'étonnant : la propriété du sol n'importe guère à un paysan qui voit autour de lui des champs inoccupés qu'il n'aurait pas de peine à ensemençer si on le chassait du sien ; et le seigneur a tant de bois que les vols qu'on y peut faire, si on doit les appeler des vols, sont peut-être des moyens de donner de l'air à ses arbres.

B) Voilà un genre de travail et un genre de propriété tout à fait inconnus en Occident : ces moyens d'existence entraînent un *mode d'existence* original aussi.

C'est un régime *communautaire*. Sans doute il est la continuation de l'existence communautaire que menaient dans la steppe les anciens pasteurs. Même on ne peut complètement l'expliquer que par elle. Mais sans elle on peut du moins le présenter, car, dans l'isolement qu'impose l'étendue, on éprouve le besoin de grouper toutes les aptitudes, le travail faible de chacun veut profiter des travaux additionnés de tous, et la propriété indistincte, en diminuant l'autonomie de l'individu, renforce d'autant le groupe.

D'où une double communauté :

a) *Communauté dans la famille*. Non seulement le fils nouveau marié vit au foyer de ses

parents, mais l'habitation, les animaux et les instruments de travail sont propriété indivise de la famille, et les jeunes ménages qui en font partie ne possèdent guère en propre que leurs vêtements.

b) *Communauté du village ou Mir*. A la tête de chaque village est le conseil des anciens. Son pouvoir est incomparablement plus pénétrant que celui de nos conseils municipaux. Il partage les terres, il désigne les recrues, il rend la justice. Dans cet îlot qu'est un village, c'est un parlementarisme omnipotent.

Le Play montre ainsi quel résultat produisent les liens que le régime communautaire établit entre les jeunes gens, les chefs de famille, les anciens et le seigneur : « Le régime patriarcal s'harmonise en Russie avec le classement naturel des influences : dans un ordre social où l'enseignement scolaire ne contribue en rien au développement précoce de la jeunesse, où l'instruction ne s'acquiert que par la pratique même de la vie et des rapports sociaux, les vieillards ont, en fait, une énorme supériorité sur les jeunes gens. Ceux-ci ont la conscience de leur infériorité et lorsqu'on s'enquiert, en Russie, de quelque fait auprès d'un homme de quarante ans, celui-ci ne manque ja-

mais de répondre que ces lumières ne peuvent être convenablement fournies que par un plus ancien que lui. Ce régime est d'ailleurs corroboré par le sentiment religieux ; aussi est-il presque sans exemple qu'un fils arrive à une désobéissance formelle et se décide à encourir la malédiction paternelle. Dans les cas comparativement rares où l'ascendant du père ne suffit pas pour maintenir l'harmonie nécessaire à la vie commune, lorsque surtout les dissensions qui s'élèvent entre les belles-filles tendraient, en se développant, à provoquer la dispersion de la famille, le père a recours à l'autorité du seigneur. L'autorisation de celui-ci est, en effet, nécessaire en principe lorsqu'il y a lieu de diviser une famille : elle l'est également en fait en ce sens que la construction d'une nouvelle habitation ne peut avoir lieu qu'au moyen de dispenses de travail et d'allocations de matériaux faites par le seigneur. De tels recours sont rares dans la terre de Tachli ; mais lorsqu'ils se présentent, le seigneur fait lui-même appel à une réunion formée de tous les anciens du village dont la famille fait partie. L'expérience lui a prouvé que le moyen de remplir, en pareil cas, un rôle utile est de prononcer conformément à l'opinion de ce conseil. »

Tel fut le servage russe. Il ne ressemble qu'en quelques points au servage féodal. Les moralistes peuvent discuter ses effets. Les uns trouveront odieux le droit d'un seigneur qui disposait sans contrôle de l'honneur de ses paysannes. Les autres trouveront excellent le patronage seigneurial qui garantissait aux moujiks le pain quotidien. Peu importe. Il faut l'accepter en ce moment comme un fait, et nous verrons bientôt qu'il fut presque une nécessité.

Cependant ces sujétions multiples pesaient à beaucoup ; depuis longtemps il fallait tempérer le régime : les seigneurs y avaient librement consenti par des concessions d'*abroks*.

2° *Paysans à l'abrok.*

Dans les contrées de l'ouest, du centre et du nord de la Russie, le sol est peu fertile, on exploite des mines et des forêts, et on ouvre quelques manufactures. C'est là que les seigneurs ont supprimé la corvée en abandonnant aux paysans les plus actifs la libre disposition de toutes leurs terres moyennant une redevance en argent. Elle est généralement voisine d'une centaine de francs par tête. On la nomme *abrok*.

C'est dans le bassin de l'Oka (Russie centrale) que Le Play a analysé en 1853 des paysans à

l'abrok. Les membres les plus curieux sont les émigrants.

Ces émigrants sont les jeunes hommes d'une famille de treize personnes, comprenant trois fils mariés. Enfants, ils aidaient aux travaux agricoles de la communauté. A dix-huit ans, ils étaient soumis à l'abrok et partaient. D'abord c'étaient des absences d'une saison, pendant laquelle ils se louaient comme bateliers dans le bassin de l'Oka pour revenir à la saison des glaces, avec une épargne de 100 à 200 francs qu'ils versaient tout entière dans les mains du chef de famille. Au bout de quelques années, l'ouvrier émigrerait plus loin, jusqu'à Saint-Pétersbourg, y exerçait pendant dix-huit mois le métier d'izvoschik (cocher), de maçon ou de charpentier, et rentrait passer l'hiver près de sa femme, demeurée dans la maison paternelle. Vers quarante ans, l'ouvrier redevenait agriculteur, et son fils partait à sa place.

Très caractéristique, la vie pendant l'émigration. C'est encore la vie de communauté. On émigre en troupe ou *artèle*. Il y a beaucoup d'espèces d'artèles ; rien qu'ici, on en organise deux : l'une dure ce que dure le voyage, l'autre subsiste pendant tout le temps du séjour dans la grande ville.

La seconde suffira à expliquer le fonctionnement de toutes. Soixante émigrants gouvernés par quatre d'entre eux : l'artelchik cherche l'ouvrage pour les autres ; le cloutchnik tient la caisse commune ; deux starchi les contrôlent l'un et l'autre. On loge et l'on mange en commun. Les recettes des associés sont réunies pour être réparties également entre tous à la fin de la campagne. Les vigoureux n'ont alors aucun avantage sur les faibles. On établit une compensation en faisant de temps en temps reposer ceux qui ont donné le plus fort coup de collier dans les moments de presse. C'est ainsi que l'artèle assure la continuation de la vie communautaire à laquelle on s'était habitué dans la famille.

L'indépendance que donne l'abrok convient aux caractères les plus entreprenants. Mais l'abrok est une faveur du seigneur, non un droit du paysan. Beaucoup d'esprits réclamèrent la liberté de toute la nation. Nicolas I^{er} craignait, en la décrétant trop tôt, de faire le malheur de tous et se contenta de faire étudier la possibilité d'une émancipation. Ce fut Alexandre II qui signa l'oukase en 1861.

3° *Paysans émancipés.*

J'ai sous les yeux une monographie de bordiers

émancipés de la grande Russie, observés par mon père en 1876 et en 1884 et je viens moi-même de passer quelques temps dans leur village, à Lipégui, sur la limite des gouvernements de Tambof et de Penza (Bordiers émancipés en communauté rurale de la Grande-Russie, par le lieutenant-colonel Wilbois, *Ouvriers des Deux Mondes*, 2^e série, Tome I).

On sait ce que fut l'émancipation. On voulait libérer le serf de la corvée, mais, comme son maître était aussi son nourrisseur, il fallait, avec l'indépendance, lui donner le moyen de gagner sa vie. On ne pouvait l'y aider qu'en le rendant propriétaire. Donc on obligea le seigneur à vendre aux paysans, ou plutôt — ceci est capital, — à la commune, une partie de ses terres ; un minimum fut fixé, qui variait avec la richesse du sol, et devait suffire à nourrir le cultivateur : ici c'était une deciatine (un hectare) par paysan mâle, là douze deciatines, en moyenne trois et demie.

Si le paysan pouvait payer tout de suite, il acquérait la liberté tout de suite. Si non, l'Etat se substituait à lui, remboursait le seigneur en 37 ans et se faisait payer par le paysan en 49 ans. En attendant la libération de sa dette, le paysan passait de la tutelle du seigneur sous la tutelle de la

commune. La commune était responsable devant l'Etat de la dette de ses membres. C'est une des raisons pour lesquelles l'Etat a voulu que la commune seule possédât la terre. L'oukase ayant été promulgué en 1861, ce n'est qu'en 1910 qu'il devait avoir son effet complet. Nous ne serions donc pas encore sortis du servage si, tout récemment, l'empereur Nicolas II n'avait fait gracieusement remise aux paysans de ce qui leur restait à payer.

Dès lors, rien d'étonnant à ce que, en lisant cette monographie de bordiers émancipés, on la trouve presque pareille à une monographie de paysans à corvées. Avant l'émancipation, le chef de famille était maréchal chez le seigneur ; depuis, il est resté maréchal et travaille pour le seigneur, mais à présent il est payé (0 fr. 65 par jour). Il est vrai que ce prix est inférieur à celui des journaliers agricoles du pays ; mais, par contre, le seigneur conserve au paysan une partie des anciennes subventions qui équivalent à un salaire en nature. Il n'y est point forcé, il s'y oblige lui-même pour garder au pays la paix. Ainsi, sous une nouvelle étiquette, l'état primitif subsiste à peu près.

Notons, cependant, que la famille dont il s'agit

peut être un cas particulier de stabilité. L'émancipation a eu des résultats différents suivant les provinces.)

Sur les sols riches du Sud, les serfs libérés ont pu payer leurs terres : ils ont prospéré : l'émancipation a été un bienfait. Sur les sols pauvres du Nord, les terres rapportaient trop peu pour que leurs nouveaux possesseurs pussent s'acquitter ; ils ont abandonné leurs villages pour se louer ailleurs comme ouvriers, moins maîtres de la terre et moins maîtres de leur temps qu'à l'époque du servage, et leur exode, en les ruinant, ruinait les seigneurs du même coup. Partout la séparation a été mauvaise en aigrissant les propriétaires contre les paysans qui cessaient de les servir, et les paysans contre les propriétaires qui cessaient de les aider. Elle a créé deux classes rivales.

Enfin elle a produit d'abord cet effet inattendu : elle a resserré la communauté. Le paysan n'appartint plus au seigneur, c'est vrai, mais il appartint encore à la commune. « Par là, écrit, avec une nuance de critique, M. Anatole Leroy-Beaulieu dans son grand ouvrage : *L'empire des Tsars et les Russes* (t. I, p. 476), par là le lien qui enchaînait le paysan à la terre, à la glèbe, n'a pas été entièrement rompu ou a été en partie re-

noué. La propriété indivise et l'impôt solidaire sont comme une double chaîne qui, en retenant les paysans dans la commune natale, les fixe encore au sol ; s'ils ne sont plus légalement attachés à un maître, ils sont toujours légalement attachés les uns aux autres. Leur liberté comme leur propriété est dans une certaine mesure collective et indivise ; dégagés des liens du servage, ils peuvent difficilement se mouvoir en dehors de la communauté. S'ils n'avaient le droit de se donner mutuellement congé, et si l'exercice de ce droit n'avait été récemment étendu, l'on pourrait comparer les serfs émancipés à un troupeau délivré du berger, mais dont les animaux, liés les uns aux autres et obligés de marcher ensemble, seraient contraints de brouter là où le berger les aurait laissés... Grâce à cette nouvelle solidarité, ajoutée à l'ancienne charge solidaire des impôts directs, on pourrait dire qu'au lieu de renverser la vieille commune russe avec la propriété collective, l'émancipation l'a temporairement fortifiée en intéressant le fisc à son maintien, jusqu'à l'entier payement de la rançon du servage. »

Qu'on ne dise pas que le paysan n'attend qu'une occasion pour s'affranchir du mir. Les

vieux dictons lui semblent toujours vrais : « Le mir n'est pas un maître, c'est un père affectueux qui a la même sollicitude pour tous ses enfants », ou encore : « Le dernier dans le mir fait toujours partie d'un seul et même troupeau, mais, une fois séparé du mir, il n'est plus qu'un orphelin. »

Ces proverbes ont obscurément raison. Qu'un incident quelconque arrive à dissoudre le mir. Soit le triomphe du socialisme : le sol appartiendra à la nation, et le paysan ne sera qu'un ouvrier d'état. Soit l'établissement de la petite propriété : mais la plupart des paysans ne savent pas se suffire ; si la récolte est bonne, ils ne mettent rien de côté ; quand elle sera mauvaise, ils demanderont secours à des prêteurs de profession ; une fois endettés, ils ne sauront qu'accroître leur dette, et leurs nouveaux champs seront bientôt rachetés par de gros spéculateurs, qui les y emploieront comme ouvriers : ce sera encore le prolétariat. Nationalisation du sol et propriété morcelée sont les deux dangers modernes, et le mir, étant aussi opposé à l'une qu'à l'autre, défend le Russe contre elles deux. C'est qu'il est le produit spontané d'une certaine culture extensive, et tant qu'une culture

intensive ne s'imposera pas, le mir sera nécessaire.

Ces études éclairent singulièrement ce que nous savons de l'histoire du paysan russe.

Les premiers Slaves sans doute issus des pasteurs de l'Asie centrale, qui vivent en communautés de plus de cent personnes, obéissent au patriarche, possèdent en commun le bétail et ne possèdent pas le sol du tout. A preuve, la route suivie par les grandes invasions qui, en traversant les steppes du sud de la Russie, n'ont pu y laisser s'établir des sédentaires, les peuples désignés par des noms de famille et pas par des noms de contrées dans les premiers récits touchant les Slaves, et, chez les Bachkirs d'aujourd'hui, près de l'Oural, le passage, saisi sur le vif, du type pasteur au type agriculteur.

Quand les Slaves se fixent, avant le ix^e siècle, ils ont déjà — ou encore — la famille patriarcale et le mir. Existant à l'origine et existant de nos jours, une telle constitution sociale n'a pas pu beaucoup varier. Pour le paysan russe il n'y a pas d'histoire.

Il n'y a que des incidents.

A la grande époque de Iaroslaf (xi^e siècle) ce paysan était un homme libre, et je dirai volon-

tiers le plus libre des hommes, car il avait dû hériter de ses ancêtres nomades le goût et presque le besoin de vagabonder. Il y avait bien des esclaves, mais c'étaient des prisonniers de guerre. Sous Ivan le terrible (xvi^e siècle) subsistent encore les esclaves, prisonniers, achetés ou fils d'autres esclaves. Il y a quelques fermiers et quelques métayers. Mais le fond de la population rurale, c'est le moujik du mir. Il est vrai qu'il est de moins en moins indépendant. L'Etat, qui se fait de plus en plus puissant, par conséquent de plus en plus besogneux, prélève de lourds impôts dont le mir est responsable. Les seigneurs, dont les charges augmentent avec celles de l'Etat qu'ils servent, demandent aux paysans corvées et redevances. La situation des paysans est encore aggravée par Boris Godounof, sous le règne du fils d'Ivan le Terrible, Feodr, dont Boris est le beau-frère et le ministre tout-puissant. A cette époque les moujiks pouvaient passer du service d'un petit propriétaire à celui d'un grand propriétaire, et les grands propriétaires profitaient de leurs ressources pour les attirer ; les petits gardaient la terre, mais n'en tiraient plus de blé : ils étaient ruinés. Pour les défendre, le tsar, c'est-à-dire Boris, interdit désormais à un

paysan de passer d'une terre sur une autre : voilà le paysan attaché à la glèbe (1592). Cet acte eut une double cause, politique et agricole. D'abord Boris voulait le trône : c'était se faire l'ennemi des grands boïards : aussi chercha-t-il des amitiés dans la petite noblesse : le moyen, c'était de l'enrichir. En l'enrichissant il enrichissait l'Etat qui recrutait son armée dans la noblesse rurale. Coup double. C'était d'un fin ambitieux et d'un sûr patriote. Mais c'était, consciemment ou non, d'un grand sociologue. Le paysan russe n'a jamais été un vrai paysan ; il ne cultive que par force ; par goût, il voyage. Aussi les oukases qui veulent l'attacher au sol ont pour premier effet d'augmenter le nombre des cosaques. Du reste, c'est une des lois les mieux établies que la difficulté de transformer un pasteur en agriculteur, et, si vous en voulez un exemple actuel, je vous renvoie à la fameuse monographie du Bachkir demi-nomade, que Le Play a publiée dans le tome II des *Ouvriers européens* et que M. Demolins a commentée dans le second volume de *La Route*. Pour faire rendre à la Russie sa principale richesse, le blé, Boris Godounof employa, faute de contrainte naturelle, la contrainte d'un oukase. Le servage fut mieux qu'une

habileté politique, ce fut une nécessité agricole.

Le servage dura jusqu'au **xix^e** siècle à peu près tel quel. On l'aggrava plutôt. Ainsi **Pierre le Grand** assujettit à la résidence fixe les métayers et les cultivateurs restés libres (1723). Mais, en général, on ne s'inquiéta plus de changer le régime des travailleurs : on s'occupa de mettre en valeur le terrain.

D'une part, on perfectionne les procédés, et les tsars ont souvent fort à faire contre la routine des paysans : il faut un oukase de **Pierre le Grand** pour qu'on moissonne à la faux et non plus à la serpe.

D'autre part, on colonise. Catherine II appelle des Allemands dans les régions récemment conquises et encore désertes de l'Ukraine. Araktchéef, ministre d'Alexandre I^{er}, fonde des colonies militaires, où le soldat, accompagné de sa famille, défriche et défend à la fois les frontières de l'empire. Alexandre III porte ces frontières bien à l'est de l'Oural ; le meilleur effet du chemin de fer transsibérien est de provoquer une émigration dans les bonnes terres de la Sibérie, qui est la grande colonie russe ; ce souci agricole inspire toute la politique asiatique de la Russie.

Sur ces entrefaites, Alexandre II avait libéré les vingt-deux millions de serfs, et je vous ai plus haut décrit leur état actuel : vous voyez comment la méthode que j'ai essayé d'employer éclaire, l'un par l'autre, le passé et le présent.

S'il fallait résumer d'un seul mot tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, j'ajouterais que *la caractéristique du paysan, c'est la vie communautaire*. Nous allons voir qu'au contraire, la caractéristique de la noblesse, c'est la vie individualiste.

III

L'EXISTENCE DE LA NOBLESSE RUSSE

Suivez-moi chez un barine, propriétaire, pour prendre un type moyen, de quelques centaines ou de quelques milliers d'hectares, dont le père ou le grand-père fut un seigneur souverain et qui n'est plus qu'un noble pamechchik.

Vous avez tout à l'heure aperçu de loin sa maison de bois qui, étant basse, vous a paru modeste. Entrons-y. Brusquement nous apparaît un confort splendide : poêles de faïence occupant des pans de murs, vastes fauteuils de fabrication locale, grossière, mais où l'on est si bien pour les longues siestes et les profondes rêveries, portes épaisses aux lourdes serrures de cuivre, chambres qui sont des maisons, tables qui sont des plates-formes, cuvettes qui sont des bassins,

fenêtres qui forment contre l'hiver des fortifications. Le confort est tel qu'il grise.

Nous sommes en effet chez quelqu'un qui travaille peu. Notre hôte doit être le chef d'une exploitation agricole, mais il loue la terre à des fermiers ou, s'il s'en réserve l'exploitation, c'est le plus souvent par l'intermédiaire d'un intendant, et lui-même voyage par l'Europe. Revient-il se fixer définitivement sur ses terres ? voyageur artiste ou philosophe, il n'a rapporté de l'étranger aucun précepte d'agriculture, car, dans sa jeunesse, personne ne l'a poussé à l'y chercher ; du reste, fût-il lui-même ingénieur agronome, il aurait besoin de cent fois plus d'efforts pour transformer ses ouvriers qu'il n'en a employé à s'instruire lui-même, et, à cela, il renonce ; enfin, s'il voulait augmenter ses récoltes, ce serait pour devenir plus riche, et, vivant seul, il n'a pas de besoins. Ainsi seigneur et paysans s'entendent pour ne demander à la terre que ce qu'elle veut bien leur donner.

Donc il reste des heures pour les flâneries diverses ou pour la culture de soi. Voici le plan d'une journée. Entre huit et dix heures, lever et premier déjeuner. Dans la matinée, thé. Vers une heure, déjeuner. Ensuite, thé. Vers quatre heures,

repas principal. Puis thé. Aux environs de neuf heures, souper. Thé avant de se coucher : on se couche bien après minuit. Entre les repas et les thés, on mange des fruits et des bonbons. Il y a donc peu de temps, et surtout peu de longs temps, où l'on ne soit pas assis.

Parmi les hôtes de la maison, les plus matériels ont tout ce qu'il faut pour ne penser qu'au manger. Pour se faire une idée de son abondance, il suffit de songer à ce qu'est une soupe. Chchi, par exemple, est formé d'un morceau de bœuf trempant dans une grande assiette bourrée de choux aigres où l'on verse de la crème aigre, et on avale le tout avec des petits pâtés fourrés de viande ou de riz : cette soupe est un repas à elle seule. Nul estomac ne peut lutter avec un estomac russe. Les spirituels préfèrent le thé. Toujours exquis, toujours léger, on en prend plus de dix tasses par jour, en fumant, hommes et femmes, les fines cigarettes du Midi, et la boisson et la fumée sont un excitant aux causeries délicieuses que je vous décrirai plus tard. Vous voyez qu'une telle vie peut, selon les hommes, engourdir le corps ou affiner l'esprit.

Si engourdi soit-il, le seigneur ne peut supporter le moindre froissement. J'ai dit qu'il dîne

« vers » quatre heures : cela signifie tantôt à deux, tantôt à cinq, quand il lui plaît d'avoir faim. Chacun arrive à son tour, de quart d'heure en quart d'heure, le fils revenant de sa chasse, la fille n'interrompant pas sa musique. Là, il n'y a pas de places d'honneur. On ne craint pas de mettre les coudes sur la table. On s'étonne que le cérémonial anglais laisse encore de l'appétit, et l'on raconte des mésaventures de voyage : « A Paris, un jour de courses, on a mis plus de dix minutes à me trouver une voiture. » (Depuis ce jour il fait attendre un fiacre à sa porte dès sept heures du matin, bien qu'il ne se lève guère avant midi). « A Berlin, on a refusé d'enregistrer mes bagages sous prétexte que le train allait partir. » (Alors qu'en Russie, le train l'attend une demi-heure quand il est en retard). Il veut la vie large.

Il l'offre aussi. Sa maison convient à l'hospitalité. Si lointaine connaissance qu'on soit, on ne se déplace pas pour une visite de moins de quinze jours, et rien n'est charmant comme l'affabilité russe.

Cependant si la table est aussi volontiers ouverte aux étrangers dont les nouvelles distraient, la maison est souvent vide des parents qui ha-

bitent au voisinage. Ce fait étrange s'explique sans peine.

Si les paysans sont cinq cents au fond de leur village, le seigneur y est seul. Eux se serrent spontanément les uns contre les autres, lui est forcé de vivre avec lui-même. A-t-il des parents à quelques dizaines de verstes ? par le mauvais temps, c'est un voyage : l'habitude de vivre en loup commence. Réagit-il ? les conversations de ces solitaires sont toujours les mêmes et bientôt on se délaisse pour ne pas s'importuner : l'habitude est prise. Il est vrai que les esprits supérieurs pourront toujours se voir sans parvenir à se lasser : mais leurs visites ne seront que de passagers échanges d'idées, d'impressions, de superfluités ; n'étant gênés dans la vie par aucun étranger, il ne leur faut l'appui d'aucun ami ; ils n'ont pas entre eux le lien continu de l'intérêt. Ainsi l'étendue du sol serre les petits et sépare les grands. Deux effets contraires sortent d'une même simple cause. Mais voilà expliqués, du même coup, tous les actes d'indépendance que nous venons de signaler.

Insistons. La noblesse russe ignore ce que nous appelons tour à tour, avec sympathie, l'esprit de famille, en mauvaise part, le népotisme.

On trouve tout naturel de ne voir qu'une fois l'an le cousin du village prochain avec qui, du reste, on n'est pas brouillé. Le titre de cousin n'est d'ailleurs pas suffisant pour obtenir de vous une faveur quelconque. Même un frère, on le verrait mourir sans chagrin, s'il n'avait pas vos opinions politiques. Demandez au barine de province s'il n'est pas parent de son homonyme le ministre, il répond nonchalamment, comme s'il craignait de se fatiguer à compulser des papiers de famille : « Qui sait ? Dieu le sait ! Kto znaït ? Bogh znaït ! » Dès lors, le lien familial n'existant pas, les autres liens sociaux ne peuvent se former.

J'en emprunte un curieux exemple à l'administration du district.

Un district est plus peuplé qu'un de nos arrondissements, moins qu'un de nos départements, et, naturellement, beaucoup plus vaste. L'administration en est confiée à des personnages qui ne ressemblent en rien à nos préfets et à nos sous-préfets. Les plus caractéristiques sont les zemskié-natchalniki. D'une part, ce sont des fonctionnaires, puisque le gouvernement les paie; d'autre part, ils sont souvent choisis parmi les propriétaires de la région. De plus, leurs pouvoirs sont très variés, car à l'autorité administra-

tive proprement dite ils joignent l'autorité judiciaire, jusqu'à une certaine limite beaucoup plus éloignée que celle de nos juges de paix. C'est là une décentralisation que l'on ignore en France et une décentralisation autour de la noblesse résidente. Le principe est à coup sûr excellent. — Or, je sais un district dont les gouvernants — les zemskié-natchalniki, les membres permanents de l'assemblée élue des zemstvos et le maréchal de la noblesse, — appartiennent presque tous à la même famille, c'est-à-dire sont dans les meilleures conditions pour exercer sur le district une tyrannie en grand ou un patronage en grand. — Eh bien, ils n'ont tenté ni l'un ni l'autre ; aucune vie commune, aucune action d'ensemble ; chacun, dans sa fonction, s'est contenté de traiter ses subordonnés avec une bonté de petit souverain, ou de faire de grands sacrifices pour les écoles des zemstvos dont, maintenant, ils renient l'esprit : le sol ne produisait pas l'instinct social, dans le sens familier aux Occidentaux, et spécialement aux Anglais : de notre point de vue, on dirait que cette noblesse ne peut constituer une classe dirigeante.

Par contre, elle forme une excellente noblesse de service. Vous le devineriez vous-même en

examinant son *travail* et sa *propriété*. Travail de fonctionnaire : les enfants dont tant de parents respectent aveuglément le bon plaisir ne reçoivent pour ainsi dire aucune formation, car l'éducation purement sentimentale du foyer ne virilise pas et l'éducation purement intellectuelle du gymnase déprime en Russie autant qu'ailleurs ; c'est pourquoi, arrivés à l'âge d'homme, ces enfants n'ont d'autre débouché que le service et méprisent les kouptsy que le commerce enrichit ; les maréchaux de noblesse, qui sont des élus non rétribués, mettent leur honneur à être considérés comme des fonctionnaires, et c'est un cas curieux que celui de ce maréchal de noblesse qui ne se défendit d'être au service que parce qu'on voulait le forcer à faire ses Pâques. Quant à la propriété, elle ne tient pas plus au cœur qu'un salaire en nature ; c'est moins tel coin de province qu'un nombre abstrait d'hectares ; on l'a bien vu quand, dernièrement, les paysans agités ont demandé à acheter les champs des seigneurs ; c'est avec plaisir que la plupart les ont troqués contre des titres de rente. D'où les vertus spéciales de la noblesse russe : moins elle aime la terre des ancêtres, plus elle vénère les souverains qui la leur

ont donnée, et, parfois sans scrupule pour tirer de l'argent de ses serfs, jamais elle n'hésite à le rendre au Tsar, en y ajoutant sa vie, avec un fatalisme oriental et une passion dont les Français croient avoir le privilège.

L'histoire en rend encore mieux compte.

Il y a dix siècles, les Slaves étaient morcelés en une multitude de petits cantons ou volosts ; le conseil de volost était leur plus haute autorité ; quand quelques volosts se confédéraient contre leurs voisins, c'était sous un chef purement temporaire. Spontanément les Slaves appelèrent à leur tête des Varègues en leur disant : « Notre pays est riche, mais nous ne savons pas y maintenir l'ordre : venez nous gouverner ». C'est ainsi que les trois frères Rourik, Sinéous et Trouvor vinrent s'établir à Novgorod, pendant qu'Askold et Dir s'installaient à Kiev. Ces Varègues semblent des Scandinaves : scandinaves étaient leurs noms et aussi certains usages des codes de leurs descendants, par exemple le jugement par un jury dans la Rouskaïa Pravda de Iaroslaf (1016-1054). Ces Scandinaves — pour poursuivre une hypothèse très vraisemblable — étaient des guerriers-marchands qui faisaient le commerce entre la Baltique et l'empire byzantin. Leur route

d'affaires était la Néva, le sud du lac Ladoga, le Volkhov, le lac Ilmen, le Lovat, un court portage entre le Lovat et le Dniepr, puis le Dniepr et la mer Noire. Novgorod, au débouché du lac Ilmen, à la limite entre les Scandinaves et les Slaves — et Kiev, au nœud de l'éventail de rivières qui forment le Dniepr, sont des places qui ne pouvaient tenter que de tels voyageurs, et vous savez le rôle historique de la république de Novgorod, dont la constitution rappelle, pour ne pas dire reproduit, celle des Carthage et des Venise. Clients de Byzance, ces marchands auraient préféré en être les possesseurs. Askold et Dir eux-mêmes, puis Oleg, frère et successeur de Rourik, puis Igor, fils de Rourik, équipèrent des flottilles sur le Dniepr et vinrent, dans le Bosphore, assiéger la Ville-reine : ces expéditions se terminaient tantôt par la défaite des Varègues, tantôt au contraire par d'avantageux traités de commerce (900-950). Dans tous ces événements, ils étaient bien dans leur rôle de commerçants armés.

Les compagnons de Rourik composèrent la première noblesse russe. Autour du chef vivait une droujina, analogue à la truste des rois mérovingiens. Le chef leur donna des terres, mais ils

n'avaient rien de ce qu'il faut pour cultiver : ils se contentèrent de dominer les anciens cultivateurs.

Ils prirent des leçons à Byzance ; vainqueurs ou vaincus, leurs contacts avec l'empire d'Orient les avaient fascinés ; en particulier, l'empire leur offrait un gouvernement éprouvé, et le leur, précieux pour des Slaves, était rudimentaire encore. Comme les Mérovingiens entrèrent sans peine dans les cadres du gouvernement romain, les Varègues entrèrent sans peine dans les cadres du gouvernement byzantin. De même que le code mérovingien est un mélange de lois romaines et de lois franques, les premiers codes russes sont un mélange de lois byzantines et de lois scandinaves. Cette époque ressemble fort au premier établissement des Francs.

Mais tout de suite apparaît une différence. Derrière les guerriers francs sont entrés en Gaule des paysans saxons. Ceux-là avaient le génie de la terre. Ils s'enrichirent. Quand Pépin de Landen fut devenu le plus grand propriétaire de France, sa maison évinça sans coup d'état la dynastie qui avait dû émietter son patrimoine pour payer les services de guerre ou d'administration. Les deux dynasties sont donc de deux modèles différents : ce n'est pas une famille qui

succède à une famille, c'est un type qui remplace un type : après le roi chef de bande, le roi chef de culture. La même transformation apparut dans la noblesse. La première hiérarchie était fondée sur les services rendus, la seconde sur la possession de la terre ; les antrustions mérovingiens étaient, comme leur roi, des dominateurs ; les seigneurs féodaux étaient, comme le souverain féodal, des propriétaires fonciers. Sachant ce qui s'est passé au Moyen Age français, nous aurons plus de facilité à comprendre le Moyen Age russe, par différence.

Voici la différence. La noblesse française devient vite agricole, la noblesse russe ne le devient pas. Cela est considérable.

Cet « état mérovingien » dura pendant le ^x^e et le ^{xii}^e siècle. Le centre de la Russie était Kiev. Le voisinage de Byzance lui assurait une civilisation supérieure. Malgré l'absence de classe territoriale, la Russie paraissait aussi avancée que l'Occident. Vers 1224 une catastrophe changea tout.

Ce fut l'invasion tatare.

Les Tatars de Gengis-Khan étaient des pasteurs cavaliers, momentanément réunis sous un chef. Ils étaient terribles par la soudaineté de leurs attaques, — puisqu'ils étaient nomades par mé-

tier, — et par leurs massacres au mépris de la parole donnée, — à la façon de tous les primitifs qui ignorent les conventions sociales. Les princes russes cessèrent leurs querelles pour s'unir contre eux. Une rencontre eut lieu sur les bords de la Kalka, près de la mer d'Azof. La déroute des Russes fut épouvantable (1224). Frédéric II puis saint Louis s'émurent à l'autre bout de l'Europe.

La Russie fut en servitude pendant près de trois siècles. La Horde d'Or s'était établie — si des nomades peuvent s'établir, — au sud et à l'est de la Russie actuelle, et sur les bords de la basse Volga Baty avait fondé une sorte de camp appelé Saraï, et qui lui servit de capitale. De là il gouvernait ; lisez : il dominait, à la façon des Turcs actuels, mais avec une brutalité incomparable.

A vrai dire, l'influence tatare a été faible sur tout ce qui tenait à la terre : jamais on n'a vu des pasteurs qui n'ont ni foyer, ni constitution, diriger des agriculteurs, si peu qu'ils aient de l'un et de l'autre ; ils n'ont pas dû s'allier plus à eux que les Mongols aujourd'hui ne s'allient aux Chinois : la terreur de leurs galopades, comme la terreur de l'incendie ou de la peste, voilà tout.

Ils ont eu plus d'influence sur les idées, mais

une influence négative : les Russes, au lieu de regarder vers Byzance, se tournèrent vers la Mongolie ; de province de l'Europe, la Russie devint dépendance asiatique ; la civilisation en train s'arrêta brusquement.

Mais c'est surtout sur les princes que les Tatars eurent de l'action. Nous avons vu qu'ils ne pouvaient que rançonner les pays conquis : impôt en argent, en fourrures et en hommes, car ils avaient besoin d'esclaves et de fantassins. Ils essayèrent d'abord de lever l'impôt eux-mêmes, c'est-à-dire par l'intermédiaire de marchands de Khiva accompagnés de cavaliers. Ils y renoncèrent, et sans doute ils ne savaient pas mieux que nos Turcs se transformer en agents de fisc. Aussi bientôt prirent-ils pour percepteurs les princes russes eux-mêmes. Les princes russes soutinrent les khans contre leurs propres sujets. Ne vous étonnez pas. Les princes sont appelés à la Horde, en signe de soumission ; s'ils refusent, quelques jours après ce sont les missions pillées, les villes brûlées, le massacre général ; s'ils consentent, ils doivent entrer dans la tente du khan avec toutes sortes de prostrations, et, s'ils laissent tomber une goutte de lait qu'ils offrent sur les pieds de son cheval, les lécher. Se rencontrant en masse à

cette cour, ils cherchent naturellement les faveurs avec des procédés de courtisans, et les flatteries et les calomnies nécessaires achèvent d'abaisser leurs mœurs. Ils devinrent les simples instruments des khans, et leurs anciennes droujines des instruments d'instruments. On s'éloignait encore de la féodalité terrienne.

Cependant, malgré la soumission, le pouvoir des princes russes croissait. C'était fatal. D'abord pour acquérir l'estime du khan, les plus habiles devaient chercher à faire la police de l'impôt non seulement chez soi, mais chez le voisin ; puis il fallait créer sous un même chef l'unité des vaincus, en prévision du jour où les chrétiens chasseraient enfin ces profanateurs d'églises. Les princes de Moscou eurent la bonne fortune de vaincre les autres princes. Deux furent grands entre tous. Dmitri Donskoï, l'admirable chevalier, enhardi par saint Serge, le fondateur de la laure de Troïtsa, réunit plus de cent mille hommes et remporta à Koulikovo la première victoire sur les Tatars (1380). Après que les Tatars eurent repris Moscou et que les Russes eurent été de nouveau soumis, mais moins désespérément, Ivan le Grand, après quarante-trois ans de règne, put être surnommé le Rassembleur de la terre

russe (1462-1505). Ce patient leva une armée plus forte encore que celle de Dmitri Donskoï, ce qui ne l'empêcha pas, sur les bords de l'Oka, de temporiser indéfiniment en face des Tatars ; un beau jour, les deux armées s'enfuirent l'une devant l'autre : on ne revit plus les Tatars (1480).

Vous comprenez qu'après de telles origines l'histoire de la noblesse et l'histoire de l'autocratie seront solidaires. Le grand prince cherchera le pouvoir centralisé, et la noblesse deviendra fonctionnaire. Aucun événement économique n'étant venu l'interrompre, cette évolution politique s'est précipitée selon sa loi. N'en retenons que deux étapes. Ivan le Terrible (1533-1584), avec quelques milliers d'exécutions, détruit ce qui, dans la noblesse, le gêne. Pierre le Grand (1682-1725) en rétablit une autre en organisant le tchin. Vous en pouvez trouver le tableau dans n'importe quel dictionnaire. Tout noble dut servir le tsar, et quiconque servait le tsar devenait noble. Posséder de la terre entraînait une fonction et tout grand fonctionnaire reçut beaucoup de terre. Peu de différence entre la noblesse héréditaire et la noblesse récente. Et, par-dessus tout, une équivalence entre les grades de la cour, de l'armée ou de la justice, qui fit ressembler les quatorze de-

grés du tchin à un mécanisme à la prussienne, bien qu'au fond les vieilles familles méprisent les tchinovniks et qu'en dépit des décrets la race soit toujours la race.

Voilà les faits qui aboutissent logiquement aux mœurs que nous observons aujourd'hui. Le travail actuel et l'hérédité lointaine ajoutent leurs effets ; la noblesse russe ne tient pas au sol, elle n'y est que campée ; les paysans, qui ont un grand sens traditionnel, se sont toujours imaginé que c'est en échange de quelque service que leur seigneur détient leurs champs, et ils l'expriment dans un vieux dicton : « Nos dos sont à vous, mais la terre est à nous ».

Ne croyez pas, d'ailleurs, que ce service soit un esclavage. La bureaucratie russe n'est pas faite sur le modèle de la bureaucratie française. Elle a des tolérances de grands seigneurs. Puis toujours la distance retarde les ordres et arrête les sanctions. Chaque membre de la hiérarchie n'est qu'à moitié responsable devant ses supérieurs et qu'à moitié obéi par ses inférieurs. Tout le monde conserve une autonomie de solitaire. Nous pourrions donc répéter la conclusion annoncée. En Russie, le peuple seul est un parfait communautaire, *le noble est avant tout un individualiste.*

Aussi les individus de la noblesse russe sont-ils souvent très supérieurs à ceux des autres noblesses européennes ; en tous cas, ils ont plus de « culture générale » ; en Occident, ce que le groupe gagne en discipline, l'homme le perd en brillant ; pour qu'un pays soit fort, il faut que les opinions de chacun cèdent aux dogmes nationaux ; mais rien n'appauvrit la riche nature du Russe, et il la laisse éclater avec un mépris de l'étiquette qui est une forme de la modestie.

Enfin, si ces nobles n'ont de lien entre eux qu'en passant par le gouvernement central, ils ne sont, entre lui et le peuple, que des intermédiaires. Il n'y a en Russie que deux vraies puissances : à la base, les communes, organisées comme des empires complets, et qui, à la rigueur, vivraient à l'état sporadique, et, au sommet, le Tsar. Entre les deux, aucune autorité locale qui rappelle l'Angleterre. Dans ces conditions, le pouvoir suprême ne peut être qu'absolu.

Que ce mot ne vous choque pas. En Occident, le pouvoir absolu est regardé comme une forme antérieure qui tend inévitablement vers la monarchie constitutionnelle, puis vers la république. Si quelqu'un le rétablissait aujourd'hui, ce serait par un coup d'état et pour tyranniser. Aussi

les mots « pouvoir absolu » sont-ils odieux à des Français. Mais le tsarisme ne ressemble guère au régime de Louis XIV ou de Napoléon. Le paysan russe ne sait administrer qu'une commune ; le barine russe ne veut pas administrer du tout : aussi la nation s'en rapporte-t-elle à un homme qui est chef absolu parce qu'il est absolument responsable. Il n'a pas pris la puissance comme un moyen, on la lui a confiée comme une charge. Elle n'est point vestige du passé, mais nécessité permanente. Lui-même n'est pas craint comme un César romain, mais on le vénère comme le « batouchka ». Il est ce que fut le Seigneur dans l'Evangile, le serviteur de tous.

Si intéressante que soit la question politique, je n'en ai voulu retenir que ce qui pouvait éclairer l'objet de mon étude. Est-ce assez pour vous montrer ce qui, en Russie, est vraiment russe ? Mais, à côté de l'élément russe, il y a un élément étranger, récent, à vrai dire, mais déjà trop important pour qu'on le puisse omettre. Il n'est peut-être pas l'avenir, il est sûrement un péril. A ce titre, il vaut une étude, rien que pour qu'on le sépare du fond national et, par suite, nécessaire.

IV

L'INFLUENCE DE L'OCCIDENT

Dès que la Russie a connu l'Occident, elle a cherché à l'imiter. La Russie, c'est ici le gouvernement et non le peuple. Or, celui qui détient la puissance absolue et la puissance bienveillante doit avoir un idéal démesuré. Il fait des plans divins. Travaillant pour son peuple, il ne travaille pas avec son peuple. Aussi n'est-il pas étonnant que ses tentatives aient quelque chose d'artificiel. Les réformes russes ont été trop vastes ou trop rapides. Nous allons dégager ce caractère dans l'ordre économique et dans l'ordre politique.

1° Les tentatives économiques de la Russie moderne.

Avec l'agriculture, qui fut toujours le principal

souci, les tsars se mirent à l'industrie. Ils commencèrent vers la Renaissance.

Au début du xvii^e siècle, Michel Romanof appelle le fondeur allemand Marselein et le fondeur hollandais Vinius. Sous Pierre le Grand, un Français, Mauvriion, installe à Moscou une fabrique de bas, un Anglais, Humphrey, perfectionne le cuir de Russie et le tsar ordonne à un certain nombre de cordonniers d'aller prendre de ses leçons, sous peine des galères. Mais c'est surtout au xix^e siècle que les gouvernements imposent à leurs sujets l'industrie en grand atelier. Or, le Russe y est naturellement rebelle. Communautaire, il n'aime ni l'isolement parmi les camarades de l'usine, ni la continuité d'efforts que toute fabrication exige. C'était un cultivateur novice, c'est un plus médiocre ouvrier. Aussi les produits russes sont-ils mauvais et chers. Pour les faire accepter, il a fallu établir des tarifs douaniers, protecteurs d'abord, puis prohibitifs. Ce n'est pas tout. Le Russe est encore moins bon contre-maître qu'ouvrier, moins bon ingénieur que contre-maître. On a donc fait venir de l'étranger des contre-maîtres et des ingénieurs. Des capitalistes les ont suivis. En conséquence, les plus gros profits de cette industrie ont été pour des

Allemands ou pour des Juifs. Ne pouvant forcer la douane, ils se sont établis à l'intérieur. La barrière qu'on croyait élever contre eux n'a servi qu'eux. Ce fut une vraie invasion. Le seul moyen de développer l'industrie eût été de développer l'agriculture, parce que, quand une agriculture est prospère, elle provoque spontanément des industries pour utiliser l'excédant de ses produits. C'est en traversant dans toutes ses phases le régime économique russe qu'on aurait atteint le plus vivement le régime économique occidental. Au lieu de cela on a voulu mener simultanément deux œuvres consécutives. On a retardé la première et manqué la seconde.

2° La politique extérieure de la Russie moderne.

L'élément nouveau de la politique russe, ce sont les entreprises maritimes. Elles datent de Pierre le Grand. A ses agriculteurs il veut donner des vaisseaux avant même qu'ils en aient besoin. C'est avec du bois vert que vingt-six mille ouvriers construisent sur les rives du Don la flottille qui, en 1696, ira prendre Azof. Cette hâte animera toutes les entreprises maritimes. Pierre et ses successeurs désirent des ports partout à la fois :

En Baltique. C'est la création de Pétersbourg, la lutte avec la Suède et les alliances avec le Danemark.

Vers le Bosphore et les Dardanelles. Pétersbourg veut Constantinople ; les puissances s'y opposent : d'où la guerre de Crimée, la guerre de Turquie, et les efforts pour soulever contre la Porte les nations sud-slaves.

Vers la mer des Indes. Il s'agit de traverser les massifs de l'Arménie et de l'Iran. Deux chemins s'ouvrent. L'un part de la Transcaucasie ; c'est Kars, Erivan et l'embouchure de l'Euphrate. L'autre part des oasis du Turkestan ; c'est Merv, Hérat, Kandahar et les bouches de l'Indus. Les Russes y trouvent les Anglais qui les arrêtent.

Vers le Pacifique. Enfin la Russie prétend à un débouché sur les mers d'Extrême-Orient. C'est d'abord au Kamtchatka, Pétropavlosk, presque toujours fermé par les glaces et qui n'est un port que sur les cartes. Puis se fondent Nicolaïevsk, Mariïnsk, Alexandrovsk (1854) et Vladivostok (1860). Au sud de Vladivostok la baie de Possiet est occupée en 1876, et, plus au sud encore, en face de Pékin, on sait comment la Russie obtint ou créa le double port militaire de Port-Arthur, marchand de Dalny, et comment elle

perdit l'un et l'autre dans sa lutte contre le Japon.

Tous ces ports sont à l'extrémité de longues lignes jalonnées au prix d'immenses efforts, comme le Transsibérien, ou seulement souhaitées, comme la route de Merv à l'Indus. Ils ne sont pas le complément fatal d'un commerce exubérant entrepris par une foule de colons isolés, ils sont le décret anticipé d'un seul esprit qui veut donner des amorces à un commerce languissant. A l'inverse de la politique anglaise qui s'infiltré dans le monde homme à homme, la politique russe descend sur lui en un réseau construit d'avance. On l'a dessiné dans un palais en tenant le globe en main. On n'a pas admis qu'ayant contre soi l'espace il fallait se donner pour auxiliaire la durée. On a méconnu, en brûlant les étapes, les lois de l'évolution.

Aussi a-t-il suffi d'un seul événement pour rompre toutes ces tentatives téméraires. La dernière guerre, de la torpillade de Port-Arthur à la bataille de Tsoushima, en détruisant ce chef-d'œuvre de confiance que fut la flotte de la Russie, lui ont interdit pour longtemps toute prétention maritime. Ni l'Inde ni la Corée ne sont plus menacées. Le Transsibérien et le Transcaspien

n'auront pas de têtes de lignes. Ce seront des chemins d'exploitation agricole. Le bon sens brutal d'une défaite ramène la Russie de sa politique d'aventures maritimes, qui se hâte trop, à sa politique de colonisation continentale, qui tarde un peu. Dans ses arsenaux comme dans ses usines, elle n'a rien gagné à jouer à l'occidentale. Comprendra-t-elle que le mieux est de rester Russie?

Ainsi dans la Russie se trouvent deux forces opposées, l'esprit oriental et l'esprit occidental. La lenteur du premier ne peut s'accorder à la hâte du second. D'une part, la Russie en est au **vii^e** siècle ; d'autre part, elle en est au **xx^e**. Elle a reçu de l'Europe l'imprimerie avant la charrue. C'est de là qu'est née la crise.

3° *La crise.*

Elle s'est manifestée, il y a un demi-siècle, par le nihilisme. Le nom est admirablement choisi, bien que les nihilistes s'en défendent. Leurs projets ne diffèrent pas de ceux d'un Rava-chol ou d'un Vaillant. Pourtant ils sont d'une autre classe que nos anarchistes : les Bakounine, les Krapotkine, les Lavrof, les Tikhomirot, les Stepniak, sont des nobles ou des intellectuels. Le fait a étonné même des Russes. Les livres

de M. de Cyon l'ont fort bien analysé. Il a deux causes.

La première est locale. Plusieurs nihilistes sont des nobles, parfois endettés, toujours éloignés de la terre, qui, critiquant leur sort avec un excès de sincérité, n'ont rien trouvé de pire, et, au lieu de s'accuser eux-mêmes, ont accusé la société : ils rentrent dans le type du mécontent. Beaucoup de nihilistes sont des fils du peuple, entrés dans le tchin au concours, unissant en eux les défauts contradictoires du communautaire de village et du fonctionnaire urbain, et aigris contre tout le monde par une jalousie de parvenus : ils rentrent dans le type du déclassé. Chez tous, il y avait un fond anarchique hérité des anciens Slaves. Quelques faits semblaient les justifier. Chaque commune se dirige elle-même, et, si la bureaucratie n'est pas parfaite, du moins elle n'est pas utile ; un paquet de communes dans une Russie sans gouvernement peut encore faire un peuple heureux ; pour revenir à cette désorganisation biblique, il suffit de faire sauter quelques ministres : c'est un peu par esprit de charité qu'on a prêché la bombe.

La seconde cause du nihilisme est l'influence étrangère. Bien qu'ils se flattent d'être l' « in-

telligentzia », tous les nihilistes sont des esprits vierges, car ils ont peu appris, et plus que vierges, car ils n'ont même pas de tradition intellectuelle. Aussi, lorsqu'ils ont voulu s'instruire en Occident, inconscients des tâtonnements et des évolutions, ils n'ont demandé à la science qu'un mot, et le dernier ; ce dernier mot, c'était tout simplement le mot à la mode ; pire : à la science d'aujourd'hui ils préféreraient la science de demain, à l'humble point de vue du chercheur, l'harmonieuse prophétie du vulgarisateur ; comme des adolescents ils ont été enivrés d'idées générales. Ainsi leurs évangiles furent les livres de Buchner ou de Moleschott. Pour eux ils auraient souffert la potence. C'est là qu'ils apprirent que tout au monde n'est que matière et mouvement : plus de morale ; que les individus sont absolument autonomes : plus de société ; que l'univers tient en quelques formules : plus de réflexion. Ces constructions logiques sont en fait destructives. Or, elles formaient un trop violent contraste avec la réalité de la campagne slave pour qu'on pût concevoir le moindre accord entre elles. Pas de réformes possibles, rien qu'un bouleversement.

Mais depuis cinquante ans le nihilisme a fait

des progrès, jusqu'à devenir ce qu'on pourrait appeler le nihilisme parlementaire.

La première « douma », élue dans un moment de malentendus, était folle d'imiter l'Occident. Elle s'amusa du parlementarisme comme d'un nouveau joujou, un joujou naturel à ceux qu'ont formés les longues discussions de l'izba, un joujou impuissant sous l'action désorganisatrice des intellectuels. Ainsi, à propos de la loi agraire, cent cinquante orateurs étaient inscrits rien que pour la discussion générale. Mais d'abord on réclama avec enthousiasme l'abolition de la peine de mort, le suffrage des femmes, la confiscation des biens d'église, jusqu'au démembrement de l'empire. Des semaines se passèrent avant qu'il fût question d'un vrai travail législatif. Voilà de la démolition pure. L'œuvre négative s'accrut, après la dissolution de la douma, dans le manifeste de Viborg. Paysans, ne donnez à l'empereur ni impôts, ni soldats ! Cela est dit sur un ton auquel ne s'est jamais abaissé aucun club et colporté dans le pays par des bandes d'incendiaires. Vous croyez que l'incendie annonce un programme positif ? Pas du tout. Aux yeux d'un étranger qui juge sans passion, cette assemblée ne méritait que d'aller aux galères, ou à l'école.

Une autre assemblée fera-t-elle mieux ? J'en doute. Le parlementarisme n'est pas une panacée universelle. Il a poussé sur le sol anglais, pour des raisons très simples que vous savez mieux que moi. Il n'est pas transportable sur la terre russe, pour les raisons très simples que j'ai essayé de vous dire.

Si on veut résumer l'influence de l'Occident sur la Russie, on doit reconnaître qu'elle a été mauvaise surtout parce qu'elle a été trop rapide. Selon le mot de M. Demolins, la Russie actuelle souffre d'un « surmenage social ». N'allons pas l'augmenter en tâchant de le guérir. Les Russes ont été trop modestes en nous prenant pour modèles.

Je ne veux pas faire de politique, non parce que j'aurais peur de me dire libéral, si je l'étais, ou conservateur, si je l'étais, mais parce que les deux termes de cet apparent dilemme sont des concepts occidentaux qui n'ont pas de sens pour un Russe. Ne pas chercher le point de vue russe, voilà le danger dont on ne saurait trop se garder ; il est grand en politique, il l'est bien plus en religion. Si ces pages n'avaient servi qu'à le signaler, elles ne seraient point perdues. Je voudrais insister, mais ma lettre est déjà trop longue.

Peut-être aussi la trouverez-vous décousue. Dans la prochaine, j'en reprendrai les éléments pour en faire la synthèse. Il se peut qu'en attendant vous la fassiez vous-mêmes. Pensez-y et pensez à moi.

Deuxième lettre.

L'ÂME RUSSE COMME PRODUIT DE LA VIE RUSSE

Ma dernière lettre, cher ami, n'étudiait que le dehors de la vie, ensemble de phénomènes nets qu'on n'avait pas de peine à placer dans un classement scientifique. Aujourd'hui, j'entreprends la plus absurde des besognes, préciser et déduire les aspects de l'âme russe ; vous entendez : préciser en de sèches formules ce qui est richesse et nuances, et les déduire les unes des autres entre des accolades qui partent du lieu et du travail comme de causes, et livrent, comme conséquences, les sursauts imprévus de la foi, de l'inquiétude et du rêve. Je m'accuse d'avance pour que vous estompiez vous-même les duretés de mon tableau. Peut-être satisfera-t-il des latins. De grâce, qu'aucun slave ne le lise.

Voici le plan qui m'a paru le plus commode :

1° Les faits moraux.

2° Les faits intellectuels.

3° Un seul fait, mais particulièrement important, qui est le conflit, dans l'âme russe, de l'esprit de soumission et de l'esprit de révolte.

Pour conclure, nous verrons comment ces qualités psychologiques ont préparé la vie religieuse.

Comme il s'agit, dans chacune des trois parties, de « déduire » les faits spirituels des faits matériels, force sera, selon la nomenclature d'un des principaux disciples de Le Play, Henri de Tourville, de suivre les chaînes naturelles de phénomènes, quitte à voir les dernières conséquences arriver au petit bonheur. Donc vous remarquerez du désordre à la fin et des redites au début. Tant pis, ou tant mieux.

LES FAITS MORAUX

1° Faits moraux qui dérivent directement du lieu. — Partons du lieu. Il a sur le caractère quelques influences immédiates.

A) Le climat débilite. Au centre de la Russie, l'été est brûlant, l'hiver glacé. Dans les saisons de transition, on passe parfois en quelques heures de trente degrés de chaud à dix degrés de froid. L'hiver, on va tous les jours de l'izba surchauffée à la plaine où l'on ne serait protégé que par d'excellentes fourrures. Ces sautes endurecissent, mais fatiguent le corps. On sait que les plus vigoureuses races d'animaux se sont aveulies dès qu'on a essayé de les importer en Russie. La même aventure arrive aux hommes. Les géants russes ne sont pas toujours des hercules.

B) Cette terre mauvaise attire d'autres malheurs. D'abord des épidémies de peste et de choléra qui viennent d'Asie. Puis des famines : l'été est court ; s'il commence mal, les derniers beaux jours n'ont pas le temps de réparer, et, quand la récolte est pauvre, par quels chemins aller chercher le blé qui manque ? Enfin les incendies sont fréquents dans les villages de bois ; on peut être sûr que toute maison brûlera au bout de tant d'années ; rien à faire pour combattre le feu, si ce n'est d'isoler les habitations ; la police y veille, mais l'usage est le plus fort ; et l'on se groupe, préférant, puisque c'est fatal, être menacés ensemble que lutter tout seul, à la manière des petits enfants qui, les jours d'orage, se serrent sous l'arbre en fermant les yeux.

Ces deux causes concordent. La rudesse des saisons et la puissance des inévitables *commencent à détacher le Russe de l'effort*.

Voilà tout ce qui sort directement du lieu. Nous venons de raisonner à la manière de Taine. On ne peut pousser le procédé très loin. Il serait inexact de dire qu'en Russie on se sent petit parce que les espaces sont larges : au Far West le Yankee ne se sent pas petit du tout. De plus, cette maladie d'inertie, que la terre donne, peut

être guérie par des habitudes énergiques, prises dans le commerce ou l'industrie : les Grecs ont bien résisté à l'Anankè et les Romains aux fièvres paludéennes. Donc du lieu nous ne déduirons que le travail et c'est ce travail qui nous imposera ses conséquences psychologiques.

2° Faits moraux qui dérivent directement des conditions générales du travail. — Le travail russe, quels qu'en soient l'objet et la manière, est *faible, lent et discontinu*. En effet :

A) Le lieu est un lieu d'inaction. Allez en terre noire et cherchez autour de vous un instrument de travail : vous ne trouverez que des mottes de terre et des arbres, des arbres pour faire les églises, les chaussées et jusqu'aux sandales ; rien pour fabriquer des briques ; le moindre morceau de fer vient du fond de l'empire ; sur les chemins de fer, la seule matière première est le rail, qu'on coupe, qu'on courbe et qu'on assemble en divers échafaudages simples ; partout ailleurs la main ne ramasse que des choses qui brûlent ou qui s'effritent. L'industriel devrait importer là tout un monde. Il y a tant à faire qu'on renonce à rien entreprendre. On laisse pourrir le fumier au seuil des champs. On aime mieux mourir de faim que défricher la

lande. Le sol produit l'inaction en exigeant trop d'action.

B) Si cependant quelqu'un agit, c'est avec lenteur. Remuant peu la terre fertile, on peut remettre au lendemain les travaux des champs ; on peut remettre au lendemain les autres travaux, parce qu'on est loin de toute concurrence. De plus, le sol, peu travaillé, rend peu : on est mal nourri : il ne resterait plus de force pour une rapide secousse. Aussi la lourdeur du paysan est proverbiale. En ville, il est rare qu'une commande soit exécutée au jour promis. Bien qu'il y ait, chaque année, plusieurs dizaines de fêtes chômées, personne ne songe à se révolter sérieusement contre ce repos à peu près bihebdomadaire, parce qu'on sait qu'il ne ralentit pas l'activité accoutumée.

C) Enfin, si on agit, c'est de façon discontinue. On ne travaille aux champs que l'été. L'hiver, on fait quelques transports en traîneau ; mais dans les saisons de transition, rien à faire, puisque l'on ne trouve autour de soi presque aucune matière pour les industries domestiques ; à peine les broderies carrées et les objets en bois occupent-ils quelques veillées ; pendant des mois, bloqué dans l'izba, on reste couché sur le poêle dont le rôle

est tel dans la vie qu'il devient dans les contes de fée un personnage parlant. Ainsi, après le relatif coup de collier des chaleurs, l'absolu engourdissement des froids. Or, l'effort ne triomphe pas seulement par son intensité, mais par sa durée. Les à-coups de l'énergie russe en font la faiblesse.

Pour ces trois raisons, le travail est stérile.

La conséquence, c'est le *fatalisme*. Les plus remuants et les plus raffinés ont, à certains moments, des appréhensions enfantines. Naguère, quand des paysans saccageaient des propriétés seigneuriales, des femmes octogénaires y restaient, malgré des paroles de menaces, sous la garde de serviteurs suspects, et disant « A la volonté de Dieu ! » avec une simplicité que des Françaises déclareraient de l'héroïsme. Le mot le plus employé de la langue russe est : « *Zatchem ?* » c'est-à-dire : « A quoi bon ? »

Ce fatalisme a ceci de particulier qu'il est *mélancolique*. Nous sommes loin du fatalisme souriant de l'inactif des pays chauds, à qui la terre livre des fruits avec surabondance, ou du fatalisme conquérant de l'inactif des déserts, à qui la conduite des caravanes a donné une maîtrise organisatrice. La campagne russe ne fournit aucun divertissement ; si l'on y subit la satiété de l'ivresse,

on n'y connaît point la joie des vendanges ; la force irrésistible près de laquelle on végète n'est pas généreuse comme un Nil ou un Ammon : elle est le fléau du Tout-Puissant. Cet air de tristesse paraît jusque dans les menus faits de la vie urbaine. Montez à Moscou, au coucher du soleil, sur le clocher d'Ivan Véliky. Le grand village, plus grand que Paris, est bâti dans les feuilles ; entre elles éclatent les couleurs des maisons peintes, roses, violettes ou briques, mais surtout vertes, le vert des toits de métal qui se fond avec le vert des arbres en des nuances d'une extraordinaire douceur, au-dessus desquelles émergent, comme pour les écraser, et flamboient dans la lumière oblique, les croix d'or et les coupoles d'or de centaines de clochers. Dans la rue, c'est la même chose : les hommes ont le parler lent, les refrains populaires sont graves comme des hymnes, dans beaucoup de restaurants les repas sont accompagnés de grandes orgues : toute l'âme russe chante en mineur.

Fatalisme, tristesse et dureté du climat donnent aux Russes, en face des dangers, des souffrances ou de la mort, une *héroïque passivité*. On sait avec quelle patience les paysans vont à la guerre d'où ils savent qu'ils ne reviendront pas. J'ai vu

un petit enfant qui, jouant avec une hache, s'était coupé le bras jusqu'à l'os et qui se laissait bander sans même pleurer. Dans un conte, « une vieille, en hachant des choux, se coupa le petit doigt ; elle l'arracha et le jeta derrière le poêle », avec un sans-façon que le conteur emprunte évidemment aux mœurs. On m'a souvent parlé de paysans qui, se sentant mourir, se couchent sur le poêle, la figure tournée vers l'image, et attendent avec une impassibilité prodigieuse. Une chanson populaire que je lis dans le recueil de Rybnikof montre les soldats dont les shakos « pèsent un ponde » et dont les pas « sont pesants comme des pas d'animaux » : la bataille finit ainsi :

Si une main ne peut plus tirer, l'autre la remplace ;
Si une jambe tombe, l'autre reste debout ;
Qu'une épaule soit traversée,
Le cœur du soldat n'est pas ébranlé ;
Lorsque nous ne pouvons plus rien avec nos balles,
Nous résistons avec nos poitrines ;
Et quand nos poitrines ne suffisent plus,
Nous rendons nos âmes à Dieu.

Ces âmes sont des réservoirs de résignation. J'ai dit tout à l'heure que le premier mot de la langue russe est « Zatchem ? » Je me suis trompé, c'est : « Nitchevo. — Ce n'est rien. »

Il serait téméraire d'essayer d'aller plus loin dans cette déduction : les caractères généraux du travail sont un point de départ trop pauvre : nous tirerons plus de l'examen de la vie familiale et de la vie communale.

3° Faits moraux dérivant de la vie communautaire que le travail impose.

Le travail russe, pour préciser, est la culture extensive sur un sol peu occupé. De là, avons-nous vu, et sans doute aussi d'une origine pastorale, la famille quasi patriarcale et le groupement de plusieurs de ces familles en une communauté de village qu'on nomme le mir.

Ce système maintient l'homme en tutelle longtemps après sa majorité. D'où, chez le peuple, un air de soumission sur lequel je n'insiste pas, parce qu'il provient aussi de causes historiques, entre autres du servage.

De plus, la double communauté *restreint toutes les initiatives.*

« Le groupe communautaire, en effet, écrit M. Demolins dans la *Route*, — c'est le soutien, c'est la protection, c'est le patronage tutélaire vers lequel on tourne d'autant plus ses regards qu'on se sent plus faible, plus impuissant, qu'on sent la vie plus dure et le sort plus rigoureux.

C'est surtout dans ces moments-là qu'un communautaire craint, par-dessus tout, l'isolement, qu'il redoute par-dessus tout de se sentir livré à lui-même, à ses seules forces, à sa seule initiative. Son initiative ! mais rien jusque-là ne l'y a dressé et préparé : il est encore trop près de la steppe pour y avoir été formé. »

Détaillons. Pas d'initiative dans le commandement, puisque le fils marié, restant au foyer paternel, n'apprend pas à être chef de famille. Pas d'initiative pour s'enrichir, puisque, faute de domaine personnel, on ne songe même pas à rendre les meubles confortables et les vêtements propres. Pas d'initiative dans la vertu, parce que la femme demeure chaste surtout par l'absence des tentations, et l'on sait ce que deviennent tant de servantes dans les villes.

Cherche-t-on à sortir de la communauté ? Vite on s'aperçoit qu'il faut y revenir. Lorsque des abroks distribués par le sort tombaient sur des moujiks qui ne se sentaient pas la force d'en profiter, ils n'avaient rien de plus pressé que de les vendre à de plus entreprenants, pour retomber eux-mêmes dans la sécurité du servage. Lorsqu'on émigrail, ce n'était pas en risque-tout cherchant dans le voyage des occasions d'initia-

tive : à peine avait-on quitté la communauté de la famille qu'on se soumettait à la communauté de l'artèle. « Et voilà comment tout ce qui, ici, bat en brèche la communauté, a cependant pour résultat de soutenir l'état d'esprit communautaire. » Si la communauté est un mal, il n'y a pas d'autre remède que le mal lui-même. Sa faiblesse fait sa durée.

Ce manque d'initiative se traduit par diverses conséquences :

A) *Imprévoyance*. A quoi bon s'inquiéter du lendemain, puisque la communauté s'en charge ? Jamais un vice n'a été arrêté par la peur de ses conséquences : fi du réalisme ! Il faut que l'Etat établisse l'assurance forcée contre l'incendie, car le paysan trouve immoral de lutter par une magie financière contre la volonté de Dieu.

B) *Routine*. Il faut faire comme les anciens, puisque ce sont les anciens les chefs. Des villages affamés aiment mieux laisser perdre l'oseille qui pousse toute seule que de faire avec elle une soupe « qui ne s'est jamais faite ». Quand Pierre le Grand réforma le calendrier, beaucoup se révoltèrent, sous prétexte que c'était un sacrilège de changer les saisons « établies par Dieu ».

C) *Manque d'hygiène*. On n'aère pas l'hiver

les maisons doublement closes. On y couche tout habillé et, malgré les bains, on n'est pas propre. On ne pratique aucun sport. Dans ce milieu les maladies se propagent exagérément et il meurt beaucoup de petits enfants. C'est cette mortalité précoce qui, dans les statistiques, fait croire que la durée de la vie est plus courte en Russie.

Ce sont là des défauts sociaux plus que des défauts moraux. Mais notre méthode nous permet d'aller plus loin, et, après les faiblesses et les puissances, d'expliquer les vertus et les vices.

Le sens commun admet une première nomenclature des vices sous le nom de péchés capitaux. Le choix est un peu arbitraire. Une idée pourtant l'a guidé. Les péchés capitaux sont les vices élémentaires dont les autres sont faits, les vices presque physiologiques qu'on ne peut déraciner tout à fait qu'en déracinant la race elle-même du sol qui les a produits. Assurément, tout peuple en est possédé, mais la dose varie, et c'est ce qui importe.

Or, un court examen suffit à reconnaître que le Russe commet, plus facilement que beaucoup d'autres, les péchés de paresse, de luxure et de gourmandise ; moins que la plupart des autres, les péchés d'orgueil, d'envie et d'avarice. Il n'est

pas besoin de beaucoup de méditation pour s'en rendre compte. La Russie a un minimum d'organisation. On y est souvent plus près de l'état de nature que de l'état de société. On y commettra donc plus aisément les fautes primitives tirées de notre fonds animal que les fautes raffinées résultant de ce qu'on est groupé. Or, les premières constituent la paresse, la gourmandise et la luxure et les autres l'orgueil, l'avarice et l'envie.

A) Le moujik *pèche par paresse*. Vous vous en doutiez : toutes les pages précédentes ont prouvé son inertie, et il n'y a pas loin de l'indolence forcée à l'indolence voulue.

B) *Il pêche par gourmandise*. Ce sont des moujiks devenus millionnaires qui se permettent, et fréquemment, ces extraordinaires ripailles, où, au dessert, on lance des bouteilles de champagne contre les glaces, après avoir, du reste, appelé le propriétaire du restaurant pour dresser la note. Quant au moujik pauvre, il est si pauvre qu'il ne peut que boire, car son menu est fait souvent de gruau et de chchi, un maigre chchi sans viande et presque sans légumes, où vous ne reconnaîtriez guère le vaste plat que je vous ai montré. Ajoutons, comme circonstance atténuante, que le climat froid impose des toniques. Le seul qui

soit à sa portée, en grande Russie, est la vodka, eau-de-vie de grain bien plus faible que notre eau-de-vie. Le paysan n'en boit que le dimanche, faute des huit kopeks nécessaires, mais comme aussi il se nourrit mal, le moindre verre suffit à l'enivrer : il est souvent gris, rarement alcoolique, et je me suis laissé dire qu'en moyenne un Russe boit moins qu'un Français.

C) *Il pêche par luxure.* C'est la faute de la promiscuité et de l'oisiveté. On y remédie par des mariages précoces : dix-sept ans pour les garçons ; mais cela n'empêche rien quand le mari est absent pour plusieurs mois. Le mari lui-même méprise trop la chair pour la contraindre quand il est à la ville. Après tout, les peuples voisins valent-ils mieux ? Au moins les Russes ignorent la coquetterie. Leurs mœurs manquent moins de pureté que de raffinement.

D) Par contre, *les Russes n'ont point d'orgueil.* Ils le doivent au régime communautaire qui ne leur donne aucune occasion de s'élever. L'artisan tient à faire des objets inélégants et solides ; il ne cherche pas à signoler un chef-d'œuvre qu'il signera. Les ouvriers, aux temps des bombes, trouvent naturel qu'on les fouille quand ils entrent à l'usine. Les saluts trop profonds des paysans

me gênent. Mais ce qui m'émeut, c'est, après les remontrances, les « mea culpa » plus spontanés encore que les fautes. Le Russe sent très vivement non seulement sa petitesse, mais son péché.

E) *Les Russes ne sont pas envieux*. C'est que la plupart savent qu'il est impossible de monter de classe, c'est que la seule autorité qu'ils puissent acquérir se donne moins au mérite qu'à l'âge, c'est qu'ils n'aiment point les honneurs qu'on achète avec des responsabilités. Non seulement ils ne sont pas envieux, mais ils plaignent le barine russe, parce qu'il vit comme un loup, et le barine étranger, parce qu'il remue trop.

F) Pour les mêmes raisons, *le Russe n'est pas avare*. Mais nous touchons là à la nature de la propriété. Nous y reviendrons tout à l'heure.

J'ai oublié la *colère*, qui est, comme chez tous les discontinus, *rare et terrible*. Vous me pardonnerez, je pense, de n'avoir pas observé servilement les symétries du catéchisme?

Cet examen des péchés capitaux et des vertus contraires se résume en un mot : *le Russe pratique éminemment la troisième vertu théologale, la charité*.

Produit de vertus élémentaires, la charité est

encore le fruit premier du régime patriarcal. J'adore ces vieux domestiques, qui entrent chez vous sans frapper, et dont le respect sans bornes s'allie si bien à un air protecteur, protecteur jusqu'à la mort. C'était la règle générale dans l'ancien temps. Aujourd'hui le régime patriarcal s'affaiblit. Pourtant on en aperçoit des restes là où on croyait qu'il ne pourrait jamais pénétrer : telle servante était humiliée d'avoir été augmentée d'un rouble, tel ouvrier supplia son patron de le tutoyer. Aussi, à la ville, voit-on partout la charité, mêlée du reste à l'inertie, en un laisser-aller familial. Lorsqu'un gorodavoï (un sergent de ville) rencontre un ivrogne, au lieu de le bousculer pour l'emmener au poste, il lui fait un long discours moral, en se laissant insulter avec une admirable patience. — Lorsqu'on a oublié de mettre un timbre sur une lettre, la poste n'y applique pas notre « vingt centimes à percevoir », mais le facteur explique gentiment au destinataire ou à son dvornik que cela peut passer cette fois, mais qu'il faudrait tâcher de ne pas recommencer. — Entre les supérieurs et les inférieurs, il n'y a pas ces relations cassantes que nous croyons nécessaires pour maintenir le principe d'autorité : un grand-duc arrivant dans une école militaire

commence par offrir des cigarettes au personnel qu'il vient inspecter. — Quand, dans la rue, un paysan en rencontre un autre une cigarette à la bouche, il lui demande parfois : « Frère, veux-tu me laisser fumer ? » L'inconnu lui laisse tirer quelques bouffées de sa cigarette et ils se séparent pour ne jamais plus se retrouver. — « Frère » est bien le nom du Russe au Russe : la Russie est une famille où nul n'ose gronder le voisin : il n'y a que la vie intense qui en souffre.

Le régime patriarcal a encore deux conséquences dont la portée apparaîtra surtout dans l'ordre intellectuel.

A) A cause du régime communautaire, qui fait de chaque groupe un organisme achevé, *la vie en Russie est mal différenciée*. Mal différencié, le travail : ainsi il n'y a point d'ouvriers différents qu'on nommerait charpentier, menuisier, ébéniste ; le même homme fait les trois besognes et les plus fines moulures d'une porte sont taillées à la hache. Mal différenciée, la propriété, puisque certaines subventions accordées par le seigneur ont fait oublier si telle chose appartenait à lui ou aux paysans. Mal différenciés, les pouvoirs publics, puisque le conseil des anciens est chargé à la fois du cadastre et de la jus-

alice. Dès lors les rapports des hommes entre eux n'ont point exigé de code net. Bien des ouvriers ne font pas de prix, se contentant de ce qu'on jugera bon de leur donner, et voilà, entre parenthèses, une des origines du pourboire. Beaucoup d'autres aimeraient mieux travailler gratuitement que perdre un client qu'ils aiment. Les questions d'intérêt se compliquent, — ou se simplifient, — grâce à des questions de sentiment. Dans ces affaires, on n'acquiert point l'habitude de parler net, et nous verrons que c'est un peu de là que vient le mépris du Russe pour les idées claires.

B) *Le Russe est absolu dans tous les moments de l'existence.* L'Occidental a du relationnisme dans ses moindres événements. Les deux faits ont encore pour cause la différenciation plus ou moins grande du travail. Chez nous — société nettement hiérarchisée — on peut satisfaire une foule de désirs : — le peuple a des représentations gratuites et des trains de plaisir ; — mais on ne peut rien réaliser à fond : — on est arrêté par les libertés d'autrui, les sujétions mondaines ou l'exemple qu'on doit donner. Nous sommes le pays des demi-mesures. — Passons en Russie. Le principe de la vie, c'est le tout ou rien. Chaque puissance — le Tsar ou les chefs de famille —

concentre en elle tous les pouvoirs, et les autres — sujets ou fils — n'ont presque d'autre vertu que l'obéissance. Voilà un premier exemple du pouvoir absolu et du pouvoir nul. Mais le pouvoir lui-même varie de l'omnipotence au désarmement, suivant les occasions. Quand un maître donne un ordre ordinaire, l'ordre est sans appel ; quand il veut faire une réforme, il échoue totalement. On peut satisfaire à fond le désir d'une orgie, parce que l'ivresse qui la suit n'a point de conséquences, ne compromettant pas le travail qui n'est jamais pressé, ne perdant pas une réputation que le vin ne souille pas ; au contraire, si on veut une robe, il faut faire venir à grands frais l'étoffe, le modèle et la couturière. Telle fantaisie se réalise largement, parce qu'il y a de la place, telle autre ne se réalise même pas à demi, parce que cette place est vide. — Aussi voyons-nous le Russe extrême en tout, exigeant des aises fantastiques et se privant même d'habits propres, dévoué à ses amis jusqu'à l'exil et détestant ceux qu'il n'adore pas, trouvant que la société est parfaite ou qu'elle ne mérite même pas la bombe pour la détruire. Quand la Russie dort, c'est une léthargie. Mais qu'on la pique ! Lorsque, pour chasser les Polonais du Kremlin, on

ordonna trois jours de jeûne, on fit jeûner aussi les enfants à la mamelle. La terre russe est demesurée : le peuple est comme elle : il exagère.

Nous verrons bientôt comment sa pensée cherche aussi l'absolu.

En me laissant entraîner à ces analyses, j'ai laissé de côté les phénomènes qui concernent la propriété ; j'aurais dû les placer entre le travail et la famille ; mais comme leurs conséquences morales sont moindres, il suffit d'ouvrir ici une parenthèse.

4° Faits moraux dérivant de la propriété indistincte. — Du travail communautaire résulte une propriété mal définie, puisqu'on possède les produits de la terre sans posséder la terre, et que les objets mobiliers appartiennent à une famille sans appartenir à ses membres. Cette imprécision ôte au Russe, dans toutes les circonstances, la notion exacte du tien et du mien. De là des oppositions qui déroutent les étrangers.

Le paysan russe leur paraît voleur : il vole le bois des propriétaires jusqu'à ravager des forêts ; il braconne sans aucun remords ; il n'y a presque pas d'intendants qui soient honnêtes. — D'autre part, on craint si peu le vol qu'à Moscou des éta-

lages de fruits restent toute la nuit dehors, couverts d'une simple toile ; il n'y a pas de contremarques dans les vestiaires ; les portes ont rarement des serrures. — Ces deux tendances contraires ont la même origine. Avant 1861 les bois ou le gibier étaient à la disposition de tout le monde ; un décret ne change pas des mœurs ; toujours on considère le bien du barine comme à demi-public ; mais ce n'est qu'à lui qu'on fera payer, avec quelque indécatesse, l'impôt du pourboire. — Contre-épreuve : le vague de la propriété rend le Russe aussi dédaigneux de sa propre fortune que de celle des autres ; il a des libéralités magnifiques ; combien l'Etat n'a-t-il pas reçu pour la dernière guerre, combien contre Napoléon, combien au temps de Minine et Pajarski ; et, s'il y a tant de mendiants, c'est un peu parce qu'il y a tant d'aumônes. Plus que dans tout autre pays, on reconnaît le grand seigneur à ce qu'il se laisse voler : n'est-ce pas la façon de donner la plus discrète ? Les étrangers qui comptent les vols des Russes devraient compter leurs générosités ; les uns et les autres se complètent comme des effets et des causes. On croit en Occident que c'est une atteinte au droit ; on sait en Orient que ce n'est qu'un roulement d'argent.

II

LES FAITS INTELLECTUELS

Nous voici à un point inexploré, la pensée russe.

Vous et moi avons appris, chez la plupart de nos philosophes, que les lois de la pensée étaient des lois universelles, malgré la diversité des climats. Ce n'est pas vrai jusqu'au détail. Notre ami Maurice Enoch, qui est d'abord un linguiste, se fait fort de trouver autant de logiques que de langues. Il a raison, il y a une ethnographie philosophique. On peut même en chercher la cause à l'origine du travail populaire. Si notre logique ne tombe pas du ciel, elle sort de la terre, avec nos institutions et nos mœurs ; c'est le geste du semeur qui trace nos raisonnements ; c'est un soc de charrue qui découpe nos concepts. A ceux

qui crieraient au paradoxe, c'est précisément en Russie que je choisirais mes arguments.

1° *Le Russe pense plus qu'il n'agit.* — Le Russe n'est pas un actif : c'est sur cette simple proposition que se construit toute sa psychologie intellectuelle.

Mais les inactifs sont de deux espèces. — Il y a les peuples qui vivent de la cueillette dans des pays chauds et peuplés. Etant nombreux, ces gens voient ; ils parlent gaiement de leur voisinage et sont très occupés à en organiser les règles. Tels sont nos méridionaux. Ils sont le contraire des actifs, parce qu'ils sont des bavards. — Les Russes sont des inactifs d'une autre sorte. Vivant dans une communauté isolée, ils n'ont pas grandes nouvelles à recevoir de loin. Vivant dans une communauté petite, ils n'ont pas grandes nouvelles à échanger entre eux. Enfin, l'hiver, chacun reste dans son izba, et la communauté de village se réduit alors à la communauté de famille. Le Russe est un inactif, mais sans agora. En conséquence, il ne parle pas, il songe. L'inaction avait produit l'art oratoire dans les pays ensoleillés et très peuplés ; l'inaction produit l'art du rêve dans les pays neigeux et peu peuplés.

2° *La pensée russe est métaphysique.* — A

quoi rêve-t-on ? Aux événements des contrées lointaines ? aux fantaisies du paysage environnant ? Mais rien ne vous enveloppe que l'étendue, et nulle nouvelle ne vous arrive ; au fond de la terre noire, on ne connaît les Français que par la guerre de 1812, et les paysans qui s'indignent du manifeste de Viborg ajoutent cependant : « Puisque c'est imprimé, c'est que le Tsar l'approuve ». Donc le monde humain ne fournit aucune matière à la critique, aucun accident de terrain n'accroche l'imagination. On ne prévoit que la famine prochaine ou l'incendie fatal. Le rêve se replie sur les problèmes de la destinée. La neige qui s'amoncelle autour des doubles fenêtres fait de chaque izba un merveilleux oratoire pour la vie intérieure.

Voilà pourquoi le paysan russe est extrêmement métaphysicien. Je vais contre l'opinion reçue. L'opinion estime qu'il est très arriéré, et même un peu brute ; il est simplement mal informé ; je viens de vous citer une de ses naïvetés sociales ; en voulez-vous d'autres ? Aux premiers temps de Nicolas I^{er}, il réclamait la constitution, « constitoutsia », qui était dans sa pensée la femme du grand-duc Constantin. A je ne sais plus quelle époque, il s'élevait contre le pouvoir

absolu : « Encore un pouvoir nouveau ! nous avons notre Tsar : il nous a toujours suffi : qu'il fasse ce qui lui plaît ! » Je pourrais vous amuser pendant des pages. Elles ne prouveraient rien, car nous avons appris à ne pas confondre un illettré et un sot. Parmi les paysans que j'ai vus, beaucoup avaient des figures fines de traits et d'expression, leur parole était nette, leur dialectique agile, leur sourire malicieux ; les nobles, qui pourtant ne leur ménagent pas plus le dédain que la bienveillance, les croient supérieurs aux beaucerons, et ils le sont, si l'on juge les beaucerons, comme eux, d'après Zola. Ce ne sont pas des beaucerons qui abandonneraient toute une journée leurs champs pour galoper à l'aventure et reviendraient tout tristes, parce qu'ils ont compris que le monde est mal fait. Vous connaissez les histoires anciennes de paysans se réunissant au Kremlin pour des disputes religieuses, et quand un riche personnage, déguisé en moujik, s'y mêlait, ils s'étonnaient de l'entendre raisonner aussi bien qu'eux. Souvent aussi une dizaine se rassemblaient dans une izba ; un ou deux savaient lire, et encore ; ils déchiffraient quelques lignes d'évangile et tous les commentaient. Les moujiks parlent, même ils

parlent tous ensemble, mais la parole n'est pour eux que l'auxiliaire de la théologie. Leurs réunions ne sont pas des parlements, mais des conciles.

Rien n'est donc plus faux que de dire que la Russie « en est encore à notre ^{xiii}^e siècle ». Au ^{xiii}^e siècle français le travail de la terre émoussa l'esprit : au ^{xix}^e siècle russe, les loisirs l'aiguisent. Le Russe ressemble plus à un nomade qu'à un agriculteur. Voilà pour le paysan. Quant au bahrine, inoccupé sur sa terre et voyageur par le monde, il ressemble à un nomade bien plus que le moujik. Il est, plus encore que lui, enclin à la métaphysique. Ce penchant est donc caractéristique de la nation tout entière.

3° *La pensée russe est finaliste.* — Le finalisme de la pensée russe résulte encore des conditions du travail. Un peuple actif, dont toute la pensée est dirigée vers une industrie ou une politique, manie à tout instant des causes efficientes. En présence d'une idée, son premier mot est : « Que faire pour la réaliser ? » Ainsi se tisse dans son esprit un canevas de causalité sur lequel s'appliquent toutes ses impressions, si bien que, étudiant spéculativement un événement passé, il ne cherche d'abord que les intrigues qui l'ont pro-

duit. Le Russe, pas. Plus habitué aux grands rêves qu'aux menues réalisations, il ne trouve pas la causalité « intéressante ». La guerre est déclarée : un Occidental dirait : « Comment gagner ? » un Russe dira : « Pourquoi Dieu nous l'envoie-t-il ? » On propose une thèse d'histoire : l'Occidental cherche ses sources, le Russe dégage une philosophie. Il voit globalement. Ses catégories sont prophétiques. C'est cela qui est extraordinairement séduisant dans la conversation des Russes. Un personnage de Dumas fils, je crois, disait que les hommes au salon ne peuvent être qu'inconvenants ou ennuyeux. Dumas fils était parisien. Moscovite, il n'eût point parlé ainsi. En prenant le thé, un Russe me demande à brûle-pourpoint : « Que pensez-vous de la Trinité ? » Le ton est si naturel que je me sens tout de suite à l'aise, et nous causons jusque bien après minuit : mystères de l'avenir plus familiers que les certitudes présentes, paroles de cathédrale dites sur un ton de confidence, secrets de confession murmurés dans une cigarette. La pensée intérieure et la pensée finaliste s'appellent du reste l'une l'autre : rentrer en soi-même, c'est comprendre que la vie a un sens ; chercher le but du monde extérieur, c'est ne plus voir le monde extérieur ; et ces deux

actes de l'esprit sortent des conditions du travail.

4^e *Mépris de l'idée claire.* — Je note encore chez le Russe un dédain de l'idée claire; beaucoup diraient : une impuissance ; je maintiens le mot : dédain. Il y a à cela une raison économique.

L'habitude journalière des contrats écrits ou verbaux que les Romains acquièrent avec la conscience des bornes de leurs champs fut un singulier clarificateur d'idées : le droit romain est un des responsables de la clarté latine. L'autre, c'est, chez les peuples méditerranéens, le loisir et la joie de flâner au soleil de la place publique, et, naturellement, d'y traiter ses affaires en paroles habiles. En Russie, on n'a pas de ces conflits de droits, on n'a pas non plus de ces bavardages en plein air qui forcent chacun à préciser ainsi ses idées. La pensée courante est « vague ».

Le « vague » persiste naturellement dans la pensée raffinée. Le Russe distingue mal une faute et une erreur. C'est le fait d'être un ancien qui procure inséparablement l'infailibilité et la vertu. Donc une faute est toujours un obscurcissement du bon sens et une erreur n'est jamais innocente. Les idées d'erreur de l'esprit seul et de faute où l'esprit n'aurait pas de part sont des idées abstraites et appauvries. Nous

les sentons commodes, le Russe les sent artificielles. C'est pourquoi il leur préfère sincèrement la notion plus floue, plus riche, plus vraie, où toutes les deux se combinent.

De la pensée raffinée allons à la pensée la plus abstraite, la pensée scientifique. La science provient d'une division du travail plus détaillée. On étudie à part le poids, la chaleur, la lumière. Des spécialistes n'emploient, l'un que la balance, l'autre que le thermomètre, l'autre que le prisme. Si ce que nous avons dit est vrai, les Russes — à part quelques isolés qui ne prouvent rien — n'auront pas des tempéraments de savants : c'est précisément un Russe qui disait de ses compatriotes : « Ils n'ont donné au monde que le samovar. » Ils ne sont pas des inventeurs parce qu'ils sont des poètes ou des artistes. Je ne compte pas les têtes, je songe à la masse des honnêtes gens ou du peuple. Presque tous les Russes que je connais ont imprimé, dans leur jeunesse, un volume de poésies, et un de mes parents passait des journées entières, dans son lit, à écrire des vers. A la campagne, les plaisirs des jeunes filles sont de lentes rondes et les moujiks savent admirablement faire leur partie dans un chœur. L'esprit russe n'a point la puissance d'abstraction qui

conduit aux découvertes industrielles ; rien ne lui plaît que l'harmonie ; il pense en accords : ses idées sont symphoniques.

Enfin l'idée pauvre et claire permet des raisonnements féconds, tandis que l'idée complète et vague ne permet qu'une contemplation magnifique : dès qu'on a distingué dans les forces naturelles le volume incolore et la pression mesurable, on a pu les soumettre à des calculs, prévoir leurs réactions, diriger leurs effets ; si on leur laisse tout leur rayonnement, on en jouit trop pour s'en servir ; la première méthode est celle des peuples actifs, l'autre est celle des peuples songeurs ; et ainsi l'irrationalisme du Russe dérive de son travail.

5° *Souci de l'absolu*. — Le Russe pense dans l'absolu, car il vit dans l'absolu. Il lui est impossible de montrer au même homme deux visages, l'un dans le service, l'autre au salon : donc il ne comprend pas que deux êtres puissent se traiter en étrangers « relativement à une fonction » et en amis « relativement à une autre ». C'est ou ce n'est pas. Point de milieu. — Passons à la pensée scientifique.

Notre science dérive de notre industrie. Le physicien, en décomposant les composés par le

courant électrique, trouve des corps insécables qu'il appelle des atomes : ces atomes sont relatifs au mode de coupure qui est l'électricité : ce sont des atomes électriques. Le chimiste, en chauffant les mêmes substances, arrive à d'autres insécables, relatifs à la chaleur et nommés atomes chimiques. Ni le physicien ni le chimiste ne pensent avoir atteint l'atome absolu : ils savent que leurs deux sciences sont relatives à deux de nos procédés. Toutes les idées que la science nous a mises dans l'esprit sont de même relatives à nos besoins, à commencer par les idées mêmes de science, de fait, de vérité. Le Russe, faute de tradition industrielle, n'a pas l'esprit scientifique, c'est-à-dire l'esprit de relativisme. Pour lui, science, philosophie, art, ont au même titre la mission de trouver l'énigme. C'est pourquoi il aura autant de peine à admettre une science qui n'exprime pas le fond des choses, une vérité qui n'est pas de tous les temps, qu'à excuser une justice qui ne convient pas à tous les pays, une charité qui ne se ruine pas pour tous les hommes.

Le lien entre l'irrationnel et l'absolu pouvait se prévoir sans sortir des phénomènes intellectuels. Toute idée claire est une idée tronquée ; dans la « fonction vitale » nous pouvons distinguer et

même créer les fonctions nerveuse, respiratoire, circulatoire, digestive, chimique, etc.; mais ces fonctions se tiennent dans la réalité; il n'y a pas de respiration sans circulation, pas de chimie biologique en dehors d'une physique biologique; chacune de ces sciences a besoin d'être complétée par les suivantes: elles sont « relatives » les unes aux autres. Au contraire, celui qui saisit, ou croit saisir, l'être vivant dans une intuition unique en possède une notion assez pleine pour se suffire à elle-même. Qui pense en idées claires pense nécessairement en relations, et qui se contente de l'irrationnel aboutit fatalement à l'absolu.

Mais le relativisme dérivant de la différenciation de l'industrie, et cette différenciation étant une condition de fécondité, nous voyons, pour la cinquième fois, un trait de l'esprit russe sortant du travail russe.

6° *La puissance des idées chez les Russes.*
— Il est maintenant facile de comprendre pourquoi les Russes se laissent si facilement conduire par les idées. L'intelligentsia et le peuple risquent leur vie, l'une pour une phrase de Karl Marx, l'autre pour le vieux calendrier. On appelle cela névrose chez la première, superstition

chez le second. Ni l'un ni l'autre. Chez le Russe, l'idée est tellement riche qu'elle est encore sentiment et action et, quand il a l'air de n'obéir qu'à elle, il obéit à un ensemble. En France, idée-force veut dire une idée qui deviendrait une force ; en Russie, il y a des idéforces, sans trait d'union.

Un cas particulier mérite qu'on s'y arrête. Parmi ces idées-forces sont des idées d'importation étrangère, que les Russes ont peu « vécues ». Si étrange que cela paraisse, *le Russe pousse les principes occidentaux jusqu'à leurs extrêmes conséquences ; — il est vite blasé dans ses recherches intellectuelles ; — il parait à l'Occidental avoir l'esprit superficiel.* — Trois qualités, ou défauts, qui sortent de ce que souvent sa pensée tourne sans mordre sur ses actes, et trop vite, et sans frein.

L'Occidental est clair, mais pas toujours rigoureux dans sa logique. Nous admettons à la fois un déterminisme physique qui supprimerait la liberté humaine et une liberté de la personne allant jusqu'à l'autonomie. Malgré les efforts des philosophes, ces deux thèses se contredisent. Pourtant nous les professons à la fois. Mais nous ne les professons pas jusqu'au bout. C'est qu'elles

sortent de la vie sociale et que nous n'en prenons que ce qui a une application sociale. Le déterminisme dont il s'agit, nous en avons acquis l'intuition en faisant de la science, la liberté dont il s'agit, nous en avons acquis l'intuition en nous exerçant à la vie publique, et nous savons fort bien où finit le laboratoire et où finit le forum. Mais le Russe, qui n'a ni laboratoire ni forum, ne peut être que partisan exagéré ou de notre déterminisme ou de notre liberté. — Un autre exemple. En Occident, on concilie en fait deux thèses inconciliables en droit : « La propriété est sacrée. La propriété, c'est le vol ». C'est que notre tradition nous a appris qu'il y a une propriété légitime, parce qu'elle est un instrument de travail, et une propriété injuste, parce qu'elle est un instrument de jouissance. Là-dessus, disserter dans des livres, très subtil, juger en pratique, très simple. Mais le Russe, qui n'a de la propriété qu'une expérience confuse, veut trouver la vérité exclusive dans l'une ou l'autre des deux thèses, n'importe laquelle d'ailleurs. — Déterminisme et propriété ne sont donc pas en Russie des réalités vécues, mais des idées abstraites. Il en est ainsi de beaucoup de notions qui ne sont au fondement de la société qu'en Occident.

Conséquences :

A) Lorsqu'un Russe les discute, il ne peut songer à les contrôler, au fur et à mesure, par l'expérience. Il en fait donc une géométrie sociale. Il ne lui demande que de former un système. Il en tire des corollaires indéfinis. C'est pourquoi il ne va chercher dans les Universités européennes que ce qui est formulable, en France, des thèses politiques, en Allemagne, de la critique biblique.

B) Si le Russe ne veut comprendre nos idées qu'avec la tête, il est inutile qu'il repasse l'expérience séculaire qui les a lentement tirées de notre vie. Il lui suffit du temps de lire un livre. Donc il se les assimile vite. Puis, comme il n'a pas davantage à en tirer d'applications journalières, il a vite assez de leur contemplation. Il les a cueillies en curieux, il les rejette en blasé. Songez aux Russes qui passent chez vous sans pouvoir se fixer dans aucune étude comme dans aucun hôtel.

C) Enfin, comme il ne remplit pas nos concepts des réalités dont nous les avons déduits, le Russe nous semble superficiel. Nous ne louons chez lui qu'une prodigieuse mémoire, tout au plus une prodigieuse facilité d'assimilation. Mais à son tour il nous juge superficiels parce que, ses pensées

riches, nous les dénaturons en les clarifiant. A vrai dire, je me demande si le peuple qui rêve au sens du monde n'est pas beaucoup plus profond que ceux qui ne s'attachent qu'aux commodités de vivre.

Mais, qu'elles soient orientales ou occidentales, toutes ces idées passent vite aux actes : la bombe : désir d'absolu ; — et on en supporte toutes les conséquences : la Sibérie : risque de héros. C'est là que le Russe redevient vraiment russe.

7° *Du mysticisme russe.* — Un dernier point reste. *Le Russe est mystique, en ce sens qu'il croit à des événements qui s'accomplissent sans notre intervention.*

Je l'explique encore par l'organisation sociale. Nous ne sommes pas mystiques, parce que chacun de nous n'obtient rien que par son travail : il y a équivalence entre l'effort et le résultat : rien n'arrive dans notre monde sans notre ordre. Au contraire, en Orient, tous attendent tout d'un patron ; on obtient plus par prière que par travail. Des événements arrivent, que le maître a prévus d'une manière inconnue, et cette ignorance laisse croire aux petits qu'ils se sont produits d'eux-mêmes. Quant aux grands, il leur suffit d'un *fiat* pour susciter des œuvres dont le mécanisme leur

échappe aussi. Le vide entre la cause et l'effet, le mysticisme le bouche.

Il n'y a d'exception que pour les incidents quotidiens de la vie de village, où le paysan est un homme de bon sens complet : c'est pourquoi on dit quelquefois que le Russe n'est pas mystique. On dit encore qu'il n'est pas mystique, car il n'a pas de revenants, à part le domavoï ou génie de la maison. Mais le mot mystique a plusieurs sens en français. J'espère que le mien est clair. Voulez-vous tout de même un fait qui le précisera ?

Hier, dans la campagne russe, les paysans étaient persuadés que la douma avait des sortilèges pour leur donner de la terre ; ils ne réfléchissaient ni à qui on la prendrait, ni ce qu'on exigerait en échange ; devant les jeunes gens qui colportaient les mots d'ordre révolutionnaires, les anciens, qui jadis étaient rois dans leurs mirs, cédaient doucement en songeant qu'après tout ils n'avaient rien à perdre ; la tactique générale consistait à exaspérer le propriétaire par de continuelles incendiettes ; on s'imaginait que, lui parti, il n'y aurait qu'à se partager son bien ; il fallut des mois pour que les vieux, sortant de l'envoûtement de l'idée fixe, comprissent qu'en fin de compte ils auraient toujours à payer. C'est

l'outrance de ce sentiment qui pousse les mécontents à prêcher la révolte, comme si, cette société détruite, une société parfaite allait descendre du ciel. Ce n'est pas la première fois qu'on l'attend. A plusieurs reprises, les imposteurs succédèrent aux imposteurs, sans parvenir à blaser leurs partisans. Il n'y a pas deux pays des faux Dimitri et des faux Pierre III. Laissez-moi donc conclure au mysticisme russe.

III

LE DÉSEQUILIBRE

Peu à peu nous avons construit une statue de terreau et de neige, grand corps au repos, pieds lourds, genoux pacifiques, taille courbée, cou douloureux, la main tendue vers des compagnons nécessaires, la tête indifférente aux progrès faciles, le front ridé par un regret cosmogonique, les yeux grands ouverts sur une idée rude et vague, la lèvre prête aux rares joies de la vie, la joue humide du bonheur d'être bon. Nous avons écrit sur le socle : « Le Moujik communautaire. » La statue s'est animée peu à peu ; ses gestes sont d'accord ; le caractère se tient. Mais précisément le Russe véritable est une énigme. Si son portrait est logique, il n'est pas ressemblant. Il faut une retouche.

On peut la résumer en une formule : *L'individualisme inséparable du communautarisme*. Nous avons vu qu'en Russie le paysan est surtout communautaire, le seigneur surtout individualiste. Cette première esquisse est un à peu près. Certains modes de la vie communautaire appartiennent à la noblesse, certains modes de la vie individualiste au peuple.

Vous comprendrez sans peine que ces nobles, soumis au même climat et se chauffant au poêle, ont, comme les paysans, quelque peu d'indolence, de fatalisme ou de bonté. Mais c'est la masse campagnarde qui m'intéresse et je prétends prouver son individualisme.

On s' imagine volontiers que communautaire et individualiste sont deux termes contradictoires, parce qu'on définit *a priori* communautaires les gens qui vivent en commun et individualistes les gens qui vivent tout seuls. C'est là de la linguistique et rien de plus. Ce qui est caractéristique de la vie individualiste, c'est l' « absence de contrainte ». Or, elle existe chez le paysan comme chez le noble. Pas de contrainte dans la communauté familiale, car, quand un des fils travaille mollement, ce n'est qu'un déchet d'une unité entre plusieurs, et le père aime mieux pâtir en bloc

que punir à toute heure. Pas de contrainte dans la communauté communale ; les duels à coups de hache qui ne sont pas rares chez les moujiks sont jugés par le conseil des anciens qui cherche à réconcilier tout le monde en une trinquade générale. La seconde communauté prend modèle sur la première. Les voyageurs ont rapporté que les Russes vivent sous « l'autorité du père de famille » et nous avons compris que le père de famille exerce là-bas une « autorité » analogue à celle de nos sergents. Ce n'est pas. « Autorité » a deux sens dans les deux pays. Il ne faut pas dire : « Le régime russe est si autocratique que les pères eux-mêmes agissent par autorité » mais : « La vie russe est si tranquille qu'il suffit, pour la diriger, de l'autorité que possèdent les pères ». Oui, travail, justice, et le reste, tout se passe « à la papa ». Le paysan est si peu habitué à se contraindre que quand, sur la route, sa voiture rencontre une pierre, il aime mieux faire un détour que descendre pour la déplacer, et on voit, dans la campagne, des serpentements d'ornières qui n'ont pas d'autre origine. Le Russe, devant l'obstacle, se dérobe.

L'habitude de n'être pas contrarié persiste dans les grandes villes. Le sans-gêne y est complet.

Deux hommes se battent dans la rue jusqu'au sang, mais du motif et de l'issue de leur querelle aucun passant ne s'inquiète. C'est que les passants vont pieds nus dans les plus belles rues de Moscou, chantent à tue-tête en tramway, se couchent sur les banquettes des buffets. Un cocher traverse une place à un galop de course. Dans un train, on étale, comme chez soi, ses oreillers et sa théière. On n'aime pas avoir de voisins au théâtre. On n'a pas plus de respect humain pour faire ses signes de croix devant les églises que pour s'enivrer devant ses inférieurs. Les étudiants trouvent qu'on attente à leur liberté en exigeant d'eux des examens avant de leur donner le diplôme. Jusqu'aux écoliers qui réclament le droit de grève. J'oubliais de dire que les femmes, quel que soit leur rang, ne s'effraient pas de recevoir en peignoir ; ce n'est qu'un trait, mais il est symbolique : tel peuple est toujours en smoking, la nation russe n'a pas de corset.

En comparant les traits de soumission et les traits d'indépendance, plusieurs observateurs ne comprennent pas qu'il s'agisse des mêmes hommes. Il faut comprendre. Les groupements produisent deux effets contraires suivant qu'ils sont serrés ou lâches. Dans une communauté

nombreuse vivant sur un petit espace, on apprend à se gêner pour ne pas gêner les autres ; dans une petite communauté possédant de vastes ressources, on peut faire tout ce qui passe par la tête sans nuire à aucun de ses voisins. C'est le cas de la commune russe. On y garde le coude à coude, assez pour se sentir soutenu, pas assez pour se sentir contraint. Il est vrai que le mir comprime la personnalité, mais il le fait sans souffrance. Ce qui est douloureux, c'est de tuer en soi les désirs de surface pour aviver l'énergie profonde.

Si nous passons de la vie communale à la vie politique, devinez-vous à présent sous quelle forme le Russe comprendra l'*autorité* et la *liberté* ?

Communaux, il a besoin de l'autorité : il l'aime plus qu'il ne la craint, car elle l'abrite plus qu'elle ne lui pèse. Ainsi, un vieux paysan était logé et nourri par le seigneur ; or, ce paysan était si sale que l'intendant le menaça de le renvoyer s'il ne se corrigeait pas ; l'autre se mit à rire : « Le barine, dit-il, ne peut pas me renvoyer, parce que je suis un pauvre homme qui, sans son aide, mourrait de faim ». — Dans la crise actuelle, les paysans considéraient partout la

Douma comme formée des amis communs du Tsar et du peuple, et sa dissolution fut un coup machiné par les seigneurs et contre eux et contre le Tsar ; mais jamais ils n'ont songé qu'on pût penser à renverser celui qui est assez puissant pour pouvoir, les années de disette, leur envoyer du blé jusqu'au fond de leur désert.

Par contre, le Russe, dans la mesure où il est individualiste, se révolte contre cette autorité qu'il aime. Après la dissolution de la douma, on ordonna dans toutes les églises de dire après la messe des « malébènes », des prières pour que Dieu éclaire le gouvernement de l'Empereur : dans un village, dès que le prêtre eut commencé, les paysans sortirent en masse, déclarant qu'ils ne voulaient point dire le « malébène » de leur barine. — Sur une place de Moscou, on balaie après la pose d'un tramway ; il fait du vent ; la poussière est haute ; c'est un peu désagréable ; un passant s'approche de moi avec un air excité : « Voilà bien notre police : elle fait balayer par les temps secs : s'il pleuvait, elle ferait arroser : est-ce qu'il n'y a pas de quoi faire des révolutions ? Ah ! si l'on était en France ! »

Des détails montreront *le passage progressif du communautarisme à l'individualisme.*

Les uns concernent le *principe d'égalité*. Dans une commune où l'initiative impossible empêche le mieux doué de s'élever au-dessus des autres, il n'y a pas de raison pour que tous ne soient pas rigoureusement égaux ; donc on tiendra à l'égalité politique, non comme à une conquête, mais comme à une habitude. De plus, les travaux de la terre sont l'affaire des femmes encore plus que des hommes, et les hommes, au foyer, bavardent et rêvent ; les hommes s'affinent dès l'izba, et les critiques littéraires ont pu dire que leur âme est une âme-femme ; la femme, par contre, acquiert des qualités viriles : maîtresse de son bien, elle veut l'être de sa destinée : la femme russe est peut-être la première de l'Europe. Poussées à l'extrême, ses qualités dégénèrent en les défauts de l'étudiante.

Parallèlement au principe d'égalité évolue le *principe d'autonomie*. Il sort aussi de la vie commune. Comme tous sont égaux, chacun est sacré. Dès l'origine du mir, on n'y prenait de décisions qu'à l'unanimité. D'où l'habitude de respecter l'individu, du moins dans ses fantaisies. Nul n'est plus indulgent que le Russe aux caprices d'amour. Nul ne s'étonne moins qu'un officier se fasse acteur. Ni vœux perpétuels, ni préjugés sociaux.

Au mot « fraternité », les communautaires ajoutent donc, ne vous déplaîse, les termes « égalité » et « liberté ». La façon dont ils les entendent n'est pas le meilleur de leur affaire. Ces deux mots ont suscité d'épouvantables révoltes. L'histoire de Russie en est pleine. Pour vous en tenir aux « catastrophes », rappelez-vous, après la mort de Boris Godounof, le temps des troubles (1606-1613), quand un faux Dimitri se fait couronner pour être égorgé un an après par les boïards, qu'un second faux Dimitri, après avoir soulevé des paysans et des esclaves, vient établir à douze verstes de Moscou un camp et une cour, que le tsar Vassili Chouïski est déposé par « humble requête » des boïards et des bourgeois de Moscou soulevé, qu'on lui donne pour successeur Vladislav de Pologne et que les Polonais, établis au Kremlin, sont obligés, pour en dégager les abords, de mettre le feu à la ville ; — sous Alexis Mikhaïlovitch, la Révolte de Razine (1670), cosaque du Don, qui acquiert un tel prestige d'aventurier et de sorcier que, dans toute la région de la Volga et du Don, non seulement il soulève les paysans, mais les milices des villes lui livrent leurs chefs et de paisibles marchands se font pirates à son profit ; — sous Catherine II, en 1771,

la peste de Moscou, où le peuple, qui venait s'écraser aux pieds d'une image de la Vierge, massacra l'archevêque Ambroise qui voulait l'en empêcher, et, deux ans après, l'épouvante de Pougatchof, cosaque de l'Oural, qui se fit passer pour Pierre III, reçut des prêtres le pain et le sel, battit pendant un an les troupes de Catherine, refit, et au-delà, ce qu'avait fait Razine, pendant qu'à la tête des paysans enragés de faux Pougatchof tuaient les seigneurs et brûlaient les villes que le vrai avaient épargnés. — Dès que cesse la terreur du Tsar commence la terreur des brigands : ce n'est pas l'autocratie qui devient insupportable, c'est la rébellion qui était primitive.

C'est ce passé qui se continue, avec quelque atténuation, dans la crise actuelle. Laissez-moi vous résumer les derniers troubles des villages grands russiens. Presque partout les paysans désirent la terre du barine, et beaucoup s'imaginent que des vexations suffiront à la lui faire abandonner. Les mauvais sujets tantôt brûlent sa paille, tantôt tuent ses chevaux. Quelquefois un ouvrier à passeport jaune ou une proclamation révolutionnaire viennent exciter tout le village. Pendant plusieurs jours, paysans et paysannes

se cachent autour du verger où les pommiers sont mûrs ; ils y envoient leurs enfants pour voler des pommes, dans l'espoir qu'ils se feront battre : c'est le moment qu'ils attendent pour envahir, casser, incendier, faire grève, « zabastovka, » comme ils disent. Si les serviteurs sont prudents, rien ne se passe. Alors, un beau dimanche, une députation de moujiks va trouver le pamechchik pour « causer » au sujet de sa terre. On s'est efforcé de ne pas trop boire. Les anciens sont là, mais ils n'osent guère parler. Ce sont les jeunes qui donnent leurs avis, et ils ne concordent pas. On ne sait pas au juste ce qu'on est venu faire. D'un ton à la fois amical et commandant, le seigneur, qui veut vendre, n'a pas de peine à imposer son opinion. Reste le prix de la dessiatine : les moujiks offrent 150 roubles, le barine demande 180 ; après discussion, on s'arrête à 175, et ce rabais de 5 roubles, qui, en France, eût pu paraître un indice de crainte, semble à ces Russes une marque de grande condescendance. A la parole donnée on ajoute des serments d'amitié et on confirme serments et contrats par de grands signes de croix. Le lendemain, les femmes viennent dire au barine : « Si vous voyez nos enfants en train de prendre vos pommes, battez-les

et nous les battons encore. » Mais le surlendemain une pierre jetée dans le jardin blesse un domestique. Tout est rompu. Tout se renoue de nouveau. Cela durera des mois. Tour à tour on passe du respect du seigneur au besoin des dégâts. Les nouvelles des environs qui n'arrivent que par bribes entretiennent l'indécision : ici des révoltés ont saccagé un château : voilà le village encouragé ; là, d'autres révoltés ont tué l'ispravnik : cette fois tout le monde s'indigne. Mais surtout, dans cet absolu isolement, l'inactivité déprime jusqu'à l'aboulie et l'attente excite jusqu'à la névrose. La platitude de l'horizon engourdit par sa monotonie et affole par son immutabilité. Allez-y et vous verrez.

Donc, pour le Russe, l'autorité, c'est le patronage, la liberté, c'est la licence. Il veut être gouverné et secoue le gouvernement. Il sait obéir au Tsar et ne sait pas obéir aux lois. C'est un soumis et c'est un anarchiste. Dans un sens, c'est le moins libre des peuples, car la liberté d'un peuple est faite de la convergence des volontés ; dans un autre sens, ce sont les plus libres des hommes, de cette liberté de solitaire faite du débridement des fantaisies. Ils sont comme un cheval de la steppe, emprisonné dans le troupeau

où il se range de lui-même, mais ayant l'illusion de galoper où il veut.

A présent, nous commençons à comprendre le *déséquilibre* du Russe. Il a plusieurs causes. C'est peut-être ce climat extrême qui, le façonnant à la fois pour le froid et pour le chaud, doit, par un procédé physiologique que j'ignore, en faire un être double. Ce sont ensuite ces repos forcés des longs hivers qui, chez quelqu'un que rien d'autre n'amollit, provoquent à certains moments des revanches de la vie sous formes d'agitations explosives. C'est encore cette fusion des pensées, des sympathies et des efforts, qui, le concentrant tout entier sur le geste présent, ne peut dévier son activité que par une complète volte-face. C'est son mysticisme qui le fait vivre à la fois dans le passé et l'avenir, le vrai et le faux, l'indolence et la brusquerie. C'est enfin ce double effet de sa communauté, la servitude et l'autonomie. Voilà pourquoi on a pu comparer le Russe à un volcan mal éteint, à un félin endormi, à une femme capricieuse. Toutes ces métaphores ont quelque chose de juste, car toutes expriment sa continuelle et inquiétante et douloureuse et charmante vibration d'âme.

IV

CONSÉQUENCES RELIGIEUSES

La conséquence religieuse apparaît tout de suite. *Les Russes étaient prédisposés à recevoir le Christianisme.* A cela il y a plusieurs motifs.

1° *Dans la pratique.* — Les Latins ont de si beaux sites qu'ils songent à les aménager pour leur race, et l'immortalité qui leur semble la plus naturelle est la survivance dans leurs enfants ; leurs vrais pasteurs sont les philanthropes ; leurs vrais thaumaturges sont les médecins ; en rendant habitable la vallée de larmes, ils oublient la promesse du royaume : un heureux a beaucoup de peine à être chrétien. Mais la terre russe est dure et les fléaux y abondent. D'une part, la vie n'y vaut pas la peine d'être vécue, d'autre part, on s'y sent entre les mains d'une Toute-Puissance

en laquelle on ne demande qu'à espérer. Le Russe est un nomade partout ; il est campé dans sa vie comme sur son district : il est prêt à plier sa tente pour l'au-delà.

2° *Dans la pensée.* — Le Russe ne souffre pas du rationalisme, qui est, en Occident, un grand ennemi de la religion, en effaçant le mystère par la clarté, en niant l'absolu suprême au nom d'un relativisme obsédant, en négligeant les fins dernières des actes à force d'en chercher les causes prochaines, en rendant Dieu superflu puisque le seul Dieu agissant c'est la raison humaine. Quand le Russe a voulu comprendre les vérités chrétiennes, il n'a pas dû tout d'abord désathéiser sa pensée.

3° *Dans les rapports des hommes entre eux.* — S'il est vrai que le Christianisme peut tenir tout entier dans le précepte du vieil apôtre : « Aimez-vous les uns les autres », par quel subterfuge ou quelle hypocrisie fera-t-on chrétiens des occidentaux dont la règle journalière est le *struggle for life*, alors que les Russes, par tout ce qu'ils ont de patriarcal, ont « le sang chrétien » comme les Chinois ont « le teint jaune » ?

4° Enfin, quand la religion a été prêchée aux Slaves, elle n'a point trouvé, comme chez les

Romains, un paganisme assez constitué pour appeler à sa défense toutes les institutions civiles. « Les Russes, dit Alfred Rambaud dans son *Histoire de la Russie*, semblent n'avoir eu, dans le sens propre du mot, ni temples, ni prêtres; on dressait de grossières idoles sur quelques collines, on vénérât quelque chêne consacré à Péroun; les chefs du peuple accomplissaient les sacrifices » (P. 31). M. Louis Léger, dans son *Cyrille et Méthode*, après avoir expliqué l'importance de l'organisation religieuse chez les Slaves de la Baltique, ajoute : « Il n'en fut pas de même chez les autres Slaves : là le culte avait un caractère tout patriarcal. Le prince ou le chef de la famille remplissait lui-même les fonctions sacerdotales qui se réduisaient à quelques prières, à quelques sacrifices » (P. 33). Notez encore qu'il n'y avait pas d'autorité civile supérieure à celle du chef de canton. Donc la dernière difficulté qui eût pu s'opposer à l'établissement du Christianisme était levée.

Conforme aux aspirations slaves, et faute d'institutions qui le contrarient, il était naturel non seulement que le Christianisme entrât en Russie, mais qu'il y imprégnât et dirigeât et constituât toute la vie. Il y a réussi.

Il y a une icône dans le coin de chaque chambre, dans le vestibule de chaque hôtel, à côté de chaque comptoir, et c'est de là que vient l'usage de se découvrir en entrant dans les boutiques. Chaque année, à la fête de la paroisse, le prêtre va bénir toutes les maisons. Le 1^{er} août, à l'issue de la messe, il bénit l'eau de la rivière ou de l'étang et, aussitôt après, on y plonge les chevaux. Le mariage est un sacrement plus qu'un contrat ; il n'y a pas d'autre cérémonie que la cérémonie religieuse et c'est le prêtre qui tient les registres de l'état civil. Le plus grand de tous les crimes est le sacrilège, et le vol récent de l'icône de Kazan a causé bien plus d'émoi qu'en France nos derniers pillages d'églises. Les liens religieux dominent même les liens naturels, et il est plus grave de tuer son parrain que son père. La religion pénètre partout.

Elle déborde aussi dans la rue. Moscou n'a pas moins de sept cents églises. Souvent elles sont ouvertes sur la chaussée. Entre elles, des images sont enchâssées dans les murs des maisons et une lampe brûle devant. Des processions parcourent souvent la ville, processions de riches bannières métalliques qui sont de vraies icônes que trois hommes ont peine à porter : notre

pauvre ami Morel en a décrite une dans la *Revue catholique des Eglises*, dans le numéro de Décembre 1904 ; ajoutez à cette double haie dorée les cloches de toutes les églises qui, au passage, sonnent en carillons, jusqu'au Kremlin où éclate le fracas des grosses cloches d'Ivan Véliky. Entre ces images, devant ces bannières, sous ces cloches, tout le monde se découvre et s'incline et se signe et ne prie pas que du bout des lèvres. Les parvis sont tellement sanctifiés qu'on n'y sait plus si l'on est dans la rue ou dans l'église. Les murs de Moscou sont une immense iconostase.

En France, la piété est un habit de chœur qu'on vêt en entrant à la messe et qu'on dépose pour retourner chez soi. Quel est celui de nos écrivains qui, chrétien dans sa chambre, a été chrétien dans ses livres ? Quel est le poète russe qui n'est pas mort théologien ? Moi qui suis à Moscou à demi étranger, je me sens pris par sa sainteté et je n'ai aucun respect humain à l'écrire. Je n'oserais plus si j'étais à Paris. Adieu.

Troisième lettre.

PETIT ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE RUSSE

Cher philosophe, cher historien,

J'ai quelque crainte en me rappelant ma dernière lettre. A force de vouloir unifier des caractères opposés, clarifier des croyances complexes, systématiser des coutumes chaotiques, il me semble que j'y ai mis un peu trop de moi-même. Laissez-moi me reposer de ces efforts. Aujourd'hui je veux simplement vous résumer l'histoire du Christianisme russe. Du reste, cet impersonnel exposé est un des buts que mes deux premiers envois annonçaient, comme deux préfaces, et c'est à présent seulement que j'entre dans le vif de mon sujet.

Quand des missionnaires grecs vinrent évan-

géliser les premiers Russes, la séparation entre l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident était comme accomplie, et l'Eglise russe appartient naturellement à l'Eglise orientale. Ces missions sont contemporaines des fils des Rourik et des Askold. Qu'ils fassent la guerre à Byzance ou qu'ils commercent avec elle, les premiers princes russes ont pour son génie une admiration de Barbares. Aussi accueillent-ils favorablement ses prêtres. Mais la conversion officielle de la Russie date de saint Vladimir (972-1015). Vaniteux, cruel, débauché, il n'a en sa faveur que ses inquiétudes religieuses, et, dès qu'il se fait baptiser dans le Dniepr avec ses nobles, il se transforme en un prince fidèle et charitable. Des églises, des écoles se bâtissent. La christianisation des Slaves est désormais l'œuvre des princes et des évêques. Des princes : si des magiciens soulèvent le peuple contre l'évêque, le prince ne dédaigne pas de tuer lui-même le magicien d'un coup de hache. Des évêques : aux Varègues qui n'ont qu'un pouvoir précaire de chefs de clans, ils apportent toute l'organisation d'un vieil état, et, avec elle, une musique, une architecture, des livres, des idées. Ces deux puissances alliées rencontrent chez les païens très peu de résistances. Les luttes

politiques des chefs peuvent, c'est vrai, prendre la forme de luttes religieuses et le paganisme susciter des magiciens qui persuaderont sans peine un peuple foncièrement mystique ; mais rien en Russie n'est comparable aux persécutions de l'empire romain. Dès lors, le Christianisme profitera des sympathies en germe pour les transformer en vertus effectives : la charité pour les hommes du même mir, il l'agrandira jusqu'à en faire la charité pour tous les hommes ; la polygamie, il la condamnera en face et le voilà déjà assez fort pour l'abolir. Dans l'organisation romaine, le Christianisme a dû s'insinuer modestement et se constituer peu à peu : dans l'anarchie slave, le Christianisme a daigné descendre tout fait.

Dans son œuvre, l'esprit des princes et l'esprit des évêques se complétaient. D'après le statut ecclésiastique de saint Vladimir, l'Eglise était juge des fautes d'enlèvement, d'adultère, de divorce, et allait jusqu'à inspecter les poids et mesures ; mais la peine, comme l'indique le statut de Iaroslaf, était, à la manière barbare, une amende en argent. Pourtant, dans cette collaboration, c'est l'influence byzantine qui dominait. Au commencement, la Russie n'était, au point

de vue religieux, qu'une province de Constantinople. Son chef était un métropolite ; comme tous les chefs orientaux, il ne prenait aucune décision importante sans convoquer ses évêques en synode ; il résidait au centre de la Russie, à Kiev : mais il était nommé et institué par le patriarche de Byzance, et, pendant plus de deux cents ans, il fut presque toujours un grec. Par ces métropolitains, Byzance exerçait non seulement une action religieuse, mais une action politique. La Russie doit donc le meilleur de son existence nationale à l'Eglise d'Orient. Les Varègues n'ont été que les soutiens du byzantinisme.

Les choses changèrent quand vinrent les Tatars. Leur domination, si malfaisante qu'elle fût, parvint à servir la foi. C'est alors que les Russes développèrent, avec bien des défauts, leurs qualités d'humilité, de résignation, d'endurance, et un amour de leur orthodoxie qui devint comme un attribut de l'âme russe. Contre les musulmans, on n'avait d'autres recours que la foi, et, à certains moments, le martyre. Voilà le bien. Le mal fut moins grand qu'on n'a dit. La persécution, étant intermittente, se borna aux incendies d'églises. Incapables de gouverner, les dominateurs durent respecter la hiérarchie. Seu-

lement, cette hiérarchie s'éloigna de Constantinople, d'abord parce que le pouvoir politique appartenait à la Horde, ensuite parce que le cœur du pays passa de Kiev en Moscovie. Quand le métropolite Joseph, grec d'origine, eut péri dans la ruine de Kiev, le prince de Galicie lui donna pour successeur un Russe, Cyrille, et le patriarche l'agréa, bien qu'il n'entendît pas par là créer un précédent (1243). Les Tatars dévastèrent Kiev de nouveau, et, comme les principautés du Centre prospéraient, les métropolites se fixèrent naturellement à Vladimir (1299), puis à Moscou (1325). Dès lors on ne put les choisir que parmi les Russes.

Dans ces changements, la métropolie se disloquait. Les pays du sud et de l'ouest, notamment la Lithuanie, se plaignaient d'obéir et de payer l'impôt à un métropolite qu'ils ne voyaient jamais. Une lutte de juridiction s'engagea entre les prélats moscovites et les prélats lithuaniens. Le patriarche de Constantinople était souvent fort embarrassé pour donner l'investiture.

La rupture s'acheva au ^{xv}^e siècle, lorsque le grand duc de Lithuanie, Vitovt, eut, malgré le patriarche, forcé ses évêques à se choisir un métropolite pour eux seuls (1414). Quelques années après, ce fut le patriarche lui-même qui re-

connut Erasme, évêque de Smolensk, comme métropolitain de Lithuanie, et, au bout de peu de temps, les métropolitains qui résidaient à Moscou cessèrent de porter le titre de métropolitains de Kiev. La métropole occidentale continua de dépendre de Constantinople, mais non la métropole du nord. Quand Ivan III mourut (1505), la terre russe était « rassemblée ». Depuis 1453, Constantinople était aux Turcs, et le prestige de son patriarche, à la merci des infidèles, tombait. Il était naturel qu'entre Constantinople et Moscou s'accroûtât une séparation amicale et que la grande reconnaissance de l'Eglise russe pour l'Eglise grecque se changeât en une simple déférence. L'Eglise russe fut, en fait, autonome.

Les métropolitains de Moscou firent assez grande figure. Ils ne craignaient pas d'opposer les droits épiscopaux aux caprices des tsars, et Philippe fut martyr d'Ivan le Terrible. Présidant à la plus grande des Eglises d'Orient, il ne leur manquait que le titre de patriarche.

Divers incidents hâtèrent l'institution du Patriarcat. Boris Godounof, au moment où il cherchait la succession du tsar Feodor, voulut se créer des amis dans l'Eglise, comme dans la petite no-

blesse, et fonder une puissance religieuse qui, à la mort de Feodr, le soutiendrait parce qu'elle lui devrait tout. On profita, en 1586, du passage du patriarche d'Antioche qui venait quêter pour son Eglise. Il promit de défendre le projet auprès des autres patriarches d'Orient. Deux ans après, le malheureux patriarche de Constantinople rapportait leur acceptation. Les évêques de Russie se réunirent aussitôt pour nommer leur patriarche. Tout naturellement la dignité revint au métropolite de Moscou, Job, qui était dévoué à Boris (1589).

Le Patriarcat dura de 1589 à 1720. Les Latins, qui ne s'imaginent le premier prélat d'une Eglise qu'à la ressemblance du Pape, attribuent à l'Eglise russe de cette époque une gloire particulière. En fait, le patriarche de Moscou n'a pas plus d'autorité que le métropolite qu'il remplace, il a seulement plus de pompe. Sa juridiction s'étend à peine aussi loin, il garde les mêmes droits de justice, et, quand il s'agit de questions générales, c'est le synode, non lui, qui décide : le principe occidental du pouvoir personnel est toujours remplacé par le principe oriental du pouvoir conciliaire. Du métropolite au patriarche, il n'y eut pas promotion brusque.

Aussi chaque patriarche n'eut-il de puissance

que celle que lui donna sa valeur personnelle. Ce qui fit de plusieurs d'entre eux des hommes de premier plan, ce furent les circonstances où ils vécurent, et qui ont été décisives dans l'histoire de la Russie, le temps des troubles (1606-1613) pendant lequel les Polonais furent maîtres de Moscou, l'avènement d'une nouvelle dynastie avec Michel Romanof (1613), le règne de Pierre le Grand et la période des réformes (1682-1725) : mêlée à l'histoire politique, l'histoire religieuse en subit les à-coups.

Les noms de quelques patriarches sont ainsi fort connus.

Hermogène, patriarche au temps des troubles, fut suspect de patriotisme aux yeux des Polonais : il fut mis en prison, et y mourut de faim en 1612.

Philarète était le père de Michel Romanof. Quand, après l'anarchie, Michel fut élu tsar à quinze ans (1613), Philarète, alors métropolite de Rostof, était prisonnier des Polonais. En 1618, les deux peuples signèrent une trêve de quatorze ans, et, après l'échange des prisonniers, Philarète revint à Moscou où tout le monde l'attendait comme patriarche. Il fut plus qu'un patriarche. Il fut le conseiller dont Michel avait besoin, trop jeune et trop bon après de pareilles secousses.

Philarète porta le titre de grand seigneur, reçut avec le tsar les boïards et les ambassadeurs, signa comme le tsar les actes publics ; il gouverna avec son fils et même gouverna son fils. Durant les dix ans de son pontificat, il fut le vrai restaurateur de la Russie. Ses actes sont la plus haute expression de l'alliance du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel.

Nikone fut patriarche (1652-1658) sous le règne d'Alexis, fils et successeur de Michel Romanof. Simple fils de paysan, moine, archimandrite, métropolit de Novgorod, pendant la famine il fit construire à ses frais quatre hôpitaux, et pendant la sédition qui suivit la famine il cacha dans son palais le prince menacé, alla au milieu des émeutiers qui le laissèrent pour mort, se fit porter malgré tout dans la maison des chefs des insurgés, et finit par les apaiser par cet entêtement dans l'audace. A cette énergie il joignait un grand ascétisme et une grande intelligence. Il ne pouvait manquer de frapper le tsar. Quand il eut reçu le siège patriarcal, Alexis voulut qu'il fût près de lui ce qu'avait été Philarète près de Michel. Comme Philarète, Nikone porta le titre de grand seigneur ; il prenait ses repas avec le tsar : il fut associé au gouvernement.

Mais il y avait alors une autre œuvre à faire. Comme pendant à la restauration politique entreprise par Philarète, à Nikone s'imposait une réforme de la liturgie et des mœurs. J'ai dit que le christianisme était naturel aux Russes. Le christianisme, mais non la perfection chrétienne. Chez ces primitifs, les mœurs sont restées longtemps grossières. Peut-être même la suite ininterrompue de troubles a-t-elle provoqué une décadence morale. Au ^{xvii}^e siècle, une licence effroyable corrompait toutes les classes et tous les âges. A l'église, les fidèles riaient, disaient des propos obscènes et se battaient jusqu'à se tuer. Les prêtres bénissaient pour de l'argent des mariages interdits, faisaient commerce de boissons, arrivaient ivres à l'office, et vivaient plus misérablement que des mendiants. Quant à la liturgie, elle s'était corrompue d'une manière que je vous expliquerai en vous parlant du schisme que les Russes nomment Raskol. Purifier la liturgie et les mœurs devait tenter Nikone. Il fut le patriarche réformateur.

Comment il échoua, vous le saurez aussi plus tard. Ce que je puis vous dire maintenant, c'est que son intransigeance indisposa les endormis ; en outre, il fut hautain et irascible. Les boïards,

qui cherchaient à capter la douceur du tsar, intrigèrent contre lui. En 1657, il avait perdu la confiance d'Alexis. En 1658, on ne l'invitait plus à certaines cérémonies officielles et ses envoyés recevaient des coups de bâton. En juillet, un jour de fête, après l'office, il déclara qu'il ne voulait plus être patriarche, déposa ses ornements pontificaux, et se retira au monastère de la Résurrection qu'il aimait entre tous.

Peut-être espérait-il qu'on le rappellerait. On ne le rappela pas. Au contraire, la distance enhardit ses ennemis. Au bout de huit ans ils obtinrent qu'un concile le jugeât (1666). C'est le même concile que nous verrons occupé de la question liturgique. Nikone y fut accusé d'abandon de son siège et de rigueur contre ses subordonnés, déclaré déchu de la dignité patriarcale et envoyé, en habits de simple moine, dans un couvent de la mer Blanche. Ce n'est que quand il fut très vieux qu'on lui permit de revenir à son cher monastère de la Résurrection. Mais il mourut en route. Il fut enseveli avec les honneurs patriarcaux. Les patriarches d'Orient lui rendirent son rang. Alexis lui avait demandé pardon dans son testament.

Si effacés que fussent les successeurs de Nikone, tout pouvoir individuel devait porter om-

brage à Pierre le Grand. Aussi, quand le patriarche Adrien mourut en 1700, il décida de ne pas lui donner de successeur. Dans l'inter règne entre le Patriarcat et le régime qu'il entendait lui substituer, il nomma Stéphane Iavorski « surveillant du trône patriarcal ». Avec Féofane Prokopovitch, Pierre élaborà le plan du Très Saint Synode, concile permanent qui remplacerait le patriarche, et où l'Empereur serait représenté par un laïc qu'il choisirait lui-même, le Haut-Procureur. L'institution synodale fut approuvée par un concile russe en 1721 et par les Patriarches d'Orient en 1723. C'est sous ce régime que nous vivons, en attendant des réformes dont on parle beaucoup. Je vous l'exposerai plus tard avec quelques détails. Son établissement clôt l'histoire de l'Eglise russe.

Cette Eglise fut toujours non unie à l'Etat, mais mêlée à l'Etat. C'était fatal. La simplicité du régime ne permettait pas de distinguer complètement deux hiérarchies. Cependant un accident a aidé la nécessité : c'est la domination tatare. En isolant pour longtemps la Russie des autres pays, elle a rendu sa religion affaire nationale : faute de termes de comparaison, on ne comprit jamais qu'on pût cesser d'être orthodoxe

sans cesser d'être patriote, et le mot « russe » a toujours pour synonyme le mot « pravoslavny », c'est-à-dire vrai croyant. Cette fusion des choses temporelles et des choses spirituelles semble avoir empêché l'autonomie de l'Eglise : au commencement, elle est la vassale des patriarches de Constantinople, à la fin, elle est l'esclave des empereurs de Pétersbourg, et, quand elle a l'air tout à fait indépendante, au temps du patriarcat, c'est pour être secouée par les révolutions politiques et les révolutions religieuses. Ses ennemis ne pensent pas que rien de bon puisse venir d'elle.

Pourtant, il y a aujourd'hui, dans l'orthodoxie, un admirable courant. — Ce sont, dans les églises pleines, à travers le mouvement machinal des signes de croix et des prostrations, des regards vers les images pleins d'une foi qu'on ne simule pas et des suppliques avec des mots du cœur non écrits dans les formulaires comme je n'en ai entendus en France qu'à Notre-Dame des Victoires ou à Lourdes. — C'est l'architecture même d'un temple comme celui du Sauveur : bâti en reconnaissance de l'événement de 1812, ce pouvait n'être qu'un très beau monument moderne ; pourtant j'y sens une unité de gravité, une convergence de foi, un dédain de l'art qui ne serait que

de l'art, qui écrasent notre basilique du Sacré-Cœur, où, dans quelque coin, une joliesse païenne choque ; et l'on ne s'en étonne plus quand on a vu de près quelles âmes exquises ces peintres russes sont. — C'est, à la campagne, la bénédiction de l'eau, le 6 janvier, à l'issue de la messe : on casse dans la glace de l'étang un trou en forme de croix : toujours il y a quelques paysans qui se jettent dans l'eau bénie et, pour se réchauffer, courent se plonger dans leur poêle. — Ce sont ces mêmes paysans qui mettent des années à économiser le prix d'un voyage en Terre Sainte, qui s'y rendent pour quelques roubles dans des bateaux épouvantables, qui, seuls de tous les peuples, savent pleurer en troupe au Calvaire, quand ils ne sont pas morts de fatigue entre Jaffa et Jérusalem. — Et ceux à qui il n'est pas donné d'aller si loin viennent du moins à Moscou saluer cette Vierge ibérienne à qui le Tsar fait sa première visite quand il vient au Kremlin. Ils arrivent lorsque le jour est tombé et passent la nuit à la froide étoile, sur les marches de la petite chapelle, afin d'être les premiers à y pénétrer quand on ouvrira les portes au matin. J'en ai compté une centaine en rentrant vers minuit. J'avais été passer la soirée sur la place des cathédrales. La

garde y était venue réciter la prière du soir, tête nue, tambours battant aux champs, devant des curieux qui cessaient d'être des curieux. Puis la place s'était vidée. Au loin, j'entrevois les lumières de l'autre rive, du Moscou raskolnik, qui s'éteignaient une à une et que je dominais de toute la hauteur des souvenirs demeurés dans ces briques. Les églises qui m'entourent renferment, jetés sur les dalles dans le pêle-mêle de leur humilité, les cercueils des Patriarches et des Tsars. La nudité de leurs murs augmente leur majesté. Seul, sur les pierres d'Ouspensky Sabor, est peint le buste d'une immense Vierge ; elle a plusieurs mètres ; c'est d'un dessin ancien ; une lampe brûle devant : la fresque éclaire la nuit. Est-ce l'hiératisme de cette image, l'émanation de ces ossements, la largeur de cette brise, la pureté de cet air qui a pris le pli de ne vibrer qu'aux paroles saintes ? Ici on est miraculeusement bien pour songer aux desseins de Dieu. Laissez-moi croire que quelque jour vous viendrez m'y rejoindre. Pour nous dire tout ce que nous avons à en dire, il faudrait trop baisser la voix ailleurs. Cette place fut le lieu des conciles populaires. Venez sous la lampe qui brûle devant la grande Vierge d'Ouspensky Sabor.

Quatrième lettre.

LE CULTE

A quelles formes religieuses cette histoire a-t-elle abouti, et comment cette Eglise qu'il vous reste à mieux connaître s'adapte-t-elle à cette société dont je vous ai déjà parlé? Répondre à ces deux questions est l'objet propre de cette correspondance.

Me voici donc obligé d'abord de faire un exposé du Christianisme russe. Ne l'attendez pas complet. Admettant le fonds commun à l'Orthodoxie et au Catholicisme, il suffit de signaler ce qui les sépare. Les divergences concernent le *dogme*, le *culte* et l'*organisation ecclésiastique*. Puisque nous esquissons une sociologie, il est clair que nous aurons à insister surtout sur l'organisation ecclésiastique, qui doit ressembler, par tant d'as-

pects, à l'organisation civile, et que nous pourrions presque négliger les dogmes, qui sont, à vrai dire, indépendants des constitutions sociales. C'est par eux que je commencerai, pour n'avoir plus à y revenir; mais contentez-vous, à leur sujet, d'un simple résumé, sans histoire ni exégèse.

Trois ou quatre affirmations séparent les orthodoxes des catholiques.

1° *Le Filioque*. Le Credo qu'on chante à la messe latine dit du Saint-Esprit : « Qui ex Patre *Filioque* procedit ». Le symbole grec et russe se contente de la formule antérieure : « τὸ ἐκ τοῦ πατρὸς ἐκπορευόμενον. » L'Eglise d'Orient, qui s'appelle volontiers Eglise des Sept Conciles œcuméniques, condamne toute décision dogmatique postérieure au deuxième concile de Nicée. Elle rejette donc aussi la doctrine de l'Immaculée Conception, qui est, pour elle, une innovation aussi arbitraire que le *Filioque*.

2° *Les indulgences, le purgatoire, la grâce*. Les orthodoxes repoussent les indulgences, ne précisent pas l'état de l'âme du juste après la mort, et leurs théologiens ne sont pas d'accord avec les nôtres sur certains points du traité de la grâce.

3^o *L'infailibilité papale.* L'Orient ne reconnaît point aux chrétiens d'autre chef que Jésus-Christ. Mais nous touchons là à la question de l'Eglise. Nous y reviendrons plus tard.

C'est tout ce que je vous dirai des croyances des Russes. Le parallélisme de la société et de la religion apparaîtra bien mieux dans l'étude du culte et de la hiérarchie. Je vous exposerai l'un et l'autre dans l'ordre didactique le plus clair. Ce plan ne forcera pas les analogies entre le sacré et le profane. Si elles apparaissent quand même, c'est qu'elles sont bien puissantes, et vous ne m'accuserez pas de vouloir prouver une thèse.

Aujourd'hui, le culte.

I

SIMPLE EXPOSÉ

Déjà je vous ai cité, incidemment, plusieurs traits de la piété de plein air, à commencer par celui qui étonne le plus le parisien arrivant à Moscou, les innombrables signes de croix du cocher qui le conduit dans les rues pleines d'églises.

Pénétrons dans ces églises.

Une église russe se compose d'un sanctuaire et d'une nef, séparés par un ambon.

Les fidèles se tiennent dans la nef, et debout, car il n'y a ni chaises, ni bancs. Le prêtre est visible sur l'ambon pendant la première partie de la messe, et est caché dans le sanctuaire pendant la seconde. Le sanctuaire renferme l'autel, et, le plus souvent, une table nommée « offertoire » sur laquelle le prêtre prépare le

pain et le vin qu'il consacrera. Il est fermé par une cloison garnie d'icônes ; c'est l'iconostase ; trois portes la traversent ; la porte du milieu ou porte royale est réservée aux prêtres, et, lorsqu'ils portent l'évangile ou le calice, aux diacres. Les images sont assujetties à certaines règles : de chaque côté de la porte royale, il faut la figure du Sauveur et celle de la Vierge ; sur la porte elle-même, on voit toujours l'Annonciation et les quatre Évangélistes ; enfin les icônes sont d'un modèle antique que rappelle Cimabue, ou plutôt les maîtres de Cimabue. Nulle part il n'y a de statues.

Les églises de village semblent grandes à cause de la petitesse des izbas. Celles de Moscou, souvent enchâssées dans les maisons, ont parfois les dimensions d'une chambre. Par contre, rien n'est beau comme un office de fête à Ouspensky Sabor, la cathédrale de l'Assomption, celle des quatre grandes églises du Kremlin où se fait le couronnement des Tsars.

L'église est comme un grand cube soutenu par quatre grosses colonnes rondes et surmonté de cinq dômes. Murs, colonnes et dômes sont peints de saints raides sur fond d'or. Le sol est dallé de plaques de fer. Au fond, une iconostase

d'or pur hausse jusqu'au sommet cinq rangs d'images célèbres. Des bannières dorées attendent dans les coins. Un lustre historique est en argent massif. Des pierreries sont enchâssées partout. A peine quelques fenêtres étroites éclairent-elles ces millions et ces millions. La clarté vient des cierges qui brûlent devant les icônes par centaines et dont les chaudes flammes font ondoyer les bosses du doré des coupoles. On a l'impression de n'être pas dans un monument, mais dans un tabernacle. Les voix de basses qui chantent sans orgue sont seules dignes du mystère qui s'accomplit à la fois très près, tant la place est petite, et très loin, derrière les souvenirs attachés aux portes sacrées. En criant miséricorde, le peuple s'incline vers le pavé de fer, avec de grands signes de croix, sous le poids de la présence divine. Ici aucun détail n'est une œuvre d'art, les dimensions sont moyennes, les ornements surabondent, mais l'ensemble est un oratoire incomparable. Je connais des églises plus belles, je n'en connais peut-être pas d'aussi poignantes.

Voilà le cadre.

L'année liturgique est plus riche en Russie qu'en France. Presque autant de fêtes d'obligation que de dimanches : on célèbre fidèlement les

fêtes de saints nationaux comme saint Alexandre Nevsky, les fêtes particulières de saints universels, comme la décollation de saint Jean-Baptiste, les fêtes des principaux membres de la famille impériale. Ce sont des jours de repos, même de paresse, pendant lesquels la moisson souffre, et qui, l'office fini, sont souvent prétextes à festins.

Par contre, les jours de pénitence sont à peu près aussi nombreux que les jours de joie. Il y a quatre carêmes, un grand carême avant Pâques, quatre semaines avant Noël, quinze jours avant l'Assomption, autant avant la fête des apôtres Pierre et Paul. Pendant ces carêmes l'abstinence est terrible : la viande, les œufs, le lait, le beurre sont défendus tous les jours : il faut se contenter de poisson et de légumes. Le peuple, qui jeûne par pauvreté, s'y conforme rigoureusement. A en croire les écrivains français, l'aristocratie se serait affranchie de toute mortification : c'est généraliser trop vite : j'ai souvent remarqué le contraire, et mon observance du seul vendredi a dû choquer plus d'un vieillard dont l'ascétisme aurait lui-même terrifié les plus pieux médecins.

J'arrive à l'essentiel, les *sacrements*, ou, comme disent les orthodoxes, les *mystères*.

1° *Le Baptême.*

Les Russes baptisent par triple immersion, pour se conformer à la manière des Apôtres ; ils reconnaissent les baptêmes par infusion des latins comme valides, mais non licites, valides, parce que la primitive Eglise les employait pour les malades, illicites, parce qu'elle ne les employait que pour eux.

2° *La Confirmation.*

La confirmation n'est point le sacrement reçu vers douze ans des mains de l'évêque ; elle est donnée aussitôt après le baptême, et par le simple prêtre ; c'est, du reste, comme ailleurs, une onction faite avec le chrême qu'un évêque a béni : de tels usages se rapprochent plus que les nôtres de la pratique apostolique.

3° *L'Eucharistie.*

D'abord la messe. Vous devinez qu'avec leur respect des cérémonies anciennes, les Russes ignorent les prières d'institution récente, analogues à notre salut. Toute leur ferveur se réserve pour l'office canonique. La messe en est le centre : on la nomme la « liturgie ». Elle se célèbre, traditionnellement, selon le rite grec. Ce qui ajoute à sa majesté, c'est qu'il n'y a jamais de messes basses : tout est chanté : l'office peut ainsi du-

rer plusieurs heures. La grande entrée, lorsque le prêtre, ayant été chercher le pain et le vin pour la consécration, pénètre dans le sanctuaire par les portes royales, est d'une solennité incomparable. Le rite même de la consécration diffère peu dans les deux églises. Pour les détails de la liturgie je vous renvoie à l'église russe de la rue Daru ou à l'Église grecque de la rue Bizet.

L'acte de la Communion présente quelques particularités. Les fidèles ne reçoivent pas, comme les latins, de pains azymes et communient sous les deux espèces. Ils communient dans une cuiller d'or où le pain trempe dans le vin consacré : c'est ce que les latins nomment « *intinctio panis* ». La différence entre l'Orient et l'Occident, les orientaux y attachent bien plus de prix que les occidentaux : il leur semble que les prêtres latins, en admettant deux rites eucharistiques, l'un pour le sacerdoce, l'autre pour la foule, affirment leur volonté de tenir le peuple en tutelle spirituelle, d'autant plus que c'est le sang, mieux que la chair, qui communique la vie.

Il n'y a pas, en Russie, de « première communion ». On communie les enfants dès le baptême ;

après sept ans seulement, on exige qu'ils se confessent. Ainsi les Russes, en supprimant le sursaut de vie sacramentelle que les occidentaux veulent donner vers douze ans, suppriment du même coup la minutieuse préparation intellectuelle et morale que notre première communion exige.

Quant à la fréquence des communions, le catéchisme — le grand catéchisme officiel — la règle ainsi :

« Les anciens chrétiens communiaient chaque dimanche ; mais, parmi ceux d'aujourd'hui, peu ont assez de pureté de vie pour être toujours prêts à s'approcher d'un si grand mystère. L'Eglise, avec une voix maternelle, conseille de se confesser à un père spirituel et de recevoir le Corps et le Sang du Christ, pour ceux qui sont avides d'une vie pieuse, quatre fois dans l'année ou chaque mois, mais, pour tous, absolument une fois par an. »

La communion fréquente n'est donc de conseil qu'en Occident où il n'est pas rare de voir des chrétiens aller tous les jours à la table sainte. De fait, les plus zélés orthodoxes s'en approchent tous les deux mois. Par contre, chacune de leurs communions est précédée d'une sorte de retraite :

pendant quelques jours, ils s'isolent de leurs amis, ils rendent visite à l'église, ils jeûnent, ils font des lectures dans le seul livre de prières qui soit en usage, c'est-à-dire l'Evangile ; c'est un événement d'autant plus grand qu'il est plus rare ; dans un village, les dévotions du barine sont annoncées par les cloches.

Au contraire, la communion de Pâques est plus répandue qu'en France ; il faut être tout à fait impie pour y manquer ; le devoir pascal est si bien entré dans les mœurs qu'on a pu transformer la coutume en loi en y forçant les fonctionnaires ; il n'y a là, du reste, aucune intolérance ; d'un fonctionnaire catholique romain, on exige le billet de confession catholique romain. Quant aux gens qui touchent, de quelque manière, à l'Eglise, c'est-à-dire les clercs inférieurs et les femmes des prêtres, ils sont « invités », mais par un usage plus fort qu'une obligation, à communier aux quatre carêmes. Les prêtres communient à chaque messe, c'est-à-dire, dans les campagnes, une fois par semaine.

La présence réelle au tabernacle n'a pas un culte spécial. Lorsque la liturgie est terminée, on tire le rideau qui achève de clore le sanctuaire et la nef redevient un lieu quasi profane où l'on se

met à parler de ses affaires. Presque aussitôt l'église est fermée jusqu'à l'office suivant. On ne laisse ouvertes que les cathédrales. Mais alors on n'y vient que pour les images, qu'on baise à la file. Dieu ne se manifeste qu'à la communauté réunie avec pompe. Il ne parle pas dans l'intimité.

4° La Pénitence.

Les Russes pratiquent la confession à la fois avec plus de discrétion et plus de relâchement que les Latins.

On se confesse dans un lieu écarté de l'église, devant l'image du Christ, le pénitent étant debout en face du prêtre debout aussi et revêtu de l'étole. Les questions sont rapides, très peu d'avis les suivent, et le prêtre prononce la formule d'absolution en couvrant de son étole le front du pénitent. Le vague des confessions résulte de leur rareté. Plus l'aveu est rare, moins la mémoire est fidèle. Le Russe n'y voit qu'avantages. Il lui semble plus digne d'ignorer les casuistes, et les longues listes servant aux examens de conscience, et les chuchotements précisés derrière les grilles de nos confessionnaux.

Même il va jusqu'à la confession globale ; ce sont des paysans ou des soldats qu'on réunit

ainsi ; le prêtre leur lit une liste de péchés ; ils répondent simplement : « Oui, je suis pécheur ». Le célèbre père Jean de Cronstadt agit ainsi : mais chez lui, il y a moins le désir de finir vite que la volonté d'accroître l'émotion en l'excitant en troupe ; les premières demandes ne recueillent que des aveux timides ; cette contrition est contagieuse ; on s'enhardit les uns les autres ; les simples gestes deviennent des cris, et l'examen de conscience se termine avec des larmes d'enthousiasme.

Par contre, certains confesseurs font des questions très nettes et exigent un repentir de détail : tels des aumôniers de couvents ; tels des prêtres de village qui, allant confesser les seigneurs chez eux, ont le temps de les scruter. Cependant on peut dire qu'en général la direction de conscience n'existe que dans les pays latins.

Les Russes conservent la « pénitence » après l'absolution. Mais la satisfaction n'est point, chez eux, partie intégrante du sacrement. Ce que le catéchisme exige du pénitent, c'est, avant tout, « la contrition de ses péchés, l'intention de rectifier sa vie, la foi au Christ et l'espérance en sa miséricorde », puis « le jeûne et la prière », et, comme dernier auxiliaire seulement, « l'épithi-

mie », qui peut varier d'un exercice de piété à l'internement dans un monastère ; mais jamais elle n'a pour but de « satisfaire » à une justice de Dieu ; encore moins constitue-t-elle un « mérite » pour le pécheur : ce n'est qu'un adjuvant psychologique.

5° *L'Onction des malades.*

L'onction des malades n'est pas, comme très souvent chez nous, l'« extrême-onction » ; on ne la réserve pas pour les maladies désespérées, on l'emploie dans les simples maladies graves ; alors elle n'est pas le viatique des mourants, mais l'aide à la guérison.

6° *L'Ordre.*

Ici la différence entre les deux Eglises concerne les ordres mineurs. En Occident on passe, comme par une sorte de préparation, des ordres mineurs à la prêtrise ; en Russie, les ordres mineurs sont généralement des états définitifs ; ainsi le diacre est indispensable, ou presque, à la liturgie ; il y a, sauf impossibilité, un diacre dans chaque paroisse.

7° *Le Mariage.*

Nous avons vu que le mariage est plus affaire de l'Eglise que de l'Etat. Le Russe répugne aux contrats et la femme reste toujours

maîtresse de son bien. Aussi n'y a-t-il point de registres de l'état civil en dehors de la paroisse.

Le Russe admet volontiers le divorce. Avec toute l'Eglise grecque dont la tradition s'appuie sur un passage de saint Matthieu (V, 32), il permet, en cas d'adultère, à l'innocent de rompre le mariage et d'en contracter un nouveau ; il ne le permet pas au coupable.

Même avant l'oukase du 17 octobre 1905, on admettait les mariages mixtes, pourvu que les enfants fussent élevés dans l'orthodoxie.

Autrefois on exigeait que les fiancés aient fait leurs Pâques : sinon, on les faisait communier aussitôt. Maintenant, on n'exige plus de billet de confession, mais le prêtre peut refuser le sacrement à un impie notoire, et cette initiative nouvelle a beaucoup augmenté son prestige.

Si brèves qu'aient été ces notes, vous avez pu reconnaître, au passage, trois traits :

1° Un moindre culte de l'effort (pas de confirmation qui serait, comme en France, une sorte de baptême viril).

2° Le vague dans les usages comme dans les expressions (pratique de la confession et si-

gnification de la « pénitence » qui l'accompagne).

3° Le sentiment conservateur (maintien des vieux rites dans le baptême ou l'Eucharistie).

Peut-être, dans ces traits, devinez-vous déjà le caractère oriental, sinon le caractère slave. Trois fois il aurait laissé sa trace sur le culte. En trois fois, nous allons approfondir la question.

;

II

LE CULTE ORTHODOXE ET LA VIE RUSSE

1° Manque de vie.

L'inactivité générale en Russie y assouplit naturellement la vie sacramentelle. Rappelez-vous le tempérament russe, le tempérament français, et dites-moi si vous ne retrouvez pas leur opposition dans ce résumé :

A) En Russie, pas de première communion. En France, une première communion préparée pendant plusieurs mois.

B) En Russie, pas de confirmation, sauf au moment du baptême. En France, une confirmation qui virilise l'époque de la première communion.

C) En Russie, des communions rares. En France, des communions fréquentes, et qui ne

sont que des relais dans une vie intérieure **savamment** graduée.

Enfin, dans l'Occident, des institutions presque inconnues ailleurs. Retraites de laïcs. Tiers ordres. Sociétés comme « Les fils de saint François de Sales », dont le règlement consiste avant tout en exercices de volonté et examens de conscience au moins quotidiens, relatifs chaque mois à une vertu plus haute, de manière à parcourir en quelques années un cycle approprié à chaque tempérament.

C'est que, un peu, en Orient, l'homme est au service de Dieu, en Occident, Dieu au service de l'homme ; en Orient, le Sacrement est une récompense, en Occident, il est un moyen ; l'Oriental met sa religion dans le jeûne, l'Occidental dans les œuvres ; celui-ci trouve lâche cette attente de la grâce dans la langueur contemplative des magnificences liturgiques ; l'autre trouve irrespectueux cette piété d'hommes d'affaires, ces messes-express, ce *struggle for heaven*. L'Orient descend de Job qui se résigne sur son fumier, l'Occident de Jacob qui a lutté avec l'Ange.

2° *Imprécision.*

Dans la pensée comme dans la vie, la nature

russe — comme la nature orientale du reste — est vague et riche. Elle ne se dément pas dans la pratique du culte. — Ainsi le Russe n'admet point de distinction entre les péchés mortels et les péchés véniels. — De même, qu'un prêtre soit déclaré indigne du sacerdoce, on regardera comme nuls les sacrements qu'il essaiera de donner ; mais que l'autorité lui pardonne, il retrouvera ses pouvoirs sans avoir besoin d'ordination nouvelle : le latin trouverait là une contradiction qu'il évite en distinguant, pour le prêtre interdit, la messe valide de la messe licite. — Mais les exemples les plus clairs sont tirés de l'Eucharistie. Permettez-moi d'en parler respectueusement : je vous assure que je le ferai moins encore en historien qu'en fidèle.

D'abord le Russe ne précise pas le mystère de la Consécration du Pain et du Vin. Le catéchisme dit :

« *Demande* : Quelle est l'opération principale de cette partie de la liturgie ?

Réponse : Le prêtre prononce les paroles qu'a dites Jésus-Christ à l'institution du mystère : « Prenez, mangez, ceci est mon Corps ; buvez-en tous, ceci est mon sang, le sang de la Nouvelle Alliance. » Matth., xxvi, 26-28 ; et après, il in-

voque le Saint-Esprit et il bénit les dons, c'est-à-dire le pain et le vin apportés.

Demande : Pourquoi cela est-il important ?

Réponse : Parce que, à cette action, le pain et le vin se changent, ou « pressouchchestvliãoutcia », en le propre Corps du Christ et le propre Sang du Christ.

Demande : Comment faut-il entendre le mot « Pressouchchestvlénié » ?

Réponse : Dans l'exposé de la foi des Patriarches d'Orient, il est dit que le mot « pressouchchestvlénié » n'explique pas la manière dont le pain et le vin se changent en le Corps et le Sang du Seigneur, parce que cela ne peut être compris par personne, excepté Dieu ; mais il apparaît seulement que, vraiment, réellement et substantiellement, le pain devient le propre Corps du Seigneur et le vin le propre Sang du Seigneur.

Semblablement Jean Damascène écrit, sur les Saints et Purs Mystères du Seigneur : « C'est vraiment le Corps qui, uni à la Divinité, est né de la Sainte Vierge, non pas que ce Corps, monté au ciel, en descende, mais parce que le pain et le vin eux-mêmes se changent en le Corps et le Sang de Dieu. Mais si tu cherches comment cela se

fait, qu'il te suffise de savoir que c'est par le Saint-Esprit, de même que par le Saint-Esprit, de la mère de Dieu, le Seigneur se forma de la chair à Lui-même et en Lui-même ; mais je ne sais rien d'autre, sinon que la Parole de Dieu est vraie, efficace et toute-puissante, mais sa manière d'opérer est incompréhensible » (Livre IV, ch. 13, § 7) ».

J'ai traduit les mots « istinno », « diéistvitielno » et « souchchetvenno » par « vraiment », « réellement » et « substantiellement » ; mais il ne faut pas donner aux mots « vraiment, réellement, substantiellement » le sens précis qu'ils ont dans la philosophie scolastique. Il ne faudrait pas non plus traduire sans précaution « pressouchchestvlénié » par « transsubstantiation ». Dans un entretien, en 1867, entre le métropolite Philarète et le Docteur Young, le métropolite déclare avec énergie que « pressouchchestvlénié » est l'équivalent exact du grec μετουσίωσις, mais non du latin « transsubstantiatio », et qu'un Anglais qui l'a traduit par « transsubstantiation » a donné une version incorrecte. A dire vrai, « transsubstantiatio » est identique à μετουσίωσις ; mais à la μετουσίωσις des Grecs les scolastiques ont ajouté une théorie qui leur est propre et c'est contre

elle que les Russes protestent en rejetant le mot « transsubstantiatio ».

Pas plus que la manière, le Russe ne recherche le moment : la consécration se fait-elle quand le prêtre répète les paroles de Notre-Seigneur ou lorsqu'il a achevé de prononcer l'épiclese, ce sont des questions qu'il déclare abandonner aux Latins.

Mais aussi il s'étonne qu'on trouve ici des difficultés ou des auxiliaires dans les comparaisons et dans les mots, qu'on ait besoin, pour croire, des hosties sanglantes et de la merveille de saint Louis, qu'on perde en métaphysique l'heure faite pour adorer, et qu'on transforme le miracle d'amour divin en un prodige d'atomisme chimique.

Le vague de la doctrine s'accorde avec le vague de la pratique. Les fidèles apportent à l'offrande des pains de forme spéciale (prosphora) dans lesquels le prêtre découpe des parcelles qu'il réserve pour la consécration. Le reste du pain est ensuite rendu à celui qui l'a offert. Ce pain n'a pas même reçu de bénédiction. Pourtant on le prend et on le mange avec autant d'honneur que le pain béni d'Occident. Cet honneur se répand même sur tous les pains, car, en souvenir

de la Cène, le Russe ne jette jamais de pain aux chiens. Ce n'est pas tout. Au milieu de la messe, on amène les enfants vers l'iconostase et le prêtre les bénit avec le calice contenant les espèces non consacrées encore : cette fois on met une quasi consécration dans la seule intention de consacrer tout à l'heure. Enfin la grâce du sacrement n'est plus localisée dans celui qui le reçoit. Quand des parents ne se croient pas dignes, ils font communier leur enfant en leur lieu : la mère le conduit à l'autel ; quand ils sont revenus à leur place, elle le met dans les bras du père ; le père l'embrasse avec une tendresse et un respect qui transfigurent son regard, car ce baiser est déjà pour lui une sorte de communion.

Ces traits sont profondément russes, car on les retrouve dans toutes les dévotions russes. Si les Latins détaillent l'amour du Sauveur en rendant des cultes spéciaux à son Sacré-Cœur ou à ses cinq plaies, les Russes leur reprochent de « découper » son corps et, pour arrêter en Russie le culte de la sainte épaule, il n'y aurait pas besoin, comme en France, de décisions épiscopales. Même contraste en face des reliques. Le Français s'attache à un bout d'étoffe ou à un morceau d'os : le Russe préfère l'ermitage qui explique

les actes du saint et son tombeau, même vide ; c'est que le premier se contente d'une authenticité sèche et l'autre se satisfait avec un cadre évocateur. La question des images est du même ordre. On dit souvent que le moujik a la superstition des images : il pourrait répondre que le bourgeois français a la superstition des statues, et peut-être aurait-il raison, si l'on appelle superstition l'attachement à un objet. Le paysan russe est peut-être celui d'Europe qui croit le moins à l'amulette. Songez qu'il fait partie de cet Orient où sont nés les iconoclastes et que le deuxième Concile de Nicée, qui a permis les peintures et les mosaïques, n'a dit mot des statues. Aujourd'hui, les icônes conservent l'hiératisme des modèles primitifs et les Christ sont peints sur le bois des croix : la ressemblance et le relief seraient des injures matérialistes. Seuls l'homme des villes vénère, comme des individualités, les icônes célèbres, Vierge de Kazan, Vierge de Vladimir, Vierge de Smolensk ; l'habitant des campagnes, qui ignore leur histoire, aime encore mieux l'ensemble d'une nombreuse iconostase ; il ne demande pas à ses cathédrales d'être le reliquaire d'un souvenir miraculeux, mais la dorure inspiratrice et l'atmosphère sanctifiante. Ainsi, qu'il

s'agisse d'un sacrement, d'une tombe ou d'une image, entre les Latins et les Russes, il y a la différence d'une piété analytique à une piété synthétique.

Je me garderais bien de comparer leur valeur. Tout au plus puis-je insister sur ce que leur contraste a d'irréductible. — Les exigences de la vie latine ont imposé au Latin la division du travail et l'abstraction des idées : il a un emporte-pièce dans la main et un canevas dans l'œil : il précise et émiette le divin comme il se précise et s'émiette lui-même : c'est une nécessité physiologique. — Le Russe, tout le contraire, et de nécessité physiologique aussi. Dans les confusions de sa vie indolente, son œil n'a pu devenir une lunette à réticule : il est resté une âme : il n'enregistre pas, il crée. Dans le chandelier à deux branches et le chandelier à trois branches avec lesquels l'évêque va bénir, il voit, mais réellement, les Deux Natures et les Trois Personnes, tout l'Evangile et tous les Pères, un monde. Avec sa facilité à concentrer tout son être sur l'action présente, le signe de croix, au lieu d'être le geste social qui n'a de sens que pour les témoins, est presque un geste hypnotique qui transporte celui qui le fait dans l'univers religieux.

Voilà pourquoi les Latins et les Russes ne pourraient échanger leurs attitudes. Interdisez au Latin la curiosité que le Russe trouve indiscrète, et, faute de pouvoir localiser la présence divine et dater l'acte de sa venue, il ne verra plus dans la Cène renouvelée qu'une représentation de la Cène historique, et, guéri du « rationalisme romain », il tombera dans le « symbolisme protestant ». En revanche, accoutumez le Russe aux précisions dont le Latin ne peut pas se passer, et vous n'arriverez qu'à le faire douter d'une vérité qu'il ne peut saisir que par le cœur. Le Latin a tellement horreur des mystères humains qu'il lui faut pénétrer dans les mystères de Dieu jusqu'à ce que sa raison défaille ; le Russe est si à l'aise dans les mystères de tout ordre qu'à les expliquer on les lui rendrait moins réels.

3° *Stabilité.*

Naturellement encore, *l'orthodoxe tient aux vieux usages*. Aux rites latins — baptême par infusion, confirmation tardive, communion refusée avant douze ans, donnée sous une seule espèce et avec des pains sans levain, — il oppose des rites qu'il affirme primitifs.

Plus anciens, à coup sûr : primitifs, pas toujours. Si les azymes ne sont point apostoli-

ques, l'*intinctio panis* ne l'est pas davantage. En Orient, on n'en trouve pas de trace certaine pendant les neuf premiers siècles. Elle existait pourtant avant le xi^e siècle, car le cardinal Humbert, qui mourut en 1061, dans son *Adversus Græcorum calumnias*, reproche aux Grecs de communier comme avait communié Judas. Introduite vers le x^e siècle, probablement pour éviter des profanations involontaires auxquelles remédient encore mieux les hosties d'Occident, l'*intinctio panis* peut être une très vénérable coutume, mais on ne saurait en faire une règle nécessaire sans forcer la tradition.

Ici apparaît un des caractères de l'esprit conservateur. Le conservateur, en religion, en politique, en science, est celui qui ignore l'histoire des origines et n'a pas autour de lui l'exemple de l'évolution. Ces deux conditions sont nécessaires. Car, s'il connaissait les tâtonnements, les angoisses, les enthousiasmes et les hâtes du début, il ne souhaiterait pas de fixer en mécanisme ce qui grandit d'abord en organisme ; mais encore faut-il qu'il ait acquis, par l'exemple du présent, l'expérience de développements analogues, s'il veut interpréter sans contre-sens les actes des vieux témoins. Le conservateur n'est donc pas

celui qui remonte à la source, mais celui qui sort du courant, il ne respecte pas l'originel, mais se repose dans du définitif, il n'est pas l'homme du premier âge, mais du « moyen » âge. Or les orthodoxes ont tout ce qu'il faut pour être de ces conservateurs. La Russie n'existait pas quand le Christianisme se constituait en Orient, et elle a peu changé après l'avoir connu. Volontiers, les Russes consacreront comme usage des premiers jours un usage qu'ils n'auront pas vu se former.

Ce que nous venons de dire de l'*intinctio panis* s'applique à toute l'évolution du culte. Au dire des Russes, le culte latin a évolué, ou par *concessions* lâches (les statues et les scapulaires sont un emprunt au paganisme), ou par *additions* arbitraires (rien ne justifie les rosaires ni les neuvaines). Cette opinion est encore le produit de l'histoire de Russie.

Le culte russe n'a pas pu évoluer par concessions, parce que, quand Byzance l'a apporté à Kiev, il n'a pas eu à lutter contre un culte établi, les anciens Slaves n'ayant ni temples ni prêtres. *Le culte russe n'a pas pu évoluer par additions*, parce que la constitution sociale a maintenu les mœurs si chrétiennes que, pour entretenir la piété, les usages primitifs ont toujours suffi.

Comparez avec l'Occident. Quand le Christianisme arriva dans la société romaine, elle était trop fortement constituée pour qu'on pût songer à lui substituer une société évangélique. Pour ressembler aux lis des champs et aux oiseaux du ciel, il eût fallu fuir au désert, et on eût manqué au commandement d'enseigner toutes les nations. On ne pouvait que traiter avec le siècle, quitte à le diriger ensuite. Brunetière, dans « Sur les Chemins de la Croyance », a expliqué magnifiquement comment l'Eglise fut à la fois souple et intransigeante pour faire abolir l'esclavage, prêchant aux esclaves la soumission au fait établi, pendant qu'elle s'efforçait de persuader aux maîtres qu'il était honteux, criminel et antichrétien que des enfants de Dieu possédassent, comme des choses, d'autres enfants de Dieu. Voilà pourquoi on ne doit pas dire que le Christianisme s'est « souillé » de paganisme. Dans les temps modernes, l'Etat était si profondément athée que, pour sauver ses fidèles, l'Eglise a dû augmenter extérieurement le respect des sacrements, accroître la fréquence des communions, étendre la direction de conscience, enfin assurer à chacun, dans la retraite du temple, une seconde vie où il reçût comme une surchauffe de

spiritualité. Voilà pourquoi on ne doit pas dire que l'église a arbitrairement « inventé » des pratiques. Dans le premier cas, la piété est moins fière, mais plus efficace, dans le second elle est moins répandue, mais plus personnelle. *Au fond, elle ne s'est ni corrompue, ni accrue. Pour que les Russes comprissent une semblable fixité dans le changement, il aurait fallu que l'une et l'autre leur fussent nécessaires. Pour cela, il ne leur a manqué que des luttes.*

Inertie, imprécision, stabilité sont, en résumé, des traits communs en Russie à la vie ordinaire et à la vie du temple. Faut-il redire que ce ne sont pas des traits isolés ? En Occident, l'existence plus active a exigé la division du travail qui, à son tour, a permis le progrès. Vie active, donc piété agissante. Division du travail, d'où esprit d'analyse, d'où culte analytique. Evolution générale, c'est-à-dire aussi développement du culte. Au contraire, *faute de travail intense, différencié et progressif, la piété russe est à la fois nonchalante, vague et stable.* Toutes ces qualités se tiennent et nous pouvons exprimer leurs liens dans cette conclusion : *Entre le culte russe et le culte latin, la différence n'est pas seulement religieuse, mais ethnique.*

Cinquième lettre.

L'ORGANISATION ECCLÉSIASTIQUE

Pour comprendre l'influence de la société sur la religion, ce chapitre est encore plus important que le précédent. Nous le développerons. Pour cela : 1° Un exposé des faits d'organisation ecclésiastique ; — 2° un exposé de l'opinion que l'Eglise professe sur elle-même ; — 3° l'interprétation sociologique de cette opinion comme de ces faits ; — 4° enfin, à titre de conséquence capable d'éclairer ce qui la précède, quelques pages qui montreront comment les Orthodoxes ne veulent poser qu'en fonction de l'Eglise un problème que les Protestants croient résoudre dans la conscience individuelle, la question de la foi.

I

EXPOSÉ DES FAITS

Pour ce paragraphe, la division s'impose : d'abord, les paroisses ; ensuite, les évêchés ; enfin, le Saint-Synode ; à part, le monachisme.

1° La paroisse.

A) A la campagne.

Vous voyez passer un homme à la barbe entière, aux cheveux longs, vêtu d'une robe grise ou brune, et portant une croix sur la poitrine ; son air simple rappelle un peu nos curés de campagne : c'est le curé des villages russes, le svichchénik.

Jadis choisi parmi les paysans, sans autre préparation que plus de bon sens et de moralité, il sort aujourd'hui d'un des séminaires établis dans chaque diocèse, et il doit se marier avant l'ordi-

nation, car aucun célibataire n'est admis à charge d'âmes. Les prêtres mariés forment le clergé blanc, par opposition aux moines qui forment le clergé noir : ce nom leur vient, dit-on, du voile noir qu'ils portent derrière leur coiffure : peu importe.

Le curé de village n'est pas très occupé par son ministère. Il dit la messe le dimanche, mais point en semaine, parce que ce n'est que le dimanche que les fidèles viennent, et il officie pour eux et non pour lui. Il n'a pas de bréviaire à dire chaque jour ; seulement, quand il célèbre la messe, c'est l'office tout entier qu'il doit y ajouter. Il ne se croit pas obligé de faire aux malades et aux impies des visites de missionnaire ; il va chez ses paroissiens « quand le cœur l'y pousse » ; la spontanéité du Russe se choquerait d'une amitié accordée par devoir. Pas de sacrements fréquents entretenant des rapports de directeur à pénitent. Point de catéchisme de première communion l'obligeant à suivre des enfants avec une particulière minutie. Reste le catéchisme paroissial. Si l'école du village est une école établie par les zemstvos, on y admet le prêtre pour enseigner le catéchisme. Si c'est au contraire une école paroissiale, le curé la dirige en tout. Dans

l'un et l'autre cas, l'école est généralement **une** toute petite izba qui ressemble plus à une cabane qu'à une maison, et où l'on n'apprend que **des** rudiments de rudiments. L'instruction religieuse est proportionnée à l'instruction profane. Donc le curé a du temps pour cultiver son champ.

Il en a besoin pour faire vivre sa famille. Depuis quelque temps, il est vrai, certains prêtres reçoivent un traitement, mais fort mince, et pas tous. Le champ est une médiocre ressource quand des voisins obligeants n'aident pas à le cultiver. Il faut y ajouter le casuel : c'est fatal. A l'occasion du baptême, du mariage, de l'enterrement, de la confession, les paroissiens donnent quelques kopeks à leur pasteur. Des étrangers y ont vu de la simonie ; ils n'ont pour références que les inconvenantes anecdotes de Joseph de Maistre et du Père Gagarine ; si les moujiks se plaignent parfois d' « acheter les sacrements », c'est que des révolutionnaires viennent de le leur souffler ; mais, aussitôt après, leur bon sens leur redit que tout homme a le droit de vivre et il faut bien croire que ce sont les moujiks qui ont raison, puisqu'ils sont les principaux intéressés à prétendre le contraire.

Pour attacher plus encore le prêtre à son pays,

l'usage a rendu souvent sa charge héréditaire. De préférence il la laisse à son gendre. C'est que sa maison, sinon son champ, étant sa propriété personnelle, devient naturellement la dot d'une de ses filles. Ainsi il s'enracine parmi les paysans. Connu d'eux, il les connaît. Il perd en autorité pour gagner en influence. Voilà une conception de la dignité sacerdotale toute opposée à celle de l'Occident.

Elle n'écarte pourtant pas le prêtre du château. Autrefois, sans doute, la personnalité du seigneur écrasait toutes celles qui l'entouraient. Actuellement le barine respecte son svichchénik ; peut-être lui rend-il moins d'honneur qu'un châtelain français à son curé ; du moins il ne souffre pas toujours qu'un étranger lui applique le nom irrespectueux de « pope » ; lui-même a plaisir à le recevoir au thé ; quelquefois il l'invite à dîner, et, si excellence soit-il, accepte en retour d'aller manger à sa table : le prêtre est trop modeste pour n'en être pas effroyablement gêné.

Malgré tout, le prêtre est un isolé, parce qu'il fait partie d'une caste. Au temps du servage rien de plus naturel : le noble n'entre pas dans le clergé, parce qu'il est au-dessus de tout le monde ; le paysan ne se fait pas prêtre et la

paysanne n'épouse pas de prêtre, parce que leurs seigneurs ont besoin de leurs bras pour les travaux des champs dont les prêtres sont exempts. Conclusion : les enfants des prêtres se marient entre eux : c'est assez pour faire une caste absolument fermée. Le servage aboli, la caste a été ouverte. Mais bien peu ont franchi la porte. D'autres raisons s'y opposaient. D'abord un jeune séminariste désigné pour la succession d'un vieux curé épousera volontiers sa fille, qui continue à avoir la cure pour dot. Quant au futur prêtre, il doit accomplir des rites assez compliqués pour avoir besoin de les apprendre dès le foyer, donc pour avoir besoin d'être fils de prêtre. Enfin les séminaires où les fils de prêtres sont élevés prennent par cela même une allure spéciale qui rejaillit à son tour sur les élèves, et sortir de la caste c'est entrer dans l'anarchie, ce qui explique en passant pourquoi il y a tant de « popovitchs » parmi les révolutionnaires. Née du servage, la caste sacerdotale survit au servage, et le prêtre, dans sa campagne, est parfois douloureusement placé entre les intérêts routiniers des paysans et les aspirations modernes de ses études propres. Que faire ?

L'impression d'ensemble, c'est que la religion

campagnarde *participe de la nonchalance générale à la terre noire.*

B) A la ville.

C'est Moscou que j'opposerai aux villages de sa province.

Une paroisse de Moscou a de mille à deux mille fidèles. Ce n'est rien en comparaison des cinquante mille âmes d'une paroisse parisienne.

A la tête de la paroisse se trouvent le plus souvent deux prêtres, sans compter le diacre. « A la tête » n'a pas tout à fait le sens auquel vous êtes habitué. Les biens de la paroisse, — qui a le droit de posséder, — sont administrés par un conseil laïque, sans l'avis duquel les prêtres ne peuvent dépenser un rouble. Les deux prêtres ne sont pas, comme en France, l'un curé et l'autre vicaire : ils sont égaux en droits : ce n'est que vis-à-vis du gouvernement ou de l'évêque que l'un d'eux est l'ancien, le starost. Ils doivent, l'un ou l'autre, officier les dimanches et les jours de fêtes. En semaine, ils ne disent la messe que s'ils pensent avoir des assistants ; suivant les quartiers, il y a deux ou trois messes par semaine ; dans les grandes églises seulement, on trouve la liturgie quotidienne : mais alors, même aux fêtes principales, il n'y a qu'une liturgie par

jour : c'est encore le principe du célébrant au service de la communauté.

Il y a un demi-siècle, les prêtres ne prêchaient jamais : aujourd'hui ils prêchent presque toutes les semaines ; même on les oblige à prononcer chaque année un sermon dans une des cathédrales ; ce sermon, écrit et transmis au métropolitain, sert en quelque sorte d'examen ; l'éloquence y a naturellement gagné ; et l'éloquence, chez les Russes, tient lieu de puissance : qu'on songe à l'action incroyable des rares orateurs de la chaire.

Le reste du temps, le prêtre, selon son zèle, l'emploie à des œuvres trop diverses pour que je puisse songer à en faire un classement. Mieux vaut vous traduire — entre autres documents — quelques lignes d'un récent compte rendu annuel de l'activité d'une petite paroisse.

Après avoir signalé l'agrandissement de l'église, le rapporteur s'exprime ainsi : « Quelques membres du comité ont proposé de former un chœur d'amateurs dans le but d'attirer un plus grand nombre de fidèles à l'église. — Tous les enfants de la paroisse, en âge d'aller en classe, ont été instruits dans les écoles paroissiales ou municipales. Le comité a veillé à ce que pas un ne restât

sans instruction et a étendu sa sollicitude sur les enfants pendant les œuvres post-scolaires. Un membre du comité se trouvait toujours à côté d'eux à l'église pendant les offices. — A Noël, les enfants ont eu un arbre offert par M. A... Les autres frais de cette fête ont été couverts par les dons de MM. B... et autres. Tous les autres membres du comité s'étaient partagé les soins de l'organisation. — Il faut aussi rappeler la création d'une bibliothèque paroissiale comme un puissant moyen d'éducation. Les premiers éléments en furent apportés par un inconnu qui donna pour ce but 75 roubles. En automne 1904, la bibliothèque avait déjà acquis 108 volumes pour la somme de 75 roubles. Beaucoup de livres et de brochures furent donnés à la bibliothèque par diverses personnes. Les reliures furent offertes par M. C... — Le comité a jugé indispensable de confier à ses membres le soin de visiter les pauvres chez eux afin de connaître de plus près leurs besoins. » Suit une liste détaillée. — Ne croirait-on pas lire le rapport d'une de nos œuvres les plus vantées ?

Il faut avouer pourtant que cette activité est rare. En général, le curé a peu d'action sur ses paroissiens. La seule occasion officielle qu'il ait

d'entrer en rapport avec eux est la **bénédiction** des maisons, chaque année, pendant les quelques jours que dure la fête de la paroisse ; il doit **aller** réciter certaines prières dans chaque appartement ; jamais on ne lui ferme la porte ; le temps, il est vrai, est si limité qu'il peut à peine résister à la fatigue matérielle de ces cérémonies répétées sans intervalles ; tout de même un vrai prêtre voit au delà : ceux que j'ai vus ne s'en plaignaient jamais.

Les autres points de contact sont plus rares encore qu'à la campagne. — Aucune confrérie, analogue par exemple à nos « enfants de Marie », qui grouperait autour de l'église une élite religieuse : la société qui a l'honneur de porter dans les processions les lourdes bannières que je vous ai montrées est une congrégation de ville. — Les registres paroissiaux de confession et de communion sont tombés en désuétude : entre les fidèles et le centre de la paroisse, voilà encore un lien qui se relâche. — On peut faire ses Pâques dans n'importe quelle église : un autre. — En dehors de ces solennités, on va à la liturgie où l'on veut, là où plaisent les sermons et les chants. Les grandes églises aux chœurs célèbres, comme le Sauveur, la plus vaste, la seule vaste église de

Moscou, regorgent de monde les jours de fêtes. Ce va-et-vient achève de dissoudre les frontières topographiques.

Avec ces coutumes, le prêtre moscovite ne peut être le « chef » de sa paroisse dans le sens latin du mot : nous verrons qu'il est autre chose, en revanche : en attendant, reconnaissons que la paroisse, considérée comme groupement, *existe à Moscou encore moins qu'au village.*

2° *Le diocèse ou éparchie.*

Une semblable inconsistance apparaît dans le diocèse.

La valeur et le rayonnement de beaucoup d'évêques n'est pas en cause : le prouver serait leur faire injure : je ne discute que des circonstances. Or, l'évêque ignore un grand nombre de ses paroisses. C'est qu'il n'y a pas plus de soixante diocèses dans tout l'Empire, Europe et Asie ; en général, les limites des diocèses sont celles des gouvernements ; certains sont plus étendus que la France ; la rudesse des chemins y accroît encore les distances.

Une des raisons de déplacement des évêques français, c'est la confirmation ; elle est un acte de leur tournée annuelle ou semiannuelle ; ici,

pas de tournées régulières, faute du prétexte de la confirmation.

Si l'évêque voyage peu, les prêtres pourraient aller à lui : en France, des retraites pastorales groupent les curés, pour quelques jours de recueillement, autour de leur premier pasteur. Ces retraites sont inconnues en Russie. Les curés de campagne ne s'y confessent qu'une fois l'an. Dans chaque doyenné, ils choisissent l'un d'eux pour père spirituel ; c'est lui qui, à certaine date, va faire sa tournée de confession ; de là, grande liberté pour chacun.

Du reste, l'évêque connaît mal ses prêtres parce que lui-même n'est pas un d'entre eux. Il faut rappeler ici son origine. La masse des prêtres passe aujourd'hui par quelqu'un des séminaires diocésains. L'élite, en sortant du séminaire, entre à l'académie. Les académies sont des écoles supérieures de théologie. Il n'y en a que quatre, voisines de Pétersbourg, Moscou, Kiev et Kazan. En sortant de là, le futur évêque, au lieu de se marier, prononce des vœux de célibat. Ce sont des vœux définitifs, car, si le mariage est exigé du futur curé pour recevoir l'ordination, par contre, il est interdit à tout prêtre déjà ordonné. Ainsi ces prêtres entrent dans le clergé noir. Les

moines font partie de ce clergé. C'est pourquoi on dit souvent que les évêques sont choisis « parmi » les moines. Ce n'est qu'à demi exact. L'ancien élève de l'académie n'a de monastique que le célibat et un plus grand ascétisme. Presque aussitôt il est nommé professeur, puis recteur, de séminaire ou d'académie, et n'habite dans un monastère qu'autant que l'académie s'y trouve. A l'âge du mariage, il est entré dans une autre caste que les prêtres ordinaires ; par son éducation, il est d'une autre classe que la plupart des moines. Il est doublement un isolé. C'est l'unité du diocèse qui pâtit.

Enfin, cet évêque est entouré d'un conseil administratif et judiciaire, le consistoire ; il est formé de prêtres et de laïques ; l'un des personnages les plus influents est le secrétaire, laïque nommé directement par un autre laïque, le Haut Procureur du Saint-Synode. Le consistoire est comme un synode en petit. Il semble aux adversaires du tchinovnisme que ce soit assez pour *achever de détruire la vie diocésaine.*

3° *Le Saint-Synode.*

Le Saint-Synode est au sommet de l'Eglise. Il contient des membres permanents et des membres temporaires, des représentants de l'épiscopat, des

représentants du clergé blanc et des laïques. C'est une sorte de concile permanent où se mêle la hiérarchie.

Il fut institué par Pierre le Grand après la mort du dernier patriarche. Le « Règlement ecclésiastique » en détaille l'organisation. Il commence par légitimer le principe d'une Eglise gouvernée par une assemblée. « Le pouvoir des monarques est autocratique et Dieu lui-même ordonne de leur obéir par motif de conscience, et pourtant ils ont, eux aussi, leurs conseillers, non seulement afin de mieux découvrir la vérité, mais aussi afin que les gens rebelles ne puissent les calomnier, disant que le monarque ordonne telle ou telle chose par la force et suivant plutôt ses caprices que la justice et la vérité. Mais, s'il en est ainsi, à combien plus forte raison ces conseillers seront-ils nécessaires dans l'administration de l'Eglise, dont le gouvernement n'est pas monarchique, et où il est ordonné aux prélats de ne point dominer leur clergé? Car, si les lois y émanaient d'une seule personne, ses adversaires n'auraient, pour leur ôter toute valeur, qu'à diffamer un seul homme, mais cela n'est guère possible lorsqu'une décision émane des suffrages d'un concile. » (Règlement, 1^{re} partie, traduction Tondini)

Assurément ce passage laisse paraître la volonté du Tsar d'unir et même de subordonner l'Eglise à l'Etat. C'est en souvenir des audaces du patriarche Nikone qu'il fait écrire ceci : « Un autre point de grande importance, c'est qu'avec ce gouvernement conciliaire, la patrie n'a pas à craindre les révoltes et les agitations qui dérivent du gouvernement personnel ecclésiastique unique. En effet, le peuple simple ne sait pas quelle différence existe entre le pouvoir ecclésiastique et celui de l'autocrate ; mais, ébloui par la haute dignité et la pompe du Pasteur suprême, il s' imagine que cet administrateur est un second souverain, égal en pouvoir à l'autocrate, et même supérieur à celui-ci, et que l'ordre ecclésiastique constitue dans l'Etat un autre et meilleur Etat. » (*ibid.*, 1^{re} partie)

Pour assurer son autorité sur le Synode, Pierre-le-Grand y créa le poste de Haut Procureur. Sous forme de supplément au Règlement ecclésiastique, une « Instruction du Procureur suprême du Très Saint-Synode » contient des déclarations significatives comme : « Le Procureur est tenu de veiller soigneusement et sévèrement sur le synode, afin que celui-ci s'acquitte de ses fonctions conformément à ce qui est juste et sans acception de per-

sonnes. » et : « Le Procureur n'est sujet au jugement de qui que ce soit, excepté le nôtre. » et : « Puisque le Procureur suprême est par sa charge établi pour être comme notre œil et l'avocat des affaires de l'Etat, il doit se conduire avec fidélité, car c'est contre lui que l'on procédera tout d'abord. »

Par le Procureur du Saint-Synode, l'autorité impériale semble descendre sur les secrétaires des consistoires, et, par eux, peser sur les moindres personnages des diocèses. L'unité qui manquait à l'Eglise *serait rétablie au profit de la bureaucratie*. Rome même n'a jamais tenté pareille centralisation. Voilà les apparences. Y croyez-vous? Je vous prie de laisser à la foule la responsabilité du oui.

Quelques-uns de la foule chercheront peut-être le salut dans les ordres religieux qu'ils croient devoir échapper à l'Eglise officielle, comme les moines de France échappent à la hiérarchie concordataire. Voyons.

4^e Remarque sur le monachisme russe.

Certains couvents sont célèbres. Près de Moscou, la laure de Troïtsa, la laure fondée par saint Serge, la laure aux quatorze églises, la laure citadelle soutint un siège d'un an contre les Po-

lonais et ce fut peut-être elle qui sauva l'empire. Malgré l'éclat de ces souvenirs, les moines sont peu de chose en Russie.

D'abord ils ne sont pas nombreux : environ dix mille hommes, moins de vingt mille femmes ; proportionnellement à la population, c'est dix fois moins qu'en France.

Ils ne se recrutent pas dans l'élite de la société ; c'est une exception que ce fils d'émigré dont le nom français est si étrange à Troïtsa ; les nobles russes sont tout aussi rares ; la plupart des moines sont des fils de prêtres, des paysans, des soldats, quelques marchands. De plus, les couvents sont pauvres ; ce sont leurs icônes seules qui sont riches : je me suis laissé dire que, si l'on appliquait les projets de certains révolutionnaires de confisquer les biens des seigneurs et des monastères pour diviser également le sol entre chaque Russe, les moines seraient les premiers à gagner au partage.

Les religieux de Russie sont uniquement contemplatifs. Je lis, il est vrai, dans le journal de route de l'abbé Morel, écrit en 1905, une note sur le monastère de Valaam, une célèbre abbaye située dans une île du lac Ladoga. « La conversation de mon guide (c'était un novice du couvent)

m'a beaucoup intéressé. C'est un garçon sérieux, qui doit avoir une certaine instruction, et qui, de plus, semble avoir sérieusement réfléchi sur la vie monastique. Il est tout pénétré de la nécessité de l'oraison mentale. Il se préoccupe de savoir comment il faut distribuer le temps entre la contemplation et l'action. La contemplation perpétuelle est impossible. Puis dans l'action il faut distinguer des occupations de diverses sortes. Il en est qui sont d'une telle uniformité qu'elles ne demandent aucune application d'esprit. Telles sont celles qu'avaient choisies les Pères du désert : faire des nattes et des corbeilles. Telles aussi, comme l'avait remarqué Vassili I lors de notre visite aux tailleurs de pierre, le travail si lent des polisseurs de granit. D'autres travaux manuels demandent beaucoup d'attention et ne permettent pas de s'adonner en même temps à la prière. Il faudra donner moins d'heures aux travaux de cette seconde espèce. Puis il y a la question de savoir si le moine doit travailler pour une rétribution ou s'il doit s'en remettre à la charité publique. De part et d'autre, Vassili voyait des inconvénients. — Une telle conversation m'a édifié, car elle prouve que les moines de Valaam, certains du moins, ont dans la tête des pensées sérieuses. »

Mais je crains que les Vassili ne soient rares. Les moines n'aiment pas cultiver, ils étudient peu, ils ne font pas de missions. Les rudes jeûnes et les longs offices satisfont leur pur ascétisme. Ils n'ont rien de l'activité inquiétante des moines français. Leur type supérieur ressemblerait à ce père Nikiti que Morel a aperçu à Valaam, comblé de marques de respect. « Le père Nikiti monta dans le bateau et s'assit dans la cabine, entre M^{me} M. et la comtesse. On s'entassa autour d'eux. Je ne pus que passer la tête à la porte. Le moine salua et demanda ce qu'on lui voulait. On répondit qu'on voulait un moment de conversation avec lui. — Que vous dire, répondit-il, sinon ce qui est dans l'Évangile? vous aimer les uns les autres, ne pas juger, prier, etc. — De temps en temps, il s'interrompait pour demander pourquoi on lui faisait tant d'honneur. Les dames pleuraient et je crois que tout le monde était ému. La parfaite simplicité, la profonde conviction avec lesquelles parlait le moine, avaient quelque chose de touchant, surtout de la part d'un vieillard dont la vie n'est plus qu'un colloque avec Dieu. »

Bien plus, il n'y a pas d'ordres religieux ayant un but coûte que coûte, une règle appropriée,

et une cohésion qui semble en faire des Eglises dans l'Eglise. Tous les couvents sont du même modèle contemplatif. Ils dépendent de l'évêque ou du Synode. Aucun ne vivifie ni ne gêne le clergé d'Etat. Nous pouvons donc les négliger dans une première esquisse de l'Eglise de Russie.

En bas, une telle indépendance laissée à chaque prêtre qu'elle menace de lui ôter l'exemple d'agir, en haut, un tel essai de centralisation qu'il risque d'étouffer toutes les initiatives qui s'éveilleront, partout des paroisses sans vie, des diocèses sans lien, un synode qui n'est qu'un bureau, il n'y a ni squelette, ni sang, ni nerfs dans cette Eglise décapitée. Ainsi parlerait l'Occidental, et je vous assure que je le comprends, car, qu'on mette chez nous des prêtres mariés, des évêques qui ne furent jamais curés, et un concile de laïques présidé par un ministre, je ne donne pas vingt ans d'existence à l'Eglise de France. Seulement la France est la France et la Russie est la Russie.

Il faut ajouter que si l'Eglise russe nous choque, ce n'est pas par impuissance à réaliser notre idéal, mais *par respect pour un idéal autre*. Tous ses livres l'attestent. Je ne citerai que

le *Catéchisme*, qui est officiel, et, sur la question de l'infailibilité, je chercherai des détails dans un ouvrage qui fait autorité aussi, l'*Introduction à la théologie orthodoxe* de Macaire.

II

LA DOCTRINE ORTHODOXE SUR L'ÉGLISE

1° L'Eglise d'après le « catéchisme ».

Je cite les principaux passages des pages 43 et suivantes.

Demande. — Qu'est-ce que l'Eglise ?

Réponse. — L'Eglise est une société, instituée par Dieu, d'hommes réunis par la foi pravoslavnâia, la loi de Dieu, la hiérarchie et les sacrements.

Demande. — Que signifie : croire à l'Eglise ?

Réponse. — Cela signifie respecter pieusement la vraie Eglise du Christ et obéir à sa doctrine et à ses préceptes, d'après la certitude qu'en elle réside, agit salutairement, enseigne et gouverne la grâce, sortie de sa seule tête éternelle, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Demande. — Comment l'Eglise, qui est visible, peut-elle être l'objet de la foi, quand la foi, d'après l'Apôtre, est une adhésion à des choses invisibles ?

Réponse. — Premièrement, quoique l'Eglise soit visible, invisible est la grâce de Dieu, propre à elle et à ceux qui sont consacrés en elle : c'est cette grâce qui est proprement l'objet de la croyance à l'Eglise.

Secondement, l'Eglise, qui est visible, en tant qu'elle est sur terre et contient tous les chrétiens pravoslavny vivant sur terre, est aussi invisible, en tant qu'elle est dans le ciel et contient tous ceux qui sont morts dans la vraie foi et dans la sainteté.

.

Demande. — Pourquoi l'Eglise est-elle une ?

Réponse. — Parce qu'elle est un seul corps spirituel, possède une seule tête, le Christ, et est animée par un seul Esprit de Dieu.

Demande. — Comment savons-nous exactement que Jésus-Christ est la tête unique de l'unique Eglise ?

Réponse. — L'apôtre Paul écrit que, pour l'Eglise, comme édifice de Dieu, personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé,

c'est-à-dire Jésus-Christ (1^{re} Cor., III, 10, 14). C'est pourquoi l'Eglise, comme corps du Christ, ne peut pas avoir d'autre tête que Jésus-Christ.

L'Eglise, devant demeurer durant tous les siècles, a besoin aussi d'une tête permanente, et il n'y en a pas d'autre que Jésus-Christ.

C'est pourquoi les apôtres s'appellent seulement les serviteurs de l'Eglise (Col., I, 24, 25).

.

Demande. — Comment concilier avec l'unité de l'Eglise l'existence de beaucoup d'Eglises séparées et indépendantes, par exemple : de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie, de Constantinople, de Russie ?

Réponse. — Ce sont des Eglises partielles, ou des parties d'une seule Eglise universelle. L'isolement de leurs organisations visibles ne les empêche pas spirituellement d'être les grands membres du corps unique de l'Eglise universelle, d'avoir une seule tête, le Christ, et un seul esprit de foi et de grâce. Cette unité s'exprime visiblement par la même profession de foi et l'union dans la prière et dans les sacrements.

Demande. — Y a-t-il aussi unité entre l'Eglise terrestre et l'Eglise céleste ?

Réponse. — Sans aucun doute, tant par leur

lien à leur chef unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, que par leurs rapports réciproques.

Demande. — Quel est le moyen de communication de l'Eglise de la terre avec l'Eglise céleste ?

Réponse. — La prière de la foi et de l'amour. Les fidèles, appartenant à l'Eglise qui est sur terre, en adressant leur prière à Dieu, appellent en même temps à leur aide les saints appartenant à l'Eglise du Ciel ; ceux-ci, qui se tiennent au haut des marches, au voisinage de Dieu, par l'entremise de leurs prières, purifient, renforcent et apportent devant Dieu les prières des fidèles vivant sur la terre, et, avec la volonté de Dieu, exercent sur eux une action bénie et bienfaisante, ou par une force invisible, ou par des apparitions, ou de quelques autres manières.

.

Demande. — Pourquoi l'Eglise est-elle sainte ?

Réponse. — Parce que Jésus-Christ la sanctifie par sa souffrance, par son enseignement, par sa prière et par les mystères.

.

Demande. — Pourquoi l'Eglise s'appelle-t-elle sabornaïa, ou catholique, ou universelle ?

Réponse. — Parce qu'elle n'est limitée par aucun lieu, aucun temps, aucun peuple, mais ren-

ferme en elle les vrais croyants de tous les temps, de tous les lieux et de tous les peuples.

.
Demande. — Pourquoi l'Eglise s'appelle-t-elle apostolique ?

Réponse. — Parce que, sans interruption ni changement, elle garde, à partir des Apôtres, l'enseignement et la succession des dons du Saint-Esprit, grâce à l'imposition des mains sacerdotale.

Demande. — Qu'enseigne le Symbole de Foi quand il appelle l'Eglise apostolique ?

Réponse. — Il enseigne qu'il faut tenir fermement à l'enseignement et la tradition apostoliques, et s'éloigner de tout enseignement et de tout maître qui ne s'appuient pas sur l'enseignement des Apôtres.

Demande. — Quelle fondation existe dans l'Eglise, pour garder la succession du service apostolique ?

Réponse. — La hiérarchie ecclésiastique.

Demande. — D'où la hiérarchie de l'Eglise chrétienne pravoslavnaïa tire-t-elle son origine ?

Réponse. — De Jésus-Christ lui-même et de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, et, depuis ce temps-là, elle se continue sans inter-

ruption par l'imposition des mains dans le sacrement de l'Ordre.

Demande. — Quelle est l'autorité ecclésiastique qui peut étendre son action sur toute l'Eglise catholique ?

Réponse. — Le Concile universel.

Demande. — A quelle autorité ecclésiastique sont soumises les grandes divisions de l'Eglise universelle ?

Réponse. — Aux patriarches pravoslavny et au Saint-Synode.

Demande. — A quelle autorité ecclésiastique sont soumises les plus petites provinces pravoslavny et les villes ?

Réponse. — Aux métropolitains, aux archevêques et aux évêques.

Demande. — Quel rang dans la hiérarchie occupe le Saint-Synode ?

Réponse. — Un rang égal à celui des saints patriarches pravoslavny.

2° *L'infailibilité d'après Macaire.*

Dans son *Introduction à la théologie orthodoxe*, Macaire distingue dans la doctrine de l'infailibilité de l'Eglise quatre vérités : a) « L'auteur et la source unique de l'infailibilité de l'Eglise, c'est Dieu en trois hypostases. » b) « Les instru-

ments dont le Saint-Esprit se sert pour enseigner l'Eglise et la préserver de toute erreur, ce sont les successeurs des apôtres, les pasteurs et les docteurs de l'Eglise ; ajoutons que ce n'est pas tel ou tel pasteur, ni même quelques-uns d'entre eux seulement, mais tous les pasteurs ensemble, c'est-à-dire toute l'Eglise enseignante. » c) « L'objet de l'infaillibilité de l'Eglise, ce sont en général toutes les vérités de la religion chrétienne, renfermées dans la révélation, c'est-à-dire tant dans la tradition sacrée que dans la Sainte Ecriture. » d) « Par conséquent, l'infaillibilité de l'Eglise consiste en ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir confié au corps entier de ses pasteurs le soin de conserver et d'annoncer la révélation divine, ne les laisse point et ne les laissera jamais, par la grâce de son Saint-Esprit, dévier tous de la vérité dans cette importante mission, et par les pasteurs, on le comprend, n'en laissera pas dévier non plus tous leurs troupeaux. De cette manière nous n'attribuons nullement à l'Eglise le privilège de recevoir de Dieu de nouvelles révélation, nous disons simplement qu'elle conserve, dans toute son intégrité et dans toute sa vérité, la révélation qui lui a été précédemment léguée ; c'est-à-dire que nous lui attribuons, non point ce

don d'inspiration divine qui fut le partage des apôtres, mais seulement l'assistance du Saint-Esprit, qui la préserve de toute erreur » (p. 546-549 de l'édition française).

Donc il n'y a point d'infailibilité en dehors des conciles œcuméniques. Encore les occidentaux n'ont-ils plus le droit d'en tenir, depuis que, précisément sur la question du *Filioque*, ils se sont séparés de leurs frères d'Orient. C'est pourquoi la chrétienté ne peut reconnaître aucune autorité au concile « de la province latine » qui, au Vatican, décréta l'infailibilité du « patriarche de Rome ». La constitution du catholicisme romain est condamnée sans appel.

Telle est la doctrine que l'Eglise orthodoxe professe sur elle-même. On peut la résumer en deux propositions qui la distinguent nettement de l'Eglise romaine :

1° *Elle ne reconnaît pas d'autre chef que Jésus-Christ.*

2° *Elle a un minimum d'organisation.*

Il nous reste à voir comment ces deux caractères sortent du milieu social.

III

COMMENT L'ÉGLISE RUSSE EST CONFORME A LA SOCIÉTÉ RUSSE

Conservons l'ordre suivi : paroisse, diocèse, synode ; monachisme.

1° La paroisse.

Le peuple russe n'a pas eu le temps de se distinguer beaucoup des peuples simples des steppes asiatiques. — Dans leurs communautés pastorales, isolées comme des mondes complets, tous les pouvoirs sont indistinctement réunis dans la personne du patriarche, qui est ainsi père, guide, juge, instituteur et prêtre. A mesure que la société se compliqua, ses fonctions se séparèrent en des individus distincts : chez les Bachkirs demi-nomades de l'Oural, type de transition entre le pasteur et l'agriculteur, le chef de famille

a abandonné le rôle de prêtre et le rôle d'instituteur, qui pourtant restent encore réunis dans la personne du moullah. — C'est à la suite du type bachkir qu'il faut placer le type russe. Dans la commune, *le père de famille et le conseil des anciens ont gardé trop de pouvoirs pour laisser au prêtre tous ceux que nous sommes habitués à lui voir*. En particulier, le svichchénik ne s'attribue à lui seul ni le ministère enseignant ni la direction de conscience.

Il ne peut être le seul ministre de l'enseignement. C'est que l'enseignement religieux, au moins pour des illettrés, est nécessairement peu de chose et il se simplifie encore à cause de l'imprécision de leurs dogmes. Il faut donc rattacher à l'enseignement doctrinal l'enseignement par l'exemple, et celui-là appartient à tout le monde. Dès lors, il n'y a point, nettement séparées, une Eglise enseignante et une Eglise enseignée. Tous les docteurs russes le reconnaissent, mais nul ne l'a exprimé avec plus d'éloquence qu'Alexis Khomiakof. « Les martyrs, qui mouraient en proclamant qu'ils acceptaient avec joie les souffrances et la mort pour la vérité du Christ, étaient véritablement de grands instructeurs. Celui qui dit à son frère : « Je ne sais pas te convaincre, mais

prions ensemble », et le convertit par l'ardeur de sa prière, est un puissant organe d'enseignement. Celui qui, par la force de sa foi et de son amour, guérit un malade et ramène par là à Dieu des âmes égarées, est le maître de ces nouveaux disciples. Certainement le christianisme a son expression logique renfermée dans le symbole : mais cette expression logique ne se détache pas des autres manifestations. Il a aussi son enseignement logique que nous nommons théologie : mais ce n'est qu'une branche de l'enseignement général. L'en détacher est une grande erreur ; en faire une prérogative est une folie ; en faire un don céleste, attaché à certaines fonctions, c'est une hérésie : c'est établir le mystère ou le sacrement du rationalisme. » (*L'Eglise Latine et le Protestantisme au point de vue de l'Eglise d'Orient*, pp. 53, 54.) C'est l'opinion de toute l'Eglise russe.

Le svichchénik ne peut pas être davantage l'unique directeur de conscience. Dans l'Occident seul, la complication de la société a posé des cas de conscience qui ne peuvent être résolus que par un esprit qui ne les subit pas. — Le père est athée, la mère est croyante, ils se disputent l'âme de leurs enfants : les enfants atteignent l'âge où l'on juge : que doivent-ils faire entre

deux influences qui leur furent jusqu'ici également vénérables? — Un médecin est pris entre le désir de gagner de l'argent pour bien doter ses filles et la tentation de se ruiner au service de la science, c'est-à-dire des autres hommes : comment conciliera-t-il deux obligations également impérieuses? — Cherchez des problèmes analogues : ils s'offriront par dizaines. Ces « cas » interfamilles ou intermétiers relèvent de quelqu'un qui ne peut les juger impartialement que s'il n'est d'aucune famille et d'aucun métier. C'est pourquoi notre société est obligée de développer la fonction d'arbitre neutre, de sociologue consultant, de docteur ès âmes ; le soin de trouver le devoir dans les cas particuliers revient naturellement à celui qui le prêche dans le cas général, et ce n'est pas la moindre tâche du prêtre d'Occident. — Rien de pareil dans la campagne russe. Tout le monde a même besogne, même foi, même routine ; point de ces tentations imprévues où la conscience ne voit plus clair ; même les plus vicieux n'ont pas de nombreux vices ; faute de société plus large que la famille ou la commune, il n'y a que des péchés familiaux ou communaux ; le père ou le staroste suffisent à les châtier ou à les prévenir, et le prêtre n'est pas

plus directeur de conscience que dans ces vieilles maisons qu'on reconnaît à la puissance du culte familial et dont vous avez pu voir les dernières en France.

Que reste-t-il donc au prêtre russe ?

Il ne lui reste guère que l'administration des sacrements. Ce n'est plus que l'instrument qui fait les gestes efficaces, le médiateur impersonnel entre le fidèle et Dieu, le *tchinovnik de la grâce*.

Tout cela, c'est l'état social qui l'impose ; et il impose, comme conséquences, toutes les manifestations de la vie paroissiale que nous avons signalées. On ne comprendrait point que le prêtre groupât autour de lui une confrérie, car il n'est point le chef de ses fidèles. On s'étonnerait s'il disait la messe pour lui seul, car la messe est une réunion dont il n'est qu'un personnage. On admet qu'il soit marié, puisque ses fonctions ne le séparent pas de la communauté. On lui pardonne, s'il s'enivre, car, dans sa maison, il est un homme comme les autres. Si même il gardait pour lui quelque chose des premières gerbes ou des petits agneaux que de modestes donateurs ont, la nuit, apportés à l'église pour le service du culte, on dirait que, étant tchinovnik,

il peut, comme beaucoup d'autres, vivre aux dépens de son maître, et même plus que d'autres, puisque ce maître est infiniment riche. Tel seigneur de l'ancien temps établissait ses droits en faisant knouter son curé dans la cour et s'inclinait sincèrement sous sa bénédiction quand il le voyait dans l'hiératisme de ses habits de chœur. Au fond, le prêtre russe n'est prêtre que sous l'étole.

Le Russe va plus loin. Il s'indigne de l'influence qu'un prêtre peut prendre en France. Selon lui, nous sommes moins religieux puisque nous donnons plus d'influence à l'homme ; à force de nous attarder aux intermédiaires nous manquons le but, pour trop respecter le mécanisme de l'Eglise nous oublions son âme, toute notre vie spirituelle est suspendue à celle de notre pasteur, et la preuve que ce christianisme n'est qu'une passion humaine, c'est que, si ce pasteur tombe, nous tombons plus bas que lui. Resterait à le prouver ; mais il ne s'agit pas de nous.

Restreignant les fonctions spirituelles du prêtre, il est naturel que le Russe lui enlève toutes les fonctions matérielles. Une grande partie des charges paroissiales est en effet confiée

à des clercs inférieurs ou à des laïques. De là, dans les églises urbaines, la fonction de *staroste*, ou, pour parler le langage ecclésiastique, de *ktitor*. Ce sont des ktitors que l'on voit, pendant l'office, vendant des cierges ou quêtant. Pris en général parmi les marchands, ils administrent la paroisse, organisent le culte, tiennent la caisse, commandent les réparations, assurent l'entretien, le tout sous leur responsabilité, et, lorsque l'évêque doit venir officier dans leur église, ce sont eux qui l'invitent. Ils sont mi-hommes d'église, mi-hommes du siècle.

« Mi-hommes d'église, mi-hommes du siècle », tout le secret de l'Orthodoxie est là. En Russie il n'y a presque point de prêtres complets, mais il n'y a guère non plus de purs laïques. Tout le monde se sait membre de l'Eglise, avec des devoirs et des droits. Si le peuple y prend tant d'importance, ce n'est que pour aider le clergé, et il le fait avec tant d'esprit chrétien que le clergé n'en peut prendre ombrage. Il ne faut point juger suivant les coutumes françaises. En France, introduire des laïques dans l'Eglise, ce serait peut-être en disloquer la hiérarchie ; en Russie, intéresser les laïques à l'Eglise, c'est sûrement faire pénétrer la religion dans la vie. En

France on dit « le prêtre à la sacristie », à condition qu'on y parque le Christianisme avec lui : en Russie on dit « le prêtre à l'autel », mais on sous-entend « Le Christianisme partout ».

Si donc la paroisse russe n'a ni centre, ni cohésion, ni vie, il faut entendre qu'elle n'a point le centre, la cohésion et la vie artificiels qu'ont dû se donner les paroisses d'Occident pour lutter contre l'athéisme des mœurs modernes. A la campagne, le curé n'a pas besoin de commander parce que les chrétiens ne combattent personne, les fidèles n'ont pas besoin de se sentir liés par des tiers ordres ou des confréries parce qu'ils ont pour lien permanent la charité que crée le mir, la vie surnaturelle n'a pas besoin d'être suralimentée à l'aide de pieux procédés et c'est par de véritables trucs que les athées essaient aujourd'hui de la détruire. La paroisse est une communauté, voilà tout ; mais nous sommes en Orient. Si la paroisse n'y a pas la perfection occidentale, c'est que l'état social du pays la rend impossible, nous l'avons vu, mais c'est aussi que son état religieux la rend inutile, nous venons de le voir.

Voilà pour la campagne. A la ville apparaissent quelques différences. Point de mir et

l'anarchie urbaine. Pour cette double raison, la paroisse y doit être plus incohérente. C'est en effet ce que nous avons observé ; mais si le prêtre veut garder à la paroisse sa valeur, il doit y instituer des œuvres plus ou moins semblables à celles qui existent en France : il le fait, nous l'avons noté aussi. La contre-épreuve est complète.

Lorsqu'on a bien compris ces humbles fondements de l'organisation ecclésiastique, on n'a pas de peine à voir comment tient le sommet.

2° Le diocèse.

Le diocèse d'abord. Ici je serai court. Le diocèse est une unité intermédiaire qui résulte des unités extrêmes. Qu'il suffise de rapporter l'opinion de sociologues qui comparent l'épiscopat à la noblesse, organes de transmission créés par les mêmes causes, — et l'assentiment d'évêques qui, interrogés sur les réformes, estiment qu'au lieu de rétablir le patriarcat et de convoquer le concile il serait plus utile d'augmenter l'autonomie des diocèses. Je passe au Saint-Synode.

3° Le Saint-Synode.

Ici, par contre, je ne pourrais trop insister. Non, le Synode n'est pas « la tête » de l'Eglise. Non, le Haut Procureur ne tient pas le clergé

« en tutelle. » Non, le Tsar n'est pas un « Pape ». Très exactement, il se passe ici en grand ce qui se passe en petit dans chaque paroisse. Le Synode a la même puissance « administrative » et la même discrétion « religieuse » que les ktitors. *Pierre le Grand s'est fait ktitor universel.*

Une preuve. Vous savez que c'est le Synode qui canonise les saints. Comme l'ordre impérial figure sur l'acte de canonisation, au moins pour convoquer le Synode, des Occidentaux qui s'attachent à la lettre des formules ne peuvent pas comprendre que tel personnage soit devenu ami de Dieu par la volonté du Tsar. Ecoutez donc une histoire qu'on vient de me conter et que je vous redis en y mêlant la vérité, la légende, et mes fautes de mémoire.

Vers la fin du xvii^e siècle, aux confins de la Sibérie, la terre d'un cimetière se souleva et rendit un corps qui exhalait une odeur délicieuse. De nom, point. Or, à quelque temps de là, l'évêque passait. A son dernier arrêt, il avait vu en songe le boyard Siméon, qui fut exilé dans la contrée par quelque Ivan Grozny ou quelque Boris Godounof, qui y fit des travaux d'aiguille pour le compte des paysans, et qui n'achevait pas les derniers points, afin que ses clients les

plus pauvres eussent un prétexte à ne pas le payer. Plus de doute : c'est de Siméon qu'on vient de retrouver le corps : il faut demander au Synode de ratifier le miracle. Un autre évêque passa quelques années plus tard et écrivit un rapport favorable à la canonisation, mais le Synode laissa dormir l'affaire. Longtemps après, un de ses successeurs fit un rapport plus pressant, mais le Synode ne répondit pas davantage. Cependant les évêques ont permis de rendre honneur à la dépouille du prétendu Siméon. On l'a mise dans une châsse de métal et des pèlerins ont prié devant elle. Les pèlerins ayant augmenté, la châsse de métal est devenue châsse d'argent. Pour cette chasse il a fallu une église. L'église a été le centre d'un monastère. Le monastère a construit une église plus belle. L'église neuve a attiré de nouveaux moines. On avait tellement foi en Siméon qu'on a fini par l'appeler saint dans les suppliques pour sa canonisation et dans les prières qui n'étaient pas encore permises. Tout un monde religieux était sorti de terre avec lui, qui ne devait jamais recevoir de consécration officielle. Et voilà comment, partout, en Russie, la piété de la foule se satisfait elle-même en faisant des saints dont elle ignore la vie et dont elle invente le nom.

Il en est de même dans la plupart des affaires religieuses. L'initiative vient du peuple. Le Saint-Synode ne la provoque ni ne la gêne. Il la ratifie.

Cherchons-nous à interpréter ce double attribut du Saint-Synode, omnipotence administrative et désintéressement religieux ?

Assurément le Synode est une institution artificielle, comme beaucoup d'œuvres de Pierre le Grand. Mais il suffit de remarquer que cette institution a duré pour y reconnaître au moins un artifice utile. Le Russe, svichchénik ou ktitor, aime si peu gouverner qu'il abandonne volontiers tout gouvernement à l'autorité la plus lointaine, qui, dans l'espèce, est le synode, et, à son tour, le clergé qui en fait partie est, par tradition, si éloigné des besognes de bureau qu'il s'en décharge sur le Haut Procureur ; mais, en même temps, le Russe a une foi trop spontanée pour qu'elle n'échappe pas aux contraintes d'un pouvoir local, à plus forte raison aux contraintes du pouvoir central. Les rapports du Synode à la paroisse sont de même nature que les rapports du ministère au mir. *En bas, une presque autonomie d'une petite république, en haut, un effort de centralisation plus nécessaire qu'efficace.*

L'organisation ecclésiastique reproduit l'organisation civile. Toutes deux sont des produits du tempérament russe.

4° Sur le monachisme.

Ce que je viens de dire suffirait. Si je m'attarde sur les moines, c'est pour expliquer, du même coup, la psychologie du culte des saints et ce qu'il donne de cohésion à l'Eglise.

Rappelez-vous que le Russe est servi par sa communauté beaucoup plus qu'il ne la sert. Ce communisme paresseux est son second péché originel. Or il n'y a nulle part de héros que les victorieux du vice national. Las donc de la dépravation que la vie commune engendre, les héros russes fuiront le monde pour pratiquer ce qui leur est le plus difficile, la solitude ; c'est pour cela qu'ils exciteront l'admiration de leurs compatriotes, et, en effet, à part les Apôtres et les Pères, à part les saints historiques comme Vladimir et Alexandre, la piété populaire n'a donné l'auréole qu'à des anachorètes. Cependant la perfection est discontinue, même chez les parfaits de profession. Bien des hommes qui ont su fuir le siècle n'ont pu se passer du groupe et, ayant d'abord le même amour de l'isolement, ils se sont doucement rapprochés pour le pratiquer

en commun. Ces saints qui n'ont pas réussi sont devenus les moines ordinaires. Il y a donc deux espèces de religieux dans les couvents. Massés au centre, les fuyards des embûches, mais aussi des tracas du monde, dédaigneux de cultiver, aimant chanter des hymnes, fidèles aux jeûnes et quelque peu buveurs : ceux-là reproduisent les défauts et les qualités traditionnels du paysan. Mais, dispersés dans les skytes de la forêt, vivent des hommes dont le type supérieur est saint Serge : ils se nourrissent de racines, pénètrent les pensées et leur vertu est telle qu'elle apprivoise les ours : ceux-là ont mis leur perfection à contrarier leurs instincts, et peut-être sont-ils russes encore par cette exagération même. Voilà pourquoi on peut dire qu'en Russie monachisme et sainteté sont exclusivement nationales.

On peut dire davantage. Il y a un monachisme que tout l'Orient ignore, celui de nos Dominicains, par exemple. On y met en commun son argent et son ambition, et on se sépare pour des œuvres de missions ou d'enseignement. Voyez la différence. Tandis que le moine oriental choisit soit la communauté, soit la solitude, le religieux d'Occident les pratique toutes deux à la fois. Tandis que le moine oriental accepte la communauté pour ce

qu'elle a de protecteur, le religieux d'Occident la subit dans ce qu'elle a de contraignant. Enfin alors que l'ascète russe aime la solitude pour sa sanctification négative, le missionnaire français aime la dispersion pour son efficacité conquérante. Ne comparons pas l'un à l'autre, situons-les l'un et l'autre. En France, il y a, de la vie communautaire à la vie particulariste, toute une variété de groupements où chaque congrégation peut choisir ceux qui conviennent le mieux à son œuvre. En Russie, il n'y a guère de milieu entre la famille toute-puissante et l'individu tout seul, et nous avons vu le Russe ballotté sans cesse de la soumission à l'anarchie, et, pour finir, presque toujours impuissant à diriger toute société. Ce caractère de la vie publique se retrouve, à sa façon, dans la vie monastique. Voilà pourquoi il n'y a que deux types de moines. Voilà surtout pourquoi ni les soumis, ni les indépendants ne sont le ferment de l'Eglise. Tout à l'heure le type russe apparaissait dans ce que le monachisme est ; à présent il se montre dans ce qu'il n'est pas. La ressemblance entre les couvents et la société est prouvée, et prouvée deux fois.

L'étude du monachisme confirme ainsi l'analogie établie à propos du Synode, des éparchies

et des paroisses. Ce quadruple examen explique en même temps les deux caractères signalés à la fin du paragraphe précédent :

A. L'orthodoxie ne veut point de tête visible *parce que, dans la vie profane, le Russe ne comprend l'autorité que comme un patronage, et que, transposée dans la vie religieuse, une telle autorité n'aurait plus de sens.*

B. L'orthodoxie est très peu organisée, *parce que la société russe est très peu différenciée.*

Il est vrai que, dans les temps modernes, s'est établi en Russie un gouvernement centralisé. Mais c'est une institution artificielle pour combattre l'anarchie naturelle. Un intérêt humain l'a produit. L'Eglise n'avait pas les mêmes desseins. Elle a donc pu rester plus originalement nationale.

Le fait est donc acquis : « La religion russe convient exactement à la société russe. » *La sociologie est sauve. — Le christianisme l'est-il ?* Il ne peut l'être qu'à condition que l'Eglise russe *soit vraiment une Eglise*. Or, à voir la même inorganisation dans la société et dans l'Eglise, ceux qui pensent que la société se dissout en anarchie estiment que l'Eglise se dissout en protestantisme. Certes, il s'en est séparé une foule de sectes. Tout de même je prétends

que l'orthodoxie n'a rien de protestant. Il me reste à le prouver.

Le protestantisme, — au moins le protestantisme extrême que Maurice Legendre et vous avez si brillamment étudié dans la *Revue catholique des Eglises*, — a deux caractères : un certain orgueil de la raison qui isole dans le libre examen, un certain élan vers les nouveautés qui détache des traditions. Or, les nations occidentales ont deux caractères analogues : l'esprit d'individualisme qui a suivi, par réaction, la décadence des anciennes communautés, l'esprit de révolution que donnent aujourd'hui les bouleversements industriels. L'Occident est le terrain du protestantisme.

Au contraire, *il n'y a pas pour le protestantisme de plus mauvais sol que la Russie communautaire et conservatrice.*

A. Le Russe est communautaire : toute la morale lui apparaît en fonction de l'amour du prochain, et tout culte est d'abord un groupement : il croit que le Christ n'est présent qu'à ceux qui se réunissent pour prier : *son Christianisme peut cesser d'être « religieux », il ne cessera jamais d'être « ecclésiastique »*. Mais il ne s'agit là que d'Eglises communales : un semis de paroisses

ne fait pas même un diocèse ; comment « ces » Eglises forment-elles « une » Eglise, c'est, semble-t-il, le point délicat.

B. C'est là qu'intervient le sens conservateur du Russe. Ces Eglises isolées ne risquent pas de devenir protestantes parce qu'*elles gardent l'Evangile des apôtres avec autant de fidélité que la charrue des ancêtres*. Si rares que soient les rapports de ces villages perdus, leurs rythmes de foi sont d'accord comme ceux de parfaites horloges. L'air de la Russie est tellement immobile que les paroles divines qui y ont été prononcées y flottent pour l'éternité. Parmi ces paroles est la promesse du Sauveur d'être avec son Eglise. Promesse suffisante pour unir à elle seule des êtres si mystiques qu'à l'inverse de Didyme, qui avait besoin de mettre ses doigts dans les plaies, ils douteraient peut-être de Dieu, s'ils le voyaient. Le vrai centre de l'Eglise russe, c'est son Fondateur. Elle est d'autant plus cohérente qu'elle est plus invisible.

Ce qui n'empêche pas les *adjuvants*. Des courants humainement explicables unifient les spontanéités locales. — Tantôt ce sont des pèlerinages aux tombeaux des saints, comme saint Serge, au monastère de Troïsta, près de Moscou, ou de saint

Séraphim, à Sarof, dans le gouvernement de Tambof : les vieilles se rappellent avoir entendu dans leur enfance les prédictions de Séraphim ; et l'ami de Dmitri Donskoï ne menait pas au ^{xiv}^e siècle une autre vie que le moine du ^{xix}^e ; du reste, l'office qu'on chante sur leurs châsses est l'ordinaire office des morts ; l'un et l'autre sont présents comme des défunts d'hier ; ils sont plus vivants que les métropolites. Si l'on songe que, seulement à Kiev, il vient plus d'un million de pèlerins par an, on peut mesurer l'influence qu'ont des moines immobiles, rien que comme gardiens de tombes vénérées, et on doit admirer quelle part ont les reliques des saints dans la communion des vivants. — Tantôt, au contraire, des Jean de Cronstadt parcourent le pays, prêchant, donnant et guérissant ; l'affluence est telle à la gare où ils s'arrêtent quelques minutes que la voiture du gouverneur peut à peine s'y faire un passage : la Russie est le seul pays du monde qui suscite encore des « prophètes », et vous vous appellerez que Vladimir Solovief, dans l'*Idée russe*, parle du ministère prophétique comme d'une des trois grandes fonctions de l'humanité. — Enfin, quand l'isolement risque d'altérer la foi, quelque Niskone corrige les livres corrompus, quelque Ni-

colas I^{er} châtie les schismatiques ; l'Eglise invisible demande assistance à l'Eglise visible et l'Eglise visible se sert du bras séculier. Mais quelque importance que l'Occidental attache à leur œuvre, en Russie l'Eglise mystique prime l'Eglise institution.

Vous vous en rendrez mieux compte en comparant les conditions actuelles de l'Eglise de Russie et de l'Eglise de France.

En France, la société est foncièrement antichrétienne : qui fera croire à de braves gens normaux que les heureux sont les pauvres d'esprit, qu'il faut tendre la joue gauche, qu'il ne faut point amasser dans les greniers, qu'il faut porter sa croix et qu'on doit se perdre pour se trouver ? La doctrine chrétienne et la doctrine du monde sont trop contraires pour pactiser, et la séparation de l'Eglise et des Etats est accomplie depuis des siècles. En se séparant l'Eglise a dû se constituer assez fermement pour se défendre. Elle n'eût pu y réussir si elle n'avait été une institution. Mais, pour résister à l'Etat, elle a dû ressembler, par le dehors du moins, à l'Etat ; afin d'avoir prise sur nos mœurs, elle a dû imiter, extérieurement encore, nos lois ; pour chercher un but surnaturel, il n'en faut pas moins prendre

des moyens naturels. Or nos sociétés centralisées nous ont accoutumés à abdiquer notre initiative devant celle du pouvoir, à considérer la discipline aveugle comme la première vertu d'un groupe, à ne participer à la vie que quand elle nous est venue d'en haut en respectant les intermédiaires. De même l'Eglise a dû être un corps dépendant d'une tête très forte, qui exige, d'abord, la soumission absolue et donne, en échange, l'impulsion nécessaire. Un Occidental a besoin d'une Eglise solidement constituée en ses cadres humains. *Sans eux, l'Eglise invisible cesserait d'exister.*

En Russie, la société est si chrétienne que nos vertus surnaturelles lui servent, pour ainsi dire, de vertus naturelles : la foi est facile au mysticisme russe, l'espérance nécessaire dans ce climat mauvais, la charité inséparable du régime patriarcal. Même le Russe a, pardonnez-moi le paradoxe, des défauts chrétiens. Bienheureux les pauvres d'esprit : pour dire « idiot » il n'a que le mot « blagenny » ; tendez la joie droite : combien il exagère la servitude ! aimez vos ennemis : il aime mieux être opprimé que victorieux ; voyez le lis des champs : la nation se meurt de paresse, de routine et d'impré-

voyance. Dans ces conditions le problème de l'existence est tout résolu pour l'Eglise. *L'Eglise invisible est aussi solide que l'Eglise visible.* On est chrétien parce qu'on est Russe, voilà tout.

IV

L'ÉGLISE ET LA FOI

Donc l'Eglise russe s'explique : à son tour elle explique le culte russe. Il manquait un complément à ma dernière lettre : celle-ci le lui donne. — Ainsi les Russes ignorent les grands efforts dans la vie surnaturelle : or l'Eglise ne leur offre point les cadres qui soutiendraient leurs élans. — Ils aiment la piété confuse : or leurs paroisses sont inorganisées aussi. — Ils craignent l'évolution des rites : or ils n'ont pas de corps enseignant assez fort pour la diriger sans cesse. — Le chapitre de l'Eglise est capital parce que le chapitre de la piété s'interprète mal sans lui.

Mais on peut aller plus loin et dire que, sans la notion d'Eglise, c'est la notion même de la foi qui reste incompréhensible.

Pour le prouver, permettez-moi de reprendre la question de la croyance d'un peu plus haut : ce sera une occasion de repasser la psychologie de la deuxième de mes lettres et de reconnaître qu'elle aussi aboutit à l'étude de l'Eglise.

Je vous rappelle d'abord deux caractères de la pensée russe. 1° Le Russe aime les idées confuses, qui disent plus que les idées claires. 2° Le Russe recherche l'absolu, parce que ces idées confuses sont assez riches pour se suffire à elles-mêmes. Transposons ces remarques dans la spéculation religieuse.

1° Dans la plupart des cas, *les croyances russes se distinguent des nôtres en ce qu'elles ont moins de contours intellectuels, mais plus d'attaches sentimentales ou volontaires*. C'est le Russe qui professe qu'une erreur n'est jamais innocente (voilà pourquoi il est si intolérant pour les sectaires,) ou que l'infailibilité entraîne l'impeccabilité (c'est une des raisons qui l'empêchent d'accepter l'infailibilité pontificale). Il est donc probable que pour lui la foi ne sera pas un acte de l'esprit seul. Il refuse en effet d'admettre notre distinction entre la foi et les œuvres, car, séparée des œuvres, la foi ne serait plus la foi, et la polémique de la justification ne lui semble qu'une

querelle de mots. Tous ses théologiens le répètent à l'envi. J'emprunte des textes à l'un des plus illustres. Alexis Stépanovitch Khomiakof — que Morel nous a fait connaître — fut un des plus grands esprits de l'Europe et un des premiers écrivains français. Si nette que soit sa personnalité, elle exprime complètement le type russe : c'est que sa personnalité consista à synthétiser ce qu'il y avait d'original dans l'orthodoxie. Sous le titre : « L'Eglise latine et le Protestantisme du point de vue de l'Eglise d'Orient », il a publié à Lausanne une série d'œuvres apologétiques écrites de 1853 à 1860. On y lit : « La foi, vie et vérité en même temps, est l'acte par lequel l'homme, condamnant sa propre individualité imparfaite et mauvaise, aspire à s'unir à l'être moral par excellence, à Jésus, le juste, à l'Homme Dieu. » (p. 134) — et encore : « Elle n'est pas un acte de la raison seule, mais un acte de toutes les puissances de l'intelligence saisie et subjuguée dans ses plus intimes profondeurs par la vivante réalité du fait révélé. Elle n'est pas seulement pensée ou sentie, mais pensée et sentie à la fois. En un mot, elle n'est pas la connaissance seule, mais la connaissance et la vie en même temps. » (p. 51) — et surtout : « La foi qui sonde les mystères divins n'est pas

une croyance : elle est une connaissance. Mais elle n'est pas non plus une connaissance semblable à celle que nous avons du monde extérieur : elle est une connaissance intérieure semblable à celle que nous avons des faits de notre propre vie intellectuelle. Elle est donc un don de la grâce divine : elle est la présence de l'Esprit de vérité dans nous-mêmes. Or, l'union de l'homme terrestre avec son Sauveur est toujours imparfaite : elle ne devient parfaite que dans la région où l'homme dépose son imperfection dans la perfection de l'amour mutuel qui unit les chrétiens les uns aux autres. Là, l'homme ne se repose plus sur ses propres forces qui ne sont que faiblesse ; il ne compte plus sur sa propre individualité ; il ne compte que sur la sainteté du lien d'amour qui l'unit à ses frères, et son espérance ne peut pas le tromper ; car ce lien, c'est le Christ lui-même qui fait la grandeur de tous de l'humilité de chacun. » (p. 265-266). Il faut relire, mot par mot, cette page qui, par sa largeur indéfinie, est une des plus « russes » que je connaisse. Tout Russe fait de la foi, dans la pénombre de la pensée et la chaleur du dévouement, l'acte le plus riche de sa « riche nature ». C'est pour cela qu'il dédaigne d'épiloguer sur le purgatoire et, pour la même raison,

il n'ose pas assigner aux Sacrements une matière et une forme. Toute scolastique, par ses précisions intellectuelles, rapetisse à ses yeux la majesté des mystères, et il méprise « la foi du charbonnier », parce que, en divisant l'homme en un esprit athée et un cœur crédule, elle détruit la complexe unité de la foi véritable.

2° De plus, *la foi est pour le Russe un « absolu » tandis que la croyance latine lui semble « relative. »*

Selon Khomiakof, quand les Latins, pour des raisons purement spéculatives, ajoutèrent le *Filioque* au symbole sans consulter leurs frères d'Orient, en punition de ce « fraticide moral », ils subirent toutes les suites du rationalisme. Leur foi était devenue une foi de tête. Une foi de tête devient vite une foi d'individu. Le jour du schisme, le protestantisme était né. Pour prévenir l'émiettement fatal, l'Eglise de Rome dut constituer une autorité doctrinale d'autant plus forte que le libre examen était plus menaçant, jusqu'à affirmer, en face de la raison devenue complètement autonome, l'infailibilité papale. C'est à cette infailibilité qu'est « relatif » le dogme latin. Mais j'aime mieux laisser parler Khomiakof.

« J'ai dit, écrit-il en 1855, qu'au premier siècle et jusqu'à l'époque du grand schisme d'Occident, la connaissance des vérités divines avait été considérée comme appartenant à la totalité de l'Eglise réunie par l'esprit de charité et d'amour. Cette doctrine, conservée jusqu'à nos jours, a dernièrement été hautement proclamée par l'accord unanime des patriarches et de tous les chrétiens d'Orient. L'Occident, infidèle à la tradition de l'Eglise, s'arroge au ix^e siècle le droit d'altérer le symbole œcuménique sans le concours de ses frères d'Orient, au moment même où ceux-ci lui donnaient un témoignage de déférence fraternelle en soumettant à son approbation les décisions du Concile de Nicée. Quel est l'inévitable résultat logique de cette usurpation ? Le principe logique de la connaissance exprimé par la rédaction du symbole, étant une fois séparé du principe moral d'amour exprimé par l'unanimité de l'Eglise, l'anarchie protestante se trouvait établie de fait. Tout évêché pouvait s'arroger vis-à-vis du patriarcat occidental le droit que celui-ci s'était arrogé vis-à-vis de la totalité de l'Eglise ; toute paroisse le pouvait vis-à-vis de l'évêché, tout individu vis-à-vis de tous les autres. Il n'est pas de sophisme qui puisse éviter cette conséquence.

Où la vérité de la foi est donnée à l'union de tous et à leur amour mutuel en Jésus-Christ, ou elle peut être donnée à tout individu sans aucun rapport aux autres. Pour éviter cette conséquence et l'anarchie qui en résulte, il fallait remplacer la loi morale qui s'était trouvée gênante pour le jeune orgueil des nations germano-romaines, par quelque loi nouvelle, soit intérieure, soit extérieure, qui pût ou qui parût au moins donner une autorité indubitable aux décisions de la société ecclésiastique en Occident. Cette nécessité fit surgir peu à peu l'idée de l'infailibilité du pape. En effet, sa suprématie administrative et judiciaire (qui du reste ne soutient pas une critique sérieuse) ne pouvait pas, même si elle était admise dans son sens le plus large, servir de justification à une doctrine ou à un acte schismatique. Une infailibilité conditionnelle (telle, par exemple, que celle qui exige l'accord de la décision papale avec la totalité de l'Eglise) ne le pouvait pas davantage, puisqu'une nouvelle décision dogmatique avait été introduite dans le symbole œcuménique sans le concours des patriarchats d'Orient, dont aucun n'avait même été averti. Le romanisme restait schismatique aux yeux de l'Eglise, ou se trouvait avoir justifié toute la licence du protes-

tantisme, à moins d'une infaillibilité absolue attribuée à l'évêque de Rome. Telle est la conséquence inévitable, qui a fini par être admise par un nombre très considérable de latinisants et doit l'être par tous. Cependant cette infaillibilité absolue n'a jamais été reconnue comme dogme indubitable et ne l'est pas de nos jours (Khomiakof écrivait ces pages en 1855) : c'est une question que la cour de Rome n'ose point aborder. D'un autre côté, cette infaillibilité papale était, de l'aveu même des latinisants, complètement ignorée dans les premiers temps de l'Eglise ; elle était hautement niée par les pères des premiers siècles (témoins l'œuvre de saint Hippolyte et la condamnation prononcée par un concile œcuménique contre la mémoire d'Honorius pour erreur dans le dogme) ; elle n'a point été mise en avant dans les premières discussions des Latins contre les Grecs, ni même dans les conférences postérieures ; elle n'est enfin évidemment qu'un principe conventionnel admis après coup par nécessité pour justifier un acte illégal qui lui était antérieur. » (*L'Eglise Latine et le Protestantisme*, p. 99-102).

A cette foi, relative parce qu'elle est appauvrie, Khomiakof oppose la foi russe, en montrant le lien entre le complexe et l'absolu, dans cette page que

je cite encore tout au long : « La foi dans l'homme individuel et soumis au péché est éminemment subjective et, par là même, elle comporte un doute constant : elle sent en elle-même la possibilité de l'erreur. Pour qu'elle s'élève au-dessus du doute et de l'erreur, il faut qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même, qu'elle jette ses racines dans un monde objectif, dans un monde de saintes réalités dont elle fasse partie, mais partie vivante et intégrante : car on ne croit indubitablement ou plutôt on ne sait que le monde dont on est soi-même. Ce monde ne peut se trouver ni dans l'activité des individualités isolées, ni dans leur accord fortuit (rêve des réformés), ni dans un rapport extérieur d'esclavage (folie des Romains) : il ne se trouve que dans l'union intime de la subjectivité humaine avec l'objectivité réelle d'un monde organique et vivant, d'une unité sainte dont la loi n'est ni une abstraction, ni une chose d'invention humaine, mais une réalité divine, Dieu lui-même dans la révélation de l'amour mutuel. C'est l'Eglise. L'intelligence grossière et bornée, l'intelligence aveuglée par les vices de sa volonté perverse, ne voit point et ne peut pas voir Dieu. Elle lui est extérieure comme le mal dont elle est l'esclave. Sa croyance n'est qu'une simple opinion

logique, et ne peut jamais devenir la foi dont elle usurpe quelquefois le nom. C'est la sainteté qui convertit la croyance en foi, et qui la rend intérieure à Dieu lui-même par la grâce de l'Esprit vivifiant dont elle est le don. La foi, c'est donc l'Esprit-Saint apposant son cachet à la croyance; mais ce cachet, l'homme ne s'en empare pas à sa volonté, l'homme isolé dans sa subjectivité ne s'en empare pas du tout. Il n'a été donné qu'une seule fois pour tous les siècles, au grand jour de la Pentecôte, à l'Eglise des Apôtres *réunie dans la sainte unité de l'amour et de la prière*, et depuis ce temps le chrétien, homme subjectif, protestant aveugle par l'effet de sa faiblesse morale, devient voyant et catholique dans la sainteté de l'Eglise des Apôtres dont il constitue une partie intégrante. » (*L'Eglise Latine et le Protestantisme*, p. 240-242).

Donc, pour Khomiakof, *la foi, c'est l'Eglise*. C'est là ce que les psychologues modernes appelleraient une « théorie de la croyance ». Théorie — si c'en est une — d'une ampleur et d'une profondeur singulières. Si un catholique romain n'a pas reconnu, tout à l'heure, l'histoire de l'infailibilité papale, dans le récit du théologien russe, par contre, à cette dernière conception de

l'Eglise, il peut souscrire sans réserve. Je n'ai pas à discuter ces thèses en détail. *Mais il me reste à montrer comment, en Russie, dès que la foi s'appuie sur l'Eglise, elle est absolue.* Khomiakof se contente d'affirmer, comme un croyant : « C'est la sainteté qui convertit la croyance en foi et qui la rend intérieure à Dieu lui-même. » Il n'est pas défendu d'ajouter à cette affirmation un peu de psychologie sociale.

Les canons des sept conciles — tout le dogme orthodoxe — racontent les mystères de l'amour de Dieu pour nous et cet amour nous donne la force de nous aimer les uns les autres. Seul le mystère d'amour soutient la loi d'amour, et seule la vertu d'amour comprend le mystère d'amour. Plus brutalement, le Russe est un communautaire. Comme tel, psychologiquement, il n'a pas de qualité plus courante que la charité, et, socialement, il n'a pas d'autorité plus ordinaire que celle des conseils. Ses conditions d'existence ne lui permettent pas, comme à l'occidental, de juger la charité au nom de la science, et d'en appeler de la décision d'une assemblée à la critique de sa raison. Au contraire, par tempérament, il jugerait une œuvre d'art à la bonté qu'elle lui suggère et il ne sera sûr d'avoir raison que quand tous

les anciens le lui auront dit. Il se décide par amour et il pense en corps. Donc les vérités fondamentales du Christianisme correspondent au besoin fondamental de son âme, et la manière dont les Pères les ont promulguées reproduit le procédé journalier des gouvernements civils. Le dogme est la constitution même de la Russie donnée constitutionnellement. Comme au fond de l'immobile empire, le Russe ne connaît rien d'autre que l'identité de sa société et de son Christianisme, il n'a rien au nom de quoi il puisse juger l'un et l'autre. Professer le dogme chrétien d'après l'autorité des conciles, c'est, à la russe, affirmer qu'on est Russe. Le Credo est une charte dont le Pravoslavny ne pourrait douter sans douter de lui-même. Son dogme ne peut reposer sur rien, parce que tout repose sur lui. Il est, dans la pensée, dans le sentiment, dans l'action, l'absolu.

Reprenons. *Le dogme est absolu parce qu'il est riche. Jamais, en effet, il ne se serait suffi s'il n'avait été qu'un théorème : il est le fondement de la vie parce qu'il est une charité. Dans cette charité, l'Eglise d'Orient est tout entière. Toutes les questions religieuses aboutissent donc, en dernier examen, à la question de l'Eglise.*

Organisation ecclésiastique ou pratique culturelle, les conclusions des deux derniers chapitres concordent. *Du catholicisme romain à l'orthodoxie russe, il y a plus qu'une différence religieuse, il y a une différence sociale.*

Cette différence, nous l'avons vue s'aggraver à chaque page, et les dernières nous permettent de dire plus encore. Le schisme n'est pas l'éloignement de deux Eglises sans communications extérieures, mais intérieurement semblables : l'une est avant tout une société invisible, l'autre est, pour commencer, une société visible ; l'une n'a pas de chef sur terre, l'autre en a un, et le plus absolu qui soit. Voilà la coupure. Elle sépare non seulement deux Eglises, mais deux notions différentes de l'Eglise. *On est schismatique parce qu'on ne comprend pas le terme schisme de la même façon et, si l'on voulait retrouver la communion des premiers temps, c'est sur le sens du mot communion qu'il faudrait s'entendre d'abord.*

J'achève, avec cette lettre, ma « sociologie » du Christianisme russe. On lui peut, tout de suite, adresser une critique. J'ai dit d'abord que le Russe était à la fois communautaire et indivi-

dualiste. Quand, plus tard, j'ai voulu montrer l'accord de sa religion et de son tempérament, ce sont surtout des qualités communautaires que je lui ai prêtées. L'Orthodoxie ne serait donc russe qu'à demi. Elle ne conviendrait parfaitement qu'à une société tout à fait patriarcale. J'aurais exagéré son efficacité. Les orthodoxes lui sont moins fidèles. Leurs critiques abondent. Tantôt c'est une simple ironie, comme dans ce conte où Dieu engage le loup affamé à manger la jument du pape, tantôt c'est un réquisitoire furieux, comme ces lignes fort répandues, que j'emprunte à Prougavine : « Le péché est mort (c'est-à-dire qu'aujourd'hui rien ne compte comme un péché), la vérité, comme la bougie, s'est éteinte, la sincérité s'est cachée, la justice est en fuite, la vertu va en mendiante, la vérité est enterrée dans les ruines du mensonge, la foi est dans Jérusalem, l'espérance est avec l'ancre, au fond de la mer, l'honnêteté a pris sa retraite, la fidélité est sur les balances des pharmaciens, la douceur est dans la bataille et au bureau de police, la loi est chez les sénateurs, sur leurs boutons... la patience veut éclater. » (Raskol i Cektanstva, p. 29) Ces voix éparses, les occidentaux les entendent recueillies, amplifiées, dramatisées, dans la voix de Léon

Tolstoï. Aussi ne peuvent-ils s'empêcher de songer à la prédiction de Vladimir Solovief : « L'orthodoxie craquera entre le protestantisme et le catholicisme ». Il semble qu'elle craque déjà. D'innombrables sectes s'en sont détachées et s'en détachent encore. Elles contiennent plusieurs millions d'adhérents. Ce nombre seul suffit à en imposer. S'il renferme un avertissement, nous devons le chercher. Je le tenterai dans ma prochaine lettre. Tout de même, attendez-la en paix.

Sixième lettre.

LE RASKOL ET LES SECTES

En écrivant « Oxford » sur l'enveloppe que je vous envoie, je songe au beau livre que vous nous donnerez bientôt sur les non-conformistes anglais. Aussi j'ai honte de ce que je pourrai jamais vous dire sur les non-conformistes russes. Il y a à cela trois raisons. La première, c'est que je n'ai pas votre talent. La deuxième, c'est que les sectaires du Caucase et de la Sibérie sont très difficiles à atteindre et que, si l'on s'en tient à leurs historiens, on trouve bien des documents trop passionnés pour être justes. La dernière, c'est que, dans la particulariste Angleterre, les sectes peuvent être un ferment religieux de premier ordre, tandis que, dans la communautaire Russie, elles sont plutôt le produit du laisser-aller anarchique. Vous vous apercevrez bien vite

qu'elles ne tiennent pas l'avenir. Maintenant que vous êtes habitué à mon procédé, vous n'avez pas besoin que je fasse rentrer mes preuves dans des cadres toujours factices et je puis tout uniment vous raconter de l'histoire.

Les dissidents russes peuvent se classer en deux groupes, le *Raskol* et les *Sectes proprement dites*.

Leur total est évalué à quelques trois millions par les statistiques officielles, à dix ou quinze millions par la plupart des auteurs. Le chiffre officiel est assurément trop petit, parce que, persécutés s'ils ne faisaient pas leurs pâques, beaucoup de dissidents se faisaient passer pour orthodoxes, — et les chiffres privés sont sans doute trop grands, parce que, dans les pays où les chemins sont rares et dans ceux où l'esprit est frondeur, beaucoup de communes ne sont schismatiques que par accident de voirie ou malentendu réparable. Quant aux proportions, on peut les induire de la statistique, mise à jour, de M. Iousov.

Vieux croyants avec prêtres	Trois millions et demi.
Vieux croyants sans prêtres	Sept millions.
Sectes mystiques (Hommes de Dieu et Mutilés)	Soixante et quelques mille.
Sectes rationalistes (Doukhabory, Malakany, etc.)	Deux millions.

I

LE RASKOL

L'histoire de l'établissement du Raskol peut se résumer en une phrase : *de l'inertie secouée de révoltes.*

L'Eglise russe, après le joug tatar, resta pendant longtemps fort grossière et fort ignorante. Sa grossièreté faisait fuir dans les forêts des délicats qui pratiquaient la pénitence et méprisaient la hiérarchie. Quant aux prêtres, leurs livres sacrés avaient été transcrits par des copistes qui n'y respectaient guère que les fautes d'orthographe et finirent par introduire dans l'Evangile toutes les erreurs des premiers siècles. Faute de communications entre les villages, la foi orthodoxe était alors un fouillis d'hérésies locales, auxquelles on ne tenait que parce qu'on les avait

reçues de ses pères, mais qu'on aurait défendues contre un évangile écrit de la main de saint Matthieu. Ainsi, chez les uns, l'ascétisme, chez les autres, ce respect du demi passé, au lieu de consolider l'Eglise, commençaient à l'effriter. Un moine, très savant pour son xvi^e siècle, Maxime le Grec, entreprend de reviser l'Ecriture d'après les manuscrits de Byzance : cette « critique » effraie les évêques, et Maxime, enfermé dans une série de monastères, meurt en poursuivant solitairement sa besogne apologétique. Mais Ivan Grozny l'a mieux compris. En 1551, il a convoqué un Sabor où, entre autres affaires, on a décrété la correction des Livres : il ne manquait que des prêtres capables de l'exécuter. En 1564, Ivan a fondé à Moscou une imprimerie d'où sortiraient les Livres corrigés : on imprime bien, mais on ne corrige pas, et le remède ne fait que sanctionner le mal. Plusieurs fois, au cours du siècle, se renouvellent l'aventure de l'imprimerie ou l'aventure de Maxime le Grec : toujours la routine générale triomphe de la bonne volonté des Tsars : l'Eglise dort.

Vint Nikone. Il était acquis aux idées nouvelles, si on peut les appeler nouvelles. Patriarche, il commença par faire étudier à Byzance la ques-

tion des sources de l'Écriture et de la liturgie, et, lorsqu'il fut sûr de lui, il prit la tête du mouvement. Réunion en 1654 d'un Sabor où une grosse majorité l'appuie. Approbation de ce décret par un second Sabor qu'il a provoqué à Constantinople. Nouveau Concile, où, en présence de patriarches étrangers, on ordonne, par exemple, de faire le signe de croix avec trois doigts et non avec deux et d'écrire le nom du Christ lissous et non Issous : les récalcitrants, dans des monastères ! (1655).

Fureur dans le bas clergé, qui ne peut pardonner au patriarche d'exiger que les diacres sachent lire et que tout le monde se conduise bien. Fureur dans les couvents, où les exilés propagent l'attachement aux fautes vénérables. Fureur dans le peuple que ses prêtres, peuple comme lui, n'ont pas de peine à gagner à leurs sentiments. Fureur même chez les boïards, que les hauteurs de Nikone blessent. « Prince des hérétiques, précurseur de l'Antéchrist, ami de Satan », voilà les noms qu'on lui donne. Au fond, l'Eglise a besoin d'une réforme, chacun sent le devoir de se corriger : mais la tâche serait si lourde, que, par une hypocrisie commune en ces sortes d'événements, les colères accumulées

contre l'ordre de choses s'unissent tacitement contre son réformateur.

En 1658, Nikone avait abdicé. En 1667, le grand Sabor, composé de 10 métropolitains, 8 archevêques, 6 évêques, sans compter les archimandrites, le déposa pour abandon de son siège épiscopal, mais excommunia ceux qui refusaient d'accepter ses corrections. Cette sentence d'excommunication fait du 13 mai 1667 une grande date de l'histoire russe. L'Eglise croyait avoir coupé court aux dissidences : en réalité, elle décréta le schisme. Les adversaires de Nikone, qui, jusqu'ici, s'appelaient les vieux ritualistes, « starobriadtsy », ou les vieux croyants, « starovéry », se nommèrent désormais les « raskolniki », c'est-à-dire les séparés.

Séparation momentanée, semblait-il. Les schismatiques ne se distinguaient des orthodoxes que par des rites accessoires, le signe de croix à deux doigts, l'orthographe de Jésus, le double alleluia, la croix à huit branches, le sens des processions autour des baptistères et un petit nombre de traditions locales. Quelle que soit la routine du paysan et l'intransigeance de l'autorité, on aurait pu s'entendre. Mais deux séries d'événements gâtèrent tout.

D'abord des révoltes. Misère du peuple et faiblesse des gouvernements, les révoltes étaient épidémiques depuis ce début du xvii^e siècle qu'on a nommé le temps des troubles. Quelques-unes nous intéressent. Le couvent de Solovietski, converti au Raskol par les vieux ritualistes qu'on y avait internés, et dont les richesses tentaient des gens qui n'avaient rien de religieux, prit prétexte des rigueurs de l'orthodoxie pour réclamer, à coups de canons, une indépendance que semblait lui permettre son isolement dans la mer Blanche : on envoya contre lui des milliers d'hommes de troupes régulières qui ne purent le prendre que par trahison (1676). — A la mort de Feodr Alexiévitch (1682), Sophie étant régente pendant la minorité de Pierre I^{er}, les Streltsi (l'infanterie populaire) se soulevèrent : mécontentement politique contre les allures de la régente, mais, comme les Streltsi étaient pour la plupart vieux croyants, leur vieille foi donna à la guerre civile une dignité de guerre sainte : d'ailleurs ils se soumirent spontanément. — Ce sont des faits isolés, mais déjà le Raskol cesse d'être une affaire d'Eglise pour entrer dans la politique, et la plus turbulente ; le signe de croix à deux doigts et la croix à huit branches sont

des signes de ralliement pour les partis d'opposition.

Le schisme devint irrémédiable quand Pierre le Grand tenta d'européaniser la Russie. C'est que le Raskol s'était uniquement recruté dans le peuple, et le peuple devait être plus scandalisé que la noblesse des culottes courtes et des souliers à boucles. Donc le Tsar avait commencé au 1^{er} janvier les années que Dieu avait créées le 1^{er} septembre. La cour fumait : mais fumer est un plus grand péché que s'enivrer, car il est écrit que ce qui souille le cœur de l'homme, ce n'est pas ce qui entre dans sa bouche, mais ce qui en sort, comme la fumée de l'herbe diabolique. Avec la conviction que la moindre parole de l'Ecriture vit dans le moindre des faits présents, les starovéry distinguèrent mal les nouveautés religieuses des nouveautés sociales. Le Raskol ne fut plus de la routine dérangée, mais du patriotisme blessé. Il ne se défendait plus contre Nikone, mais contre l'Occident. De Pierre il fallait tout attendre, et contre lui on pouvait tout oser. Le gouvernement aggrava ses persécutions : le Raskol multiplia ses martyrs.

Jusqu'ici le Raskol n'est point une secte, mais une tendance, et, bien que née à l'occasion de ré-

formes, c'est la tendance contre-réformiste. C'est presque le contraire du Protestantisme occidental. Le Protestantisme progresse et s'organise. Le Raskol empêche tout et n'organise rien. Il est bien national par ce mélange de fidélité et d'indépendance, de soumission et de violence, d'étroitesse et de fantaisie. C'est un phénomène unique dans l'histoire du Christianisme.

Désormais on pourra distinguer deux catégories parmi les schismatiques, les papovtsy, ceux qui ont des prêtres, et les bezpapovtsy, ou sans-prêtres.

1° Les Papovtsy.

La preuve que le Raskol a été Raskol sans le vouloir, c'est l'histoire des origines de son sacerdoce. Au commencement, tous les starovery étaient persuadés que les niconiens reconnaîtraient leurs erreurs. Quand ils les virent persévérer, ils crurent à la fin du monde. Dans l'un et l'autre cas, il était inutile de préparer l'avenir. Aussi l'évêque starovère Paul Kolomenski mourut en prison sans avoir eu le temps de consacrer d'autres évêques. Désormais le schisme manquait d'épiscopat. Il allait manquer par là même de prêtrise. On commença à s'en inquiéter quand moururent ses pasteurs des premiers jours. Quel-

ques-uns, à leur lit de mort, « léguaient » **leur** pouvoir à des laïques, fort embarrassés **pour** s'en servir, faute d'ordination. D'autres fois, **on** acceptait dans le Raskol des prêtres détachés de l'Eglise officielle, à condition qu'ils eussent reçu le baptême avant Nikone, car depuis Nikone, l'Eglise n'a plus de vrai baptême. Au bout de quelques années, il n'y eut plus de prêtres préiconiens. Les raskolniki rebaptisèrent donc les transfuges de l'Orthodoxie, mais en leur laissant leurs habits sacerdotaux, pour que le nouveau baptême ne leur fit pas perdre une ordination qu'ils n'auraient pas pu leur rendre. Plus tard on dédaigna de rebaptiser. Malgré tout, les prêtres déserteurs se firent rares.

Aussi il ne pouvait manquer d'apparaître des évêques illégitimes ou de faux évêques, le moine Iacoblev, qui se fit sacrer sur la présentation de fausses lettres (1725), ou l'hiérodiaque Ambroise, qui, au lieu de sacre, se contenta d'un faux nom (vers 1750) ; le premier fut pris et le second se sauva en Pologne, où il mourut général ; la hiérarchie ne leur survécut pas.

Cependant, faute de prêtres, il fallait bien confier aux laïques certaines fonctions sacerdotales : au début du xviii^e siècle, chez les Vetkovski, en

Pologne, ils donnaient l'onction et la communion. Tout de même, on se liait à des popes orthodoxes, pour provoquer leurs défections, souvent par des moyens qui n'avaient rien de surnaturel. Ainsi le Raskol se trouva doublement dépendant, et des laïques, et de l'Orthodoxie. D'ailleurs, il se composait de communautés isolées et même cachées, dont les plus florissantes furent, au hasard des vexations gouvernementales, celles de l'île de Vetka, celle de Staradoubié, et celle du cimetière Ragojski, à Moscou. Elles n'étaient réunies que quand elles suscitaient un chef de valeur, comme Michel Kalmyk, c'est-à-dire par accident. En temps ordinaire, le seul lien était l'argent, qu'elles prodiguaient, car beaucoup de raskolniki, peut-être à cause de leur sobriété et de leur continence, s'étaient enrichis, et ce sont aujourd'hui les plus gros marchands de la rive sud de Moscou. En réalité, le Raskol n'existait pas comme Eglise.

Vous dirai-je la fin de son histoire ?

Le gouvernement, après l'avoir persécuté, essaya de se le concilier. Au début du xix^e siècle, il autorisa des prêtres à officier selon les anciens rites. C'étaient des vieux croyants par la liturgie, des orthodoxes par l'obéissance. Ils étaient staroobriadtsy, mais non raskolniki. On les

nomma *édinavertsy*, c'est-à-dire unicroyants. Leurs églises étaient ouvertes aux orthodoxes comme aux schismatiques. L'Etat espérait y ramener les dissidents. Mais beaucoup se méfièrent. L'idée n'eut qu'un demi-succès.

Vers la même époque, les starovéry étaient décidés à se procurer un évêque. Ils ne le trouvèrent qu'en 1846, en la personne d'un métropolite de Bosnie, destitué et pauvre, Ambroise, qu'on persuada de passer au Raskol, et qui reçut comme siège le couvent raskolnik de Bielokrinitsa, en Autriche. Deux ans après, sur les remontrances de la Russie, l'Autriche l'exilait. Mais il avait déjà consacré plusieurs évêques. Son coadjuteur Cyrille lui succéda et les autres partagèrent la Russie en diocèses schismatiques. Cependant le concile des vieux croyants de Ragojski (1863) s'accommoda mal d'une hiérarchie étrangère, et plusieurs évêques, pris parmi les marchands moscovites, n'avaient pas, sur les choses de Dieu, l'instruction d'un diacre. Chaque nouvelle autorité risquait de devenir le centre d'un nouveau schisme. Il y eut des raskols de Raskol. Les starovéry s'étaient trop bien habitués à se passer de hiérarchie pour pouvoir, sans danger, en recevoir une après deux siècles.

N'admirez-vous pas, dans tous ces événements, une terrible contradiction ? Le Raskol entraîne les moins débauchés, les moins buveurs, les plus actifs, ceux qui se piquent d'être le mieux russes, une élite ; mais il stérilise leurs qualités, faute de cadres. En face, l'Eglise reste l'Eglise, mais on l'accuse, depuis la suppression du patriarcat, d'être domestiquée, et, ne pouvant affirmer son autorité qu'à coups de persécutions, elle commence à douter d'elle-même. D'un côté, le Raskol a le beau rôle : il est la protestation des vertus chrétiennes contre les vices occidentaux. D'autre part, il a la fausse posture du droit qui se cache et de l'intransigeance qui tient sa vie de l'ennemi. Le Raskol est une exagération de l'orthodoxie aboutissant à la négation de l'orthodoxie ; il a tous les désirs de la perfection, mais dans les conditions de la chute. Le Raskol et l'Eglise s'affaiblissent l'un l'autre par le malentendu de leurs qualités mêmes. Ce fut un grand malheur pour la Russie.

Le mal était plus grand encore avec les bezpapovtsy.

2° *Les Bezpapovtsy.*

Au début, les papovtsy avaient cru à la conversion de l'Eglise : dès le début, les bezpapov-

tsy comprirent que l'Antéchrist était venu. Cette confiance et ce désespoir sont aussi russes l'un que l'autre. L'Antéchrist, c'est Pierre le Grand. Il marque son empreinte sur toutes les actions de l'Eglise : les sacrements sont des simulacres, les prêtres sont des loups, depuis Nikone la vertu de l'imposition des mains s'est envolée au ciel. Les raskolniki, dans leurs tableaux, représentent le Tsar guidé par le Diable et l'Eglise sous la figure d'une fille publique. Mais ce temps sera court. Le Christ va venir. En l'attendant, les meilleurs chrétiens sont ceux qui ne sont plus chrétiens.

Ce radicalisme est naturel dans les régions septentrionales où les bezpapovtsy se développèrent en secret. Mais les causes m'importent moins que les conséquences. Vous pressentez la première. Plus de hiérarchie, et les communautés de bezpapovtsy seront encore moins liées que celles des papovtsy. Une preuve. A la fin du ^{xviii} siècle, les frères Denissof, de race princière, avaient fondé du côté de la mer Blanche la secte des « Pamortsy ». Le diacre Théodose, de la famille des boïards Ouroussof, s'en détacha pour établir une secte analogue aux environs de Novgorod (1684-1685). Pour refaire l'unité, Théodose alla deux fois trouver les Denissof au monastère

de Vek, mais leurs discussions n'aboutirent pas. A son tour, André Denissof envoya deux messages qui reçurent cette réponse : « Commencez par reconnaître publiquement vos erreurs ». Puis, quand les Théodosiens apprirent que les Pamotsy consentaient à prier pour le Tsar, ils leur dirent : « Pas de communion avec vous, ni dans ce monde, ni dans l'autre ! » On en resta là. Mais quand Théodose fut mort en prison (1711), André Denissof tenta de se rapprocher de son fils, Eustathe, qui avait conduit ses disciples en Livonie. Cette fois, il y eut rupture chez les Théodosiens. Beaucoup restèrent fidèles à leur fondateur. D'autres passèrent aux Pamortsy. Quelques-uns, fatigués de ces luttes, et Eustathe avec eux, retournèrent simplement à l'Eglise orthodoxe.

Il est vrai que ces mêmes Théodosiens devaient bientôt donner une certaine unité aux bezpavovtsy. Pendant la peste de 1771, l'un d'eux, Elie Alexandrovitch Kovyline, marchand de Moscou, obtint de Catherine II la permission de fonder un hôpital. Il reçut tant d'offrandes que les cent chevaux de sa briqueterie ne suffisaient pas à les transporter. La peste finie, l'hôpital s'accrut de deux églises et d'un monastère. Ce fut l'origine de l'établissement de Preobrajenski.

Kovyline y fit fonction d'igoumène pendant trente-huit ans. Son but était la fusion des Théodosiens et des Pamortsy. Il leur envoyait de Moscou des chefs, des livres, des subsides. Sa bonté et sa dignité le firent tolérer comme d'utilité publique. Ce fut comme le patriarche des bezpapovtsy. Il mourut en 1809.

Mais une centralisation qui repose sur un prestige personnel et sur un roulement d'argent n'est pas durable. Nicolas I^{er} acheva de la ruiner par un oukase en 1853.

Jusqu'ici la bezpapovchchina n'est guère moins cohérente que la papovchchina. Mais il y a pire en elle. L'absence de sacrements dissout ses communes où la vie religieuse et la vie civile ne font qu'un. Il reste, il est vrai, le baptême, que peut donner tout homme et même toute femme : mais on ne baptise qu'une fois. La liturgie sans autel n'est qu'un chant inefficace. La confession, qu'on fait à n'importe quel frère, aboutit à cette prière : « Que le Christ t'absolve, moi je ne puis t'absoudre. » Le mariage, suivant les sectes, a traversé trois phases inévitables : les uns imposèrent la bénédiction des parents, d'autres se contentèrent du consentement mutuel, les derniers, estimant que l'idéal de l'homme est la

chasteté des anges, préféraient encore les chutes d'un jour à la débauche perpétuelle qu'un sacrement sanctionnait. Tout le Russe est là : pessimiste qui sent le monde perdu, héros qui restera fidèle aux rites qu'il sait vains, décrétant la pureté absolue et aussitôt pris par toutes les luxures, extrême en tout ; son but, le Christ, le résultat, la licence. Aussi la bezpapovchchina produisit-elle les sectes les plus extravagantes. J'en retiens deux.

Les *Errants* apparurent à plusieurs reprises sur les rivages et dans les forêts du nord. Les plus radicaux furent les disciples d'un Strelitz déserteur, Euphime, qui se rebaptisa lui-même, et avec de l'eau de pluie, pour que son christianisme ne dût rien au monde de l'Antéchrist. Puisque l'Antéchrist est partout, jusque dans les chemins faits pour les voitures, jusque dans les champs qu'ont labourés des hommes, à défaut de lutte impossible contre le Tsar et l'Eglise, il n'y a qu'un devoir, la fuite. Fuir les impôts, fuir le service militaire, quitter jusqu'à son nom. Oui, ils commencent par déchirer leurs passeports comme ils jettent les pièces de monnaie, car le saint Georges et le Dragon qui y sont dessinés sont le sceau de l'Antéchrist. C'est leur second

baptême à l'entrée dans cette secte où il n'y a de stable que les recéleurs affiliés qui, de loin en loin, cachent les errants, et qui, quand ils se sentent mourir, se font porter dehors. Ceux qu'on élit pour présider les cérémonies ou pour rendre la justice sont mal obéis. Dans la course en forêts, tous sont égaux, on pratique le vol et l'amour est libre, bien qu'on s'appelle frère et sœur. Aucune morale enfin, car les errants sont les justes et saint Paul a écrit que la loi n'a pas été écrite pour les justes. Tous les bezpapovtsy nient l'Eglise : les errants rejettent toute société. C'est le retour à la sauvagerie des bêtes.

D'autres vont jusqu'à se détruire eux-mêmes. Jésus a dit : « Celui qui hait sa vie en ce monde la conserve pour la vie éternelle », et il fait allusion à la mort volontaire, comme l'a expliqué le protopope Avvakoum, qui fut un des premiers apôtres du Raskol, et mourut martyr en 1681. Pourtant le suicide n'attendit pas l'effort d'une doctrine. Il poussa tout seul dans le désespoir du royaume du mal. Tantôt on se laisse mourir de faim ; tantôt on s'enterre vivant ; des hommes vont dans les bois, s'attachent avec une chaîne, ferment le cadenas et jettent la clef au loin. Mais la meilleure manière de mourir, c'est de se brûler. Le bap-

tême du feu est le sacrement le plus auguste. Qu'a-t-on à perdre ? La fin du monde est proche et, une fois dans les flammes, la sensation est délicate. « De 1675 à 1691, on compte plus de 37 cas de suicide par le feu et le nombre total des victimes dépasse 20.000. Il y eut parfois plus de 2.500 victimes pour un seul cas. »

M. Ivan Schtchoukine, dans *Le suicide collectif dans le Raskol russe*, en restitue une scène. Un prédicateur parcourt une contrée en lisant les épîtres d'Avvakoum. Puis il se fixe en forêt et autour de sa cabane se rassemble toute une colonie de « disciples de la mort ». « Le vieillard les instruit, les épuise par le jeûne, leur impose des pénitences, les confesse, leur donne la communion, les prépare à la mort. Cette existence dure parfois plus de six mois. Hommes et femmes vivent ensemble et malgré ces redoutables préparatifs ils sont assaillis de désirs charnels. Plus d'une fois on se dispose à se faire brûler, mais le courage fait défaut et l'on se disperse sans avoir accompli la terrible besogne. La parole du prédicateur devient de plus en plus enflammée, de plus en plus pressante ; alors commencent à circuler des bruits inquiétants : les autorités ont appris l'exode de toute cette population, et

des troupes ont été envoyées pour arrêter tout le monde. Il faut se hâter ; on choisit le tombeau, c'est-à-dire une izba suffisamment vaste, ou tout simplement un espace plus ou moins large que l'on entoure d'une palissade élevée ; on y amasse des matières inflammables, de la paille, des copeaux, de la poudre, de la poix et l'on recouvre le tout de paille.... Enfin on se décide à mourir : dans l'endroit préparé, « le tombeau », se rassemble la foule, portant des cierges allumés, pour aller avec dignité à la rencontre de la mort et du Fiancé céleste. On ferme et on barricade avec soin toutes les issues pour qu'au dernier moment personne ne puisse s'échapper du feu.

« L'impression produite devait être celle « de martyrs se faisant brûler avec joie, venant là gaiement comme à un banquet ». Mais bien souvent des supercheries et des violences étaient pratiquées ; beaucoup de jeunes gens se débarrassaient ainsi de leurs femmes pour se remarier. Un homme traîna de force sa femme pour être brûlée avec lui ; mais elle s'enfuit et le mari s'échappa à sa suite. On vit une fois se produire le cas suivant : « Un bûcher flambait dans un clos, l'autodafé était terrifiant. Un vieillard, déjà saisi par les flammes, sauta vers la palissade pour la

franchir, mais ses propres fils lui tranchèrent les mains à coups de hache et le pauvre homme retomba dans la fournaise ». Ailleurs c'est au contraire un père qui empêche son fils de se sauver : un enfant de dix ans appelle sa mère ; la mère avait réussi à s'échapper du « tombeau », il veut la suivre : père, laisse-moi partir, je ne veux pas être brûlé. Et l'enfant se serait sauvé si le père ne l'avait retenu de force. Une autre fois, c'est une femme enceinte qui était venue contempler ce spectacle ; prise de terreur, elle accoucha. Un sacristain qui se trouvait là, en spectateur, lui aussi ne perdit point de temps : il jeta au feu l'accouchée d'abord ; puis, saisissant l'enfant, il le baptisa et l'envoya rejoindre sa mère dans les flammes. » (p. 106-111)

Ces faits remontent à deux cents ans. Depuis, la fièvre a diminué, mais elle n'est pas tout à fait guérie. Pendant le xix^e siècle on en a encore constaté vingt cas. Le dernier suicide par le feu date de 1860 : quinze vieux croyants se brûlèrent dans le gouvernement d'Olonets. Le dernier suicide collectif eut lieu à la fin de 1896 et au début de 1897 : dans une ferme de l'estuaire du Dniestr, vingt-quatre bezpapovtsy se firent enterrer vivants.

En voilà assez pour nous fixer. *Le Raskol, poussé à ses limites, est uniquement et radicalement destructeur.*

Si le Raskol n'est qu'une dégénérescence d'Orthodoxie, n'y a-t-il pas des germes de bonne vie religieuse dans quelque'une des innombrables sectes qui ne dérivent pas du Raskol, soit qu'elles viennent d'influences étrangères, soit qu'elles semblent tout à fait autonomes ? On l'a soutenu. Vous allez juger.

II

LES SECTES

On divise couramment les sectes russes en *mystiques* et *rationalistes*. Les deux noms sont assez mal trouvés, car, dans le sens vulgaire, tout Russe est mystique et aucun n'est rationaliste. Ils veulent dire que certaines sectes attachent plus d'importance aux mystérieuses pratiques qui transforment un homme en prophète inspiré, et que certaines autres arrivent aux pratiques religieuses par un travail de libre pensée souvent, d'ailleurs, tout à fait irrationnel.

Un mot sur un type de chaque genre, car les espèces sont innombrables et je n'ai pas la prétention de tout dire.

1° Type de secte dite mystique : les Hommes de Dieu ou Khlisty.

Il vient de paraître, en français, une étude complète, sous le titre : *La Secte russe des Hommes de Dieu*, de M. J.-B. Séverac.

Les Hommes de Dieu ont été réunis, vers le milieu du ^{xvii}^e siècle, par des paysans, et, depuis lors, se sont toujours recrutés chez des paysans.

Une telle secte se caractérise par son culte. Les adeptes se réunissent généralement de nuit, dans des chambres éclairées. Hommes et femmes, vêtus de longues chemises blanches, s'asseyent sur des bancs qui entourent la salle et commencent à chanter des cantiques. Bientôt quelques-uns se lèvent et se mettent à tourner sur eux-mêmes très vite, toujours dans le même sens. Le mouvement devient général. Sa vitesse s'accélère encore. Des cris s'y mêlent. Quelquefois on se flagelle. « Aux réunions, dit un homme de Dieu, des cantiques, de la chaleur, de l'odeur, dont pour ainsi dire on te baigne, tu deviens littéralement ivre, ton visage brûle de fièvre, dans tes mains et ton cœur tu sens qu'un feu brûle ». Pour retrouver ces sensations, « rien n'arrête les sectateurs, ni le mauvais temps, ni les dangers, ni la distance ». Cet état ultra-terrestre, ils le nomment la « ferveur ». Quelques-uns vont au delà. L'esprit divin descend en eux. Ils prophétisent. Sans inarticulés, an-

nonce de l'avenir, mais surtout prédication morale, c'est le but de la réunion. Les fidèles l'écoutent en extase. Après quoi, quelques-uns s'endorment d'épuisement sur le plancher trempé de sueur.

Sur le culte est calquée la croyance. Entre l'homme et la divinité, il n'y a pas d'abîme. En illuminant sans cesse des prophètes, Dieu continue sa révélation. Même il se fait chair dans des créatures d'élite. Dieu, c'est le Fils, l'Etre d'Amour, car on parle peu du Père, l'Etre de Puissance. Ainsi, il s'est une première fois incarné en Jésus, une seconde fois au ^{xvii}^e siècle en Ivan Souslof, l'un des fondateurs de la secte, et il se réincarne de nos jours. Nous coudoyons des Christs et nous sommes peut-être appelés à en devenir un. A côté d'eux vivent des incarnations de la Vierge, des anges, des saints. Tout un ciel marche sur la terre.

Pour se rendre dignes de ce commerce céleste ou plutôt aptes à cette délicieuse « ferveur », les Hommes de Dieu s'efforcent de mener une vie pure. Ne buvez point d'alcool, enseignent-ils, ne mangez pas de viande, jeûnez à l'excès, n'allez jamais dans les fêtes profanes, surtout restez absolument chastes, ne vous mariant pas ou, si

vous êtes marié, vivant avec votre femme comme avec une sœur, car « des femmes naît en l'homme une faiblesse qui mange toutes les vertus et éloigne de Dieu ». Quand vous aurez satisfait à ces préceptes, gardez encore le silence, à cause de la police.

Chaque groupe, chaque « navire » est dirigé par deux « pilotes », un homme et une femme : l'homme est un Christ, ou, s'il n'y a pas de Christ, un prophète : la femme est une Mère-de-Dieu ou une prophétesse. En l'absence, au moins théorique, de mariages et même de sexes, le navire se compose d'âmes absolument égales unies par l'autorité surhumaine du pilote : impossible d'arriver à plus de cohésion pendant les quelques heures de sensualité religieuse qui sont le premier but des khlisty. Dans le village, l'union diminue : elle est comparable à celle de certaines confréries bezpapovtsy. Mais, en dehors du village, elle cesse tout à fait. Puisque les Hommes de Dieu communiquent avec Dieu directement, quel besoin ont-ils de communiquer entre eux ? Chaque navire se suffit à lui-même. Chaque pilote ignore les autres. La secte n'est pas une Eglise, mais des chapelles. Elle peut intéresser le psychologue : *pour l'homme d'Etat, elle n'existe pas.*

Assurément, les Hommes de Dieu sont russes, par leur religiosité qui va jusqu'à l'extase, leur absolutisme qui veut le Christ en personne, leur ascétisme outré, leurs défaillances, naturellement, et leur besoin d'égalité. Pourtant ils sont trop cachés pour n'être pas des exceptions. Ils me semblent moins intéressants que les Doukhabory. Les Doukhabory sont classés parmi les rationalistes. Si petit que soit leur succès, il peut faire croire que la Russie est moins religieuse qu'on ne l'a dit. On en arrive à penser que le développement de l'instruction lui fera perdre toute foi. Mais, en dépit des mots, la pensée des Doukhabory est plus près du mysticisme russe que du rationalisme latin.

2° Type de secte dite rationaliste : les Doukhabory.

Les Doukhabory, qui commencèrent au XVIII^e siècle aux environs de Kharkof, furent groupés en villages et isolés des orthodoxes par le gouvernement qui craignait la contagion de leurs doctrines : ils ont ainsi passé en Crimée, au Caucase, en Sibérie -et au Canada, et sont aujourd'hui assez prospères, sinon par eux-mêmes, du moins par des sectaires sortis d'eux, les Malakany.

Les Doukhabory croient que Dieu est esprit et, par suite, qu'il veut être adoré en esprit. Pas d'images : une image n'est que du bois. Pas d'églises : les vrais temples de Dieu, c'est nous. Pas de signes de croix : gestes inutiles. Et pas de sacrements non plus : on n'a d'autre nourriture divine que les pieux entretiens et, pour se marier, on se contente de la bénédiction des parents. A force d'intérioriser, beaucoup s'imaginent qu'il n'y a point d'autre divinité que le sentiment que nous en avons, et, comme à des porteurs de Dieu, ils se témoignent les uns aux autres un respect qui est un demi-culte. Mais ces fuyances du dogme n'empêchent pas la vigueur de la pratique.

A l'inverse des intellectuels occidentaux qui ne se croient des dieux que pour se soustraire au devoir, les Doukhabory trouvent dans leur divinisation une plus grande vigueur morale. L'un d'eux dit à un voyageur qui visitait la colonie du Canada : « Il est écrit dans l'Evangile que l'homme est fait à l'image de Dieu. Donc je suis Dieu. Tout ce qui vit en moi est Dieu. Comment oserais-je pécher ? » (*Doukhabory v Kanadié*, p. 55).

En fait, ils ne pêchent pas. Leur ascétisme est

rigoureux et raisonnable. Des hommes mariés attendent la naissance d'un enfant pour redevenir chastes, et, bien que les jeunes gens puissent se fiancer et se séparer à leur fantaisie, il y a fort peu de divorces. Naturellement, on ne fume pas, on ne boit pas, même on ne mange ni viande, ni lait, et cela pour des motifs qui paraîtraient ridicules s'ils n'étaient inséparables d'un système que des Russes ne pourraient pratiquer à demi. Le même moujik disait : « Manger de la viande, c'est un brigandage, et du lait, un vol. Un petit veau, c'est comme un petit enfant. Que dirais-tu, si on prenait à ta femme le lait de ton enfant ? » (*ibid.* p. 52). En faisant les semailles, ils prient : « Fais pousser, Seigneur, pour toute créature vivante ; pour l'animal et pour l'oiseau ; pour le mendiant : il peut demander ; pour le voleur, s'il veut voler : donne-lui aussi sa part » (*ibid.*, p. 54). Ils ont donc pour tout ce qui vit une sympathie sans bornes. Elle ne va pas sans une infinie douceur. Ils ne résistent à rien, ni aux étrangers qui ne les traitent pas toujours en frères, ni aux lois qu'ils savent exécrationnelles, rien qu'au service militaire. Pendant la première guerre contre les Turcs, tout un bataillon, formé de Doukhabory, jeta ses fusils. Récemment, au Causase, ils firent

une nuit un autodafé général des armes les plus inoffensives.

Comment pratiquent-ils cette morale avec si peu de rites et si peu de dogmes ? Dans n'importe quel pays latin le pur Evangile serait irréalisable, nous le savons par expérience. Mais nous savons par expérience aussi que l'Evangile tient presque tout seul chez des communautaires comme les Russes. Or, les Doukhabory sont encore plus communautaires que le reste des Russes. Déjà, au Caucase, on aurait pu le remarquer à ce seul signe : ils exagéraient l'égalité, les vieillards témoignant aux enfants le même respect que les enfants aux vieillards, les femmes ayant dans les assemblées les mêmes droits que les hommes et chacun appelant les autres par son prénom. Quand ils arrivèrent au Canada, ils mirent en commun la terre, l'argent, le troupeau, la récolte, c'est-à-dire qu'ils réalisèrent un communisme auquel aucun moujik ne prétendait, et ils le réalisèrent sincèrement, car, lorsque les hommes venaient verser au chef de la communauté les dollars gagnés chez les cultivateurs d'alentour, leurs figures rayonnaient comme s'ils avaient porté une offrande à l'autel. Ainsi leur état social était intermédiaire entre celui des cultiva-

teurs russes et celui des pasteurs asiatiques. Mais chez ceux-ci la société est indifférenciée, quoique stable : la religion est de même efficace, bien qu'indistincte dans son dogme et son culte. Il faut croire qu'il en est ainsi chez les Doukhabory. On ne doit pas dire qu'ils écoutent la raison. Ils suivent un Evangile inorganique. Ils manquent moins de vie religieuse que de fonctions religieuses. Ce sont des préchrétiens.

S'il en est ainsi, il faut s'attendre à trouver en eux quelque folie de la Croix. Cette charité et ce désintéressement des choses de la terre ne s'accordent pas avec le siècle. Après quelques années de séjour au Canada, ils avaient amassé assez d'argent pour constituer un établissement agricole fort prospère, auquel ne manquaient que les agourtsy du pays natal. Mais voici qu'un jour on se brouille avec les autorités anglaises. Aussitôt le parti est pris. On va s'en aller où Dieu voudra, prêcher l'Evangile et la liberté. Beaucoup hésitent. Une femme, en épluchant des pommes de terre, entend des voix qui la convainquent. Des vieillards se feront porter. Sur sept mille, dix-sept cents se décident. Avant de se mettre en marche, ils réunissent les vaches et les chevaux, les remercient de les avoir servis, les saluent et les

dispersent dans la forêt. Puis ils s'en vont, la croix en tête. En chemin, ils s'aperçoivent que l'Evangile ne dit pas de s'inquiéter de son vêtement, et ils jettent leurs fourrures derrière eux. Ce fut un exode splendide et lamentable. Dans les villages, ils prêchaient. Pourquoi prêchiez-vous ? demanda-t-on plus tard à un vieux. Il répondit : « Voilà. Si je meurs à présent, le Seigneur commencera par demander : Connaissais-tu la loi de Dieu ? » Je dirai : Un petit peu, je l'ai connue. Dieu demandera : Et quelle est la loi ? Je répondrai : Ne buvez pas de vin, ne fumez pas de tabac, ne tuez pas, aimez-vous les uns les autres. Dieu dira : Et pourquoi est-ce que tu ne le disais pas aux frères ? Moi de répondre : J'ai marché, j'ai dit. Dieu : « Et pourquoi n'ont-ils pas écouté ? Moi : Est-ce que je sais ? Donc je suis justifié » (*ibid.*, p. 73). Les prédicateurs ne trouvèrent pas toujours l'aide fraternelle qu'ils auraient donnée. Ils firent une fois cinq jours et cinq nuits de route sans manger. De plus, l'hiver approchait. Ils étaient vaincus par le froid et la faim. A la fin le gouvernement les fit suivre sans qu'ils s'en doutassent par des fourgons de vivres qu'on leur distribuait dans les villages. Il avait fait prendre et vendre à leur profit leur bétail abandonné.

Quand ils arrivèrent à la première station, on les fit coucher dans des maisons séparées pour les prendre plus facilement, et, sans qu'ils résistassent outre mesure, — leur religion le leur défendait, — on les mit en wagon et on les ramena dans leurs anciens villages. Ils avaient marché trois cent milles en nourrissant leur âme. Franchement, sont-ils plus près des rationalistes d'Occident ou des mystiques pravoslavny ?

De cette aventure je retiens encore un incident. Au début, les prêcheurs se brouillent avec les autorités. Ce fait n'est pas isolé.

Le plus ancien historien des Doukhabory, Oreste Novitskii, écrit : « Les Doukhabory de Tambof ont osé faire la différence entre les bons et les mauvais pouvoirs, et distinguer leur origine : les bons viennent de Dieu, répétaient-ils, et les mauvais, on ne sait d'où. Les Doukhabory de Melitopolsk ne raisonnent pas sur la source du pouvoir, mais tout uniment soutiennent qu'il n'est besoin d'aucun pouvoir sur terre : le pouvoir n'est nécessaire que pour les voleurs, les brigands et leurs pareils » (*O Doukhabortsakh*, p. 65). Mais les circonstances de leur conflit avec le gouvernement canadien sont des plus curieuses. Le désaccord est triple. D'abord les Doukhabory re-

fusent d'accepter des terres en propriété individuelle : ils n'admettent que la propriété collective : seule elle est conforme à la loi de Dieu, n'étant pas, comme l'autre, source d'inégalités et de guerres. En second lieu, ils ne veulent pas faire enregistrer leurs mariages, car la loi de Dieu ordonne de choisir librement. Enfin, ils ne consentent pas à déclarer les décès et les naissances, de peur de faire injure au Père céleste qui sait qui il envoie en ce monde et qui il en retire. A un ami qui leur conseille de céder, ils expliquent ainsi leur conduite sur le dernier point : « Néanmoins nous sommes prêts à donner pour la statistique les renseignements qu'on nous demandera... Mais nous savons que c'est autre chose qu'on exige de nous : on veut que, sous prétexte de statistique, chacun de nous s'inscrive volontairement, lui et sa famille, sur les livres du gouvernement, et par cela même reconnaisse le pouvoir des lois humaines et y soumette sa volonté et sa conscience. Mais c'est ce qui nous est insupportable » (*Tolstoï et les Doukhabory*, p. 241). C'est clair : ces hommes sont avant tout des anarchistes.

C'est parce que leur commune est un tout complet — à la façon des communes pastorales —

qu'ils ne comprennent pas la nécessité de l'Etat — à la façon des sociétés pastorales. Plus chaque groupe sera cohérent, moins il supportera les liens à d'autres groupes. Il s'agit des liens religieux comme des liens politiques, car la fraternité communale est la cause et presque le tout de ce christianisme. Il s'est maintenu jusqu'ici parce que jusqu'ici les Doukhabory ont été constamment persécutés ou déportés au désert. Dès qu'ont cessé ces circonstances, ils ont commencé de perdre leurs caractères. La secte risquerait donc de disparaître en essayant de s'étendre. Elle est chrétienne dans des conditions sociales particulières où sont précisément impossibles un état ou un diocèse. *Les Doukhabory n'ont une religion que dans la mesure où ils n'ont pas d'Eglise.*

Ainsi, ni chez les Hommes de Dieu, ni chez les Doukhabory, je ne trouve de germe d'un christianisme organisable. Je n'en ai pas trouvé davantage chez les autres sectes mystiques ou rationalistes. Mais le montrer serait trop long; reportez-vous au troisième volume d'Anatole Leroy-Beaulieu, ou encore croyez-moi sur parole, puisque ce mot sur les schismatiques n'est qu'une digression pour expliquer les orthodoxes.

Cependant, avant de quitter les dissidents, je veux, en mêlant cette fois Raskol et Sectes, résumer ce que je vous en ai dit ; seul l'ordre changera : au lieu de descendre l'histoire, je respecterai la psychologie, au lieu de suivre la table des matières d'un exposé classique, je suivrai la table des matières de ma lettre sur *l'âme russe* : ce me sera l'occasion de boucher quelques lacunes, mais surtout de prolonger le parallélisme entre la religion et la société.

III

L'ESPRIT SCHISMATIQUE ET L'ESPRIT RUSSE

Donc je vais ouvrir le brouillon de ma deuxième lettre, recopier les titres des principaux paragraphes et noter, en regard, les faits correspondants que le schisme fournit. La plupart du temps, ils confirmeront ce que nous savons du caractère russe ; les exceptions seront d'autant plus instructives qu'elles seront plus rares. N'attendez pas le style d'un discours, mais celui d'un tableau.

1° Qualités morales.

A. Le paysan russe est, en général, fataliste.
— Le Schismatique l'est aussi : ainsi les Raskolniki, et spécialement les Bezpapovtsy, se résignent à passer presque sans vie religieuse les temps de l'Antechrist.

B. *Le paysan russe est, en général, héroïquement passif.* — Le Schismatique l'est aussi : c'est dans le schisme qu'on trouva des martyrs comme les suicidés volontaires, et, à un degré moindre, des muets volontaires, qui se laissèrent condamner plutôt que de dévoiler leur doctrine.

C. *Le paysan russe est routinier, paresseux et imprévoyant.* — La routine est l'essence même du Raskol. C'est un trait capital. De plus, parmi les dissidents, les Vagabonds vivent de charité et de vol et les Messalianié dorment pour recevoir en songe le Saint-Esprit lui-même. De même, les premiers Papovsty ne songèrent pas à assurer la continuité de leur sacerdoce, et les disciples d'un certain Basile le Chevelu se laissèrent mourir de faim en se gavant, après avoir abattu leur bétail et leur volaille. Seuls, les Mutilés savent penser à l'avenir, parce qu'ils ne peuvent aimer que l'argent : on les recherche comme caissiers.

D. *Le paysan russe a des vices de primitifs (gourmandise ou luxure).* — Ici, les Schismatiques font exception, en principe du moins. C'est la grande supériorité de la plupart d'entre eux de savoir jeûner beaucoup, ne jamais boire d'alcool et détester le tabac. La plupart aussi

prêchent la continence. Mais les révoltes de la chair sont terribles. Même des Papovsty (tel Job, à la fin du xvii^e siècle) acceptent la polygamie. Presque tous les Bezpapovtsy (les Théodosiens en tête) arrivent à l'amour libre. Un Théodosien, Théodore Ivanof Alexiéf, concilia la doctrine de sa secte et la tradition générale en approuvant le mariage, à condition que les vieux se séparent pour mourir en bons sectants.

E. Le Russe est éminemment charitable. — Sa vertu essentielle ne s'altère pas hors de l'orthodoxie. Tantôt c'est un Kovyline qui se fait admirer de l'Eglise pendant une peste. Tantôt ce sont des Doukhabory qui se vantent de n'avoir jamais de mendiants chez eux. Mais les exemples les plus populaires sont ceux de Soutaïef, le moujik qui passionna Léon Tolstoï : un jour, ayant été volé dans sa grange, il ne crut être vraiment chrétien qu'en allant porter aux voleurs, évidemment très pauvres, un sac qu'ils avaient oublié.

2^e Qualités intellectuelles.

A. Pensée métaphysique et pensée finaliste. — C'est l'abus des discussions philosophiques qui a provoqué les premiers troubles du Raskol et a servi de prétexte à la plupart des sectes.

B. *Mépris de l'idée claire.* — Le vague des croyances dans les sectes mystiques et même rationalistes. Exemple : la notion de Dieu chez les Doukhabory et les Khlisty. — Le vague de la pratique dans les sacrements des Bapovtsy. Exemples : à Staradoubié, au milieu du XVIII^e siècle, en l'absence de prêtres, quand la Réserve allait manquer, on la pulvérisait et on la mêlait à de la nouvelle pâte, qu'on jugeait consacrée par contact ; à Moscou, à la fin du XVIII^e siècle, on reconnaissait qu'il fallait oindre à nouveau les prêtres orthodoxes qui passaient au Raskol, mais, comme on n'avait pas d'évêques pour consacrer le myr, on le remplaçait par de l'huile ordinaire qu'on avait fait séjourner dans une fiole ayant autrefois contenu l'huile sainte.

C. *Souci de l'absolu.* — Le « tout ou rien » qui caractérise toute la vie de la Bezpapovchchina. — Détails. Les Théodosiens purifient les aliments achetés chez les Orthodoxes en faisant cent prosternations et en les cuisant dans des plats spéciaux et dans un four spécial. Les Doukhabory ne veulent pas détruire le moindre animal, car on commence par écraser un serpent et on finit par faire la guerre. Les Khlisty, dans la ferveur, veulent atteindre Dieu lui-même.

D. *Puissance des idées.* — Les Raskolniki vont en prison plutôt que de couper leur barbe, car il est écrit que le visage de l'homme est fait à l'image de Dieu. — D'autres tuent leurs enfants, soit parce qu'ils les trouvent trop intelligents pour ne pas devenir vicieux, soit simplement pour imiter Abraham. — Les Skoptsy se mutilent, ne croyant pas qu'on ne puisse pas prendre à la lettre des préceptes comme : « Si votre œil droit vous scandalise... »

E. *Mysticisme.* — Chez les vieux croyants, attente générale de la fin du monde. Dans les sectes rationalistes, l'exode de Doukhabory au Canada. Dans les sectes mystiques, d'une certaine façon, tout.

3° Déséquilibre.

Esprit de soumission et esprit de révolte observés ensemble dans chaque russe. — Ils s'observent, exagérés, dans chacun des dissidents groupés en communautés isolées : c'est le cas de bien des vieux croyants et de presque tous les sectaires proprement dits. En particulier, on remarque chez eux, plus encore que chez les Orthodoxes, un besoin d'égalité tendant à l'identité (Hommes de Dieu et Doukhabory) et un besoin de liberté tendant à la licence (Errants et

Suicidés). D'où cette perfection de principe et ces chutes de faits qui est la contradiction fondamentale du Raskol.

Résumons ce résumé, et surtout interprétons-le.

A. *En gros, les caractères des orthodoxes se retrouvent chez les dissidents.* Si même quelques sectes ont été inspirées par un protestantisme étranger, elles en ont arrangé la doctrine à la russe. Il n'y a d'exception que pour les Mutilés, qui deviennent les plus avarés des hommes : mais ce phénomène, d'ordre physiologique, n'a point de patrie.

B. *Le conservatisme russe n'a été exagéré que dans le Raskol.* En réalité, le conservatisme se double ici d'absolutisme. C'est cet absolutisme qui a abouti aux pires fantaisies. *Des Pavovtsy conservateurs se changèrent naturellement en Bezpavovtsy révolutionnaires.*

C. *Aussi l'anarchie est-elle le caractère distinctif de la majorité des Raskolniki et des Sectaires.*

Voilà l'essentiel. Il y a dans le Russe deux êtres, un communautaire et un individualiste. *C'est le communautaire qui s'accommode de l'orthodoxie, c'est l'individualiste que le schisme satisfait.* Le Russe veut le schisme comme il veut l'indépendance, ni plus ni moins.

L'orthodoxie n'est donc pas *plus russe* que le schisme, elle est *mieux russe*. L'effort politique a été de constituer un Etat dans une anarchie endémique. L'effort religieux doit être de constituer une Eglise dans un schisme endémique. Les dissidents ne représentent donc qu'un mauvais passé. L'orthodoxie est le meilleur présent.

Arrivés à la fin de cette étude, nous pouvons en rappeler les débuts.

Certains principes de Frédéric Le Play et d'Henri de Tourville permettaient une étude sociale du Christianisme russe : je l'ai tentée, ne restant pas toujours fidèle à ma méthode, n'approfondissant pas toujours mon objet, en écolier. Me voici donc obligé de vous expliquer ce que j'aurais voulu faire.

Il s'agissait d'abord de chercher, en Russie, l'influence de la société profane sur la société religieuse. Elle est grande. Le Christianisme s'est adapté. Ce lui fut une force. Mais ces répercussions de la vie moscovite sur la foi orthodoxe ne doivent pas faire croire que la foi orthodoxe s'explique tout entière par la vie moscovite. Il y a dans le Christianisme un ferment qui ne naît pas de son milieu. C'est d'abord la fièvre évan-

gélisque qui pousse celui-ci au désert, celui-là au martyre, un autre aux miracles, et dont le caractère est précisément une irréductible originalité. Mais surtout le grand fait du Christianisme se substituant d'un coup au paganisme, durant sans l'auxiliaire d'organisations, résistant à la sujétion des khans tatars et de certains empereurs, triomphant des dangers intérieurs de l'ignorance et de la grossièreté, et enfin aboutissant aujourd'hui à un élan pour des réformes le plus confus peut-être, mais peut-être aussi le plus efficace qu'on ait encore connu, ce grand fait dénote dans le Christianisme une vie autonome qu'aucun état social ne pourrait expliquer, puisque l'état social a besoin de son secours pour se réaliser lui-même. Il ne faut donc pas se méprendre sur le sens de cette sociologie chrétienne. La société est nécessaire pour préciser la religion, pourvu que la religion soit une puissance à laquelle il ne manque que des précisions. Le travail lui donne une forme, il ne crée pas sa force. Le sol fournit des conditions, il n'impose pas des causes. Cette science sociale n'est pas une science mathématique où le supérieur se déduirait de l'inférieur, au point que celui-ci existerait seul et que le premier ne serait

qu'une apparence ; elle est une science du déterminisme, étudiant le contact de deux éléments, une spontanéité indéterminée qu'elle admet sans philosopher sur elle, et des rigidités physiques par l'ensemble desquelles cet indéterminé se détermine.

Jusqu'ici nous avons observé objectivement. Il faut pourtant prendre parti. Ce sera pour la prochaine lettre. Si sortir de la science pour conseiller l'action avait besoin d'une excuse, elle serait dans l'exemple que nous donnent les deux villes où nous sommes : pour les choses religieuses, Moscou et Oxford ont le même enthousiasme ; et c'est un lien de plus entre nous deux aujourd'hui.

Septième lettre.

L'AVENIR DE L'ORTHODOXIE

Très cher ami,

C'est un peu pour les autres que j'ai écrit les précédentes lettres, mais celle-ci est vraiment pour vous.

Pour les autres, j'ai insisté sur le déterminisme géographique et le déterminisme historique ; mais vous savez qu'ils n'expliquent que la moitié de l'âme d'un peuple ; l'autre moitié dépend du but auquel Dieu la destine : cherchons la vocation de la Russie.

Je dois vous annoncer tout de suite où je veux vous mener. — Je vous dirai d'abord que la vocation de la Russie n'est pas indépendante de celles des autres nations ; puis que le destin d'un Etat est solidaire de celui de son Eglise ;

ainsi que l'Eglise russe doit s'unir à tout le reste de la chrétienté. — Ensuite nous examinerons les conditions de cette union. — Pour en démontrer la nécessité comme pour en préciser le programme, nous profiterons de tout ce qu'il y a de positif dans les lettres que nous avons échangées, afin que notre rêve, si c'est un rêve, sorte du moins de certitudes.

I

LA NÉCESSITÉ DE L'UNION

Les deux premières vérités, vous m'en accorderez sans peine le principe. Le rôle de la Russie n'est pas de s'isoler, car l'égoïsme n'est pas plus permis aux nations qu'aux individus, et son rayonnement ne peut tendre à de simples conquêtes matérielles, ce qui serait une autre forme d'égoïsme. Les vraies missions des États sont leurs missions religieuses, et la vraie religion est universelle. Je ne perdrai pas mon temps à insister. Souscrivons sans réserve à cette pensée que Vladimir Solovief place au début de *L'Idée russe* : « En acceptant l'idée essentielle et réelle du genre humain, — et il faut bien l'accepter, puisque c'est une vérité religieuse justifiée par la philosophie rationnelle et confirmée par la science

exacte, — en acceptant cette unité substantielle, nous devons considérer l'humanité entière comme un grand être collectif, ou un organisme social dont les différentes nations représentent les membres vivants. Il est évident, à ce point de vue, qu'aucun peuple ne saurait vivre en soi, par soi et pour soi, mais que la vie de chacun n'est qu'une participation déterminée à la vie générale de l'humanité. La fonction organique qu'une nation doit remplir dans cette vie universelle, — voilà sa vraie idée nationale, éternellement fixée dans le plan de Dieu. »

La difficulté commence lorsqu'on essaie de déterminer la fonction de chaque peuple.

Si l'on se contente d'une très grossière ethnographie, on reconnaîtra que l'Etat italien comme l'Eglise romaine a le génie du gouvernement. On avouera que la nation anglaise comme la paroisse anglaise a le génie de l'initiative. On ajoutera que la France, isthme géographique, climat de transition, sites moyens, races mêlées, participant du génie italien et du génie anglais, gagne du moins à cette impersonnalité deux choses : d'abord une grande passion pour les idées : en philosophie comme en sciences, en théologie comme en exégèse, elle surpasse au-

jourd'hui, quoi qu'on dise, l'Allemagne : c'est toujours la Sorbonne du monde ; — ensuite une grande puissance d'apostolat : c'est l'origine, pour citer d'abord les événements profanes, de toutes les guerres de la Révolution, et Newman disait à Lord Halifax : « Si vous voulez faire quelque chose pour l'unité de l'Eglise, adressez-vous à la France ».

Et la Russie ? Méditez quelques instants, en cherchant, dans tout ce que nous avons dit d'elle, la volonté de Dieu.

Dieu lui a fait un sol mauvais, si mauvais qu'on n'y peut vivre que dans l'attente d'un royaume qui n'est pas de ce monde ; quelques Russes, émigrés au Canada, avaient nommé un de leurs villages Célo Tirpénié, c'est-à-dire le village de la patience : pour tous les Russes, toute la Russie, c'est Célo Tirpénié. Dans cette résignation, Dieu les a serrés si familialement que les voisins sont forcés de s'aimer les uns les autres ; les communes ont eu à débattre entre elles si peu d'affaires d'intérêt ou de problèmes de raison qu'elles ne comprennent pas d'autres liens que les liens de la charité : et ainsi les Russes étaient prédisposés entre tous à recevoir l'Évangile et à constituer l'Eglise. Pour qu'ils gardent mieux ce dépôt, Dieu

les a rendus conservateurs jusqu'à la routine ; leurs heures sont plus brèves que nos heures ; ils raccourcissent les siècles écoulés depuis le Christ : ils nous rendent plus présents les temps apostoliques. De peur qu'une influence étrangère ne troublât la pureté de leur foi, Dieu les a disséminés dans un immense pays rendu impénétrable par les steppes du sud, les forêts du nord et les marécages de l'ouest. Pour ajouter à l'isolement, il les a, pendant plus de deux siècles de joug tatar, orientés vers l'Asie, plus immobile encore, et, depuis ce joug, la race a gardé une telle sensibilité qu'elle s'est volontairement fermée à l'Europe. Enfin, par surcroît de précaution, il n'a pas voulu que ce peuple fût guerrier, afin qu'il ne risquât pas de se souiller par des conquêtes ; ce sont des désastres qui ont assuré son unité et sa grandeur, et l'une et l'autre sont ainsi faites de ce qu'il y a de plus chrétien dans l'homme, la souffrance et la bonté.

Terre où l'on est de passage, charité qui prime tout, respect du passé, solitude naturelle de l'étendue et solitude artificielle de l'histoire, tout concorde. Tant de préparation n'est point l'ouvrage des causes. La Russie est une œuvre personnelle de Dieu. Sa providence a voulu en faire

une des terres privilégiées des huit béatitudes.

Ainsi apparaît le but de la Catholicité. Chaque peuple, pour son compte, y doit pratiquer le christianisme complet, mais, pour le profit des autres, il doit, en outre, se spécialiser dans la vertu qui convient le mieux à son tempérament ; et, pour reprendre la distinction simpliste de tout à l'heure, l'Italie sera le ministre, l'Angleterre le pionnier, la France le docteur, la Russie le témoin.

Mais plus ils seront spécialisés, plus ils devront vivre d'accord.

L'accord de tous les chrétiens est un bien, même temporel. Loin des exemples de l'Angleterre, les Latins risquent d'outrer la centralisation jusqu'à la servilité, comme, loin de l'exemple des Latins, l'Angleterre risque d'outrer l'initiative jusqu'à l'émiettement. Dans la solitude, chaque peuple exagère ses qualités propres au point de les changer en défauts. C'est un vice que l'hypertrophie d'une vertu. Essaie-t-on d'y remédier par des rapports quand même ? Seulement, comme le schisme empêche de parler des questions fondamentales, on se borne à échanger des romans ou des bibelots. C'est ainsi que les Russes n'ont pris aux Français que les théories de leurs ré-

volutionnaires et que les Français n'ont reçu des Russes que la dépravation de leurs hautes classes. Plus on se voit, moins on s'estime, et les beautés de la religion étrangère ne sont que des pièges qu'on doit cacher. Certains l'ont si bien compris qu'en cherchant à compléter leurs pratiques, ils arrivent spontanément aux pratiques de leurs voisins, de façon qu'ils ont l'air de les avoir étudiées pour rapporter en cachette des modèles démarqués. Ainsi bien des catholiques de France s'efforcent de mettre dans leur foi la personnalité anglaise : lisez les lettres d'Henri de Tourville ; et beaucoup de sectes anglaises, par le besoin de se fondre en unités plus vastes, se rapprochent de Rome sans le savoir ; relisez-vous vous-même.

L'accord de tous les chrétiens est encore une fatalité. Plus que jamais les frontières s'ouvrent. D'une part, les littératures, les philosophies, les arts se pénètrent. D'autre part, les relations d'industrie et de commerce créent en tous les points du monde des conditions de vie semblables. Toutes les idées sont remises au creuset et internationalement. Tandis que des Occidentaux que lasse le rationalisme cherchent la lumière dans les livres de M. Bergson ou de M. James, voici

que l'on découvre des clartés analogues chez un Khomiakov. Tandis que des Occidentaux que l'athéisme a trompés rêvent le plan d'une société où la religion ne serait pas qu'un surcroît, voici qu'ils s'aperçoivent que la société russe est uniquement fondée sur le christianisme. Dans ces bouleversements, tous les ingénieurs et tous les docteurs se réunissent pour élaborer le monde de demain. Les pasteurs seraient-ils seuls à ne pas se parler ? L'internationalisme profane est vain s'il prétend remplacer le catholicisme religieux ; il compte, s'il l'annonce. Les congrès ne valent que comme précurseurs du Concile.

L'accord de tous les chrétiens est enfin un commandement. C'est Notre-Seigneur qui a dit, dans la prière sacerdotale : « Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé. » Si quelqu'un ne croit pas qu'un jour viendra où il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur, celui-là peut être chrétien, il n'est certainement pas catholique.

Si on passe de la thèse générale aux cas par-

ticuliers, la Russie est précisément une des meilleures preuves. Son histoire, qui est le récit d'un isolement, n'aurait pas de sens si elle n'aboutissait à une union. Grâce à l'éloignement, l'Eglise orthodoxe a assuré jusqu'ici le christianisme d'une centaine de millions de Russes et, puisque la Russie a une formation analogue et supérieure à celle de tout l'Orient, elle peut encore assurer le christianisme d'une centaine de millions d'Asiatiques. Pourtant ce n'est pas assez. Panslavisme ou panorientalisme sont un terme indigne du prélude. Plus qu'indigne, impossible. Il cesserait aussitôt atteint. Car la Russie s'ouvre et s'ouvrira de plus en plus. Ainsi Dieu ne l'aurait séparée du monde pendant dix siècles que pour la livrer au monde le onzième. Sa Providence échouerait devant le développement des chemins de fer. Il semble donc que la solitude de la Russie n'ait servi qu'à consolider en elle des qualités faites pour rayonner plus tard. C'est — toutes différences gardées — l'histoire du peuple hébreu qui a vécu seul jusqu'à ce qu'il ait compris l'idée messianique, pour aller, dès le temps de la captivité, fonder dans tout l'univers civilisé des synagogues qui ont été les lieux naturels de la prédication des apôtres. La Russie d'aujourd'hui recevra de l'Ita-

lie, de l'Angleterre, de la France les leçons qui lui manquent, et elle rendra aux sociétés athées de l'Occident la secousse d'une constitution quasi évangélique. Son destin est double. Nous sommes au changement de la retraite en apostolat. Sans lui, tout est incohérent ; avec lui, tout est prophétique.

Ainsi l'Union des Eglises est féconde, fatale et commandée. Elle sera.

II

LA FORME DE L'UNION

L'union sera. Reste la manière. Certains détails nous en seront longtemps obscurs, mais on ne saurait en établir les principes avec trop de force, car, à se mettre à l'ouvrage en étourdi ou en orgueilleux, on risque de compromettre l'œuvre de ses successeurs ou de perdre sa propre foi.

Jusqu'ici l'Union n'a guère été imaginée que sous deux formes, et j'avoue qu'elles me semblent également illusoirs.

1° La première serait la « conversion » d'une Eglise à l'autre. Cette conversion pourrait se faire par homme ou en masse.

Il y a en Russie un très petit nombre de « romains convertis », et en France un peu plus

d' « orthodoxes convertis ». Mais tous n'ont dû leur « conversion » qu'à des conditions de vie très particulières : ainsi les Russes venus à la communion romaine sont pour la plupart des nobles qui sont plus souvent en voyage que sur leurs terres ; il est impossible, quand ce ne serait que faute d'églises et de prêtres, de « romaniser » une paroisse de moujiks, et peut être plus impossible encore de « romaniser » un moujik isolé, car, pour les orientaux, la religion n'est pas affaire individuelle. En tous cas, et toute réserve faite des devoirs qui s'imposent à la conscience de chacun, il me semble que les chrétiens devraient avoir d'autres ambitions que de pêcher âme à âme dans le vivier du voisin, quand on pourrait faire en pleine mer païenne une si belle pêche miraculeuse.

La conversion en masse n'est pas moins difficile. Elle suppose, — ou que le Synode accepte non seulement le *Filioque*, mais le concile du Vatican, sans parler de la Curie romaine, — ou que le Pape renonce à sa primauté, à sa théologie, aux azymes, aux statues et à bien d'autres choses encore. Je ne voudrais blesser aucune croyance et je me place ici en dehors de toute idée dogmatique, mais, aussi sûrement que je

prédis le lever du soleil, je puis affirmer que pour maintenir l'orthodoxie russe en sol slave, il y a au moins des nécessités de lieu, pour maintenir le catholicisme romain en terre latine, il y a au moins des nécessités de temps : la Russie ne peut pas plus renoncer à son conservatisme qu'à son tchernaziom, les Latins au Pape qu'à leurs derniers siècles. Nous soulèverions des montagnes avant de boucher cet abîme.

C'est que la religion nationale est trop parfaitement adaptée au caractère national. Vous m'avez montré que les Anglicans n'ont rien pu recevoir des catholiques, qui sont surtout irlandais : cinq prêtres sur six. La Russie, de même. Trois Christianismes disputent les consciences à l'Orthodoxie. — Le Raskol et les Sectes. Nous savons de quel fond slave ils viennent et à quelle rébellion contre l'empire ils aboutissent, aussi insinuants par ce qu'il y a de national dans leur origine que dangereux par ce qu'il y a d'antinational dans leur résultat. — Le Protestantisme. Il vient, par les provinces baltiques, avec la culture allemande, dans les classes élevées, et, par sa tendance à l'individualisme intellectuel, risque d'y jouer le rôle d'un Raskol aristocratique. — Le Catholicisme romain. N'oubliez jamais qu'on le

regarde comme la religion polonaise. Or, les Polonais sont plus loin des Russes que les Allemands des Français, ennemis perpétuels, vainqueurs implacables, qu'il fallut chasser du Kremlin en 1612; on ne comprit ce que cette délivrance avait de providentiel que quand, pour son deuxième centenaire, on chassa sur la route de Pologne d'autres barbares dont on ne se souvient plus que comme voleurs d'iconostases; et la statue de Minine et Pajarski, sur la Place Rouge, semble défendre Moscou tout ensemble contre les troupes ennemies et la foi étrangère. — Reste, il est vrai, une quatrième Eglise, un catholicisme d'obédience romaine et de rite grec; c'est l'espoir de quelques prêtres français qui s'imaginent conquérir la Russie en portant la barbe et en parlant slavon; ils vont naïvement à un échec honteux, car la plupart des Russes, qui reprochent déjà aux missionnaires occidentaux je ne sais quelles machinations insinuates, les trouveraient doublement latins en les voyant déguisés en grecs. — Ces malentendus sont navrants, mais ils sont. Qui veut les ignorer les augmente malgré lui. L'orthodoxie, — et vous savez quel est aujourd'hui son réveil, — peut seule faire l'union. Travailler à la ruiner, c'est faire le jeu de l'athéisme.

2° On a donc proposé — et c'est le second procédé — une entente opportuniste contre cet athéisme qu'on ne devrait pas craindre si on a les paroles de la vie éternelle, un rapprochement de la vérité et de la demi-vérité pour lequel on oublie les dogmes qui divisent avec une tolérance qui n'est qu'un scepticisme, une fédération d'Eglises au fond étrangères, une affaire conclue entre les pontifes, une union sur parchemin, une sorte de traité de commerce, une poignée de main de diplomate au lieu du baiser de paix. C'est faire trop d'injure à un prêtre que de croire qu'il pourrait jamais l'essayer. Mais l'incrédulité nous presse, ajouteront les « esprits larges ». Oh, les hommes de peu de foi !

Il faut donc que chaque Eglise reste intransigeante et que l'union soit complète. Vous m'entendez : intransigeance absolue, c'est-à-dire au moins intransigeance doctrinale et union absolue, c'est-à-dire au moins union doctrinale. C'est une contradiction. Quel miracle de charité la résoudra ?

Le miracle de charité sera d'abord un miracle de patience. L'union vraie ne sera pas le fruit de quelques années seulement. Les évêques mêmes ne pourraient la hâter beaucoup. Cependant nous,

qui ne sommes rien, nous devons y travailler tout de suite. Comment, vous le savez mieux que moi.

Il faut que dans chaque pays, Russie, Angleterre, France, existe un groupe d'hommes voulant préparer l'union et que ces groupes entrent en rapports les uns avec les autres. Ce ne peuvent être d'abord que des relations d'études. Elles auront deux objets : d'abord les antiquités chrétiennes, qui, bien comprises, nous rapprocheraient de l'état d'esprit qui a précédé le schisme ; ensuite les conditions sociales qui maintiennent aujourd'hui la séparation, et qui, mieux connues, feraient voir qu'il y a en elle moins de mauvais vouloir qu'on ne croit. Dans ces contacts, chaque groupe communiquera sa valeur à l'autre, persuadé qu'on rapproche de soi la confession étrangère, non en la combattant comme un ennemi, mais en la sanctifiant comme un frère. En échange, il apprendra de la nation « schismatique » des exemples qu'il pourra communiquer à la nation « orthodoxe ». C'est tout humble, mais la vraie charité est multiplicatrice. Ces rapports d'individus sans mission se changeront en rapports des corps tout entiers, et l'on verra cet événement nouveau, ou plutôt renouvelé, dans l'histoire du

Christianisme, une action directe d'Eglise à Eglise.

Certes, on en critiquera les premiers artisans. On dira surtout : « Ces hommes qui, à force de remonter à la source, ont éliminé de leur christianisme leur nationalité, ne risquent-ils pas d'en faire une religion tellement abstraite qu'il faudrait tout au plus la nommer philosophie ? » Ou bien : « Ces hommes qui, pour se rendre compte des conditions de l'unité, ont examiné ce qui, dans l'autre communion, est produit par l'autre milieu, ne peuvent-ils retourner ce relativisme contre la communion à laquelle ils appartiennent, et, dans ce va-et-vient entre Eglises, rester eux-mêmes des Sans-Eglise ? » S'ils étaient des dilettanti, oui, tout serait possible. Mais vous savez à quels admirables hommes d'action je pense. Leurs successeurs ne peuvent pas ne pas tenir quelque chose d'eux.

Vous êtes latin, je suis russe. Latin, vous ne pouvez pratiquer votre religion qu'avec vos qualités et vos défauts latins. Russe, je ne puis pratiquer ma religion qu'avec mes qualités et mes défauts russes. Soit. Gardez la scolastique et le chapelet, je conserve mon mysticisme et mes signes de croix. Mais passons humblement par la

pratique totale. C'est en approfondissant sa foi avec tous les auxiliaires de son tempérament qu'on se trouve le plus près l'un de l'autre parce qu'on est le plus près du même Christ. Il faut que les moyens diffèrent pour que les buts soient pareils. Il n'y a pas de catholicisme sans nationalisme, mais qu'il n'y ait de nationalisme que pour le catholicisme. Par là se concilient l'intransigeance et l'unité. Chacun devant sa conscience aura la fierté de n'avoir rien cédé, et chacun devant son frère aura la joie de s'être tout donné.

J'ajoute un passage de Morel qui ôtera les derniers doutes ; c'est un fragment d'une admirable lettre imprimée tout entière dans l'histoire de sa vie (*L'abbé Gustave Morel, professeur à l'Institut catholique de Paris*, par l'abbé Jean CALVET, p. 291-298) ; ce sont des phrases connues, mais qu'on a plaisir à écrire, ne fût-ce que pour arriver à les savoir par cœur.

« C'est seulement en se dégageant des habitudes d'esprit de son pays et de son temps que l'on s'humanise vraiment et que chacun développe en soi ce qu'il a de véritablement humain. C'est de la même manière, sur le terrain religieux, que l'on se fait un état d'esprit véritable-

ment « catholique », état d'esprit nécessaire pour recevoir de façon « orthodoxe » la tradition de nos Pères dans la foi. Moins l'on subit les préjugés d'un temps et d'un lieu, plus l'on est universel et « catholique », et plus aussi l'on est préparé à comprendre dans la doctrine ce qui est au-dessus de toutes les différences de lieu et de temps et par conséquent ce qui est « orthodoxe ».

« Ainsi l'unité de l'Eglise dépend de l'unification de toutes les civilisations. Cette unification, bien entendu, serait tout à fait relative ; chaque peuple y conservera nécessairement son caractère. Mais les relations de plus en plus fréquentes entre les diverses nations auront pour conséquence inévitable une influence mutuelle de plus en plus active. Et, pour ma part, je suis persuadé que l'Occident a beaucoup à gagner à mieux connaître les peuples slaves et surtout les Russes. Dans la civilisation de l'avenir chaque peuple aura la part qu'il saura se faire. Il faudra alors que ceux qui présenteront la religion au monde lui présentent non pas une chose française ou allemande, ni une chose latine ou grecque, mais une chose *humaine*. Ce n'est qu'en étant véritablement humaine, en s'adaptant à tous les

hommes de tous les pays, que la religion se montre divine. »

.
« En somme, je vois deux manières de rapprocher la date de l'union des chrétiens : l'étude de l'antiquité chrétienne faite et commencée avec le désir de recueillir respectueusement l'héritage de nos Pères ; puis des relations mutuelles entre les diverses catégories de chrétiens. Moins l'on fera de polémique et mieux cela vaudra. Les relations courtoises entre chrétiens n'ont pas seulement pour résultat qu'on se connaît mieux, elles en ont un autre : c'est que l'on s'estime, et, quand on en est là, le désir de l'union grandit et l'on travaille avec une tout autre ardeur à le réaliser. »

Jusqu'ici il ne s'agit que de l'union mystique de précurseurs isolés. Mais leurs descendants la resserreront jusqu'à ce qu'une génération ose parler de l'Unité officielle. Alors on s'apercevra qu'elle est aux trois quarts accomplie. Dieu fera le reste.

Je dis plus. Si on ne peut arriver à l'Union qu'en approfondissant sa foi, on ne peut approfondir sa foi qu'en pensant à l'Union. Sans cette idée, rien dans le dogme, rien dans le culte ne

montre toute sa valeur. Si je crois à la Rédemption, c'est, en dernière raison, parce que les Conciles l'ont proclamée, et les Conciles résument la certitude de tous les Saints ayant senti, mieux que moi, la grâce qui les a rachetés. Si je vais à la Table eucharistique, je me rappelle que Jésus a mangé la Pâque avec les premiers Evêques, que leurs successeurs envoyaient d'une ville à l'autre le pain consacré en témoignage d'union, et c'est avec tous ces Saints que je me mets à table. Il n'y a pas de dogme de bibliothèque, il n'y a pas d'Eucharistie solitaire. A l'origine de tout acte vraiment chrétien, il y a toute l'Eglise. Mais l'Eglise n'a pas de barrières. Nous lui sommes d'autant mieux fidèles que nous la voulons plus indéfiniment une. Et ainsi s'enrichit sans limites la parole terrible et douce : « Hors de l'Eglise point de salut. »

Cependant l'Union presse.

En Russie quelque révolution se prépare. Des occidentaux qui voudraient « coloniser » l'empire y pourraient faire de magnifiques « coups ». Il n'y aurait qu'à le disloquer. Mais comme le spirituel et le temporel s'y soutiennent l'un l'autre, ils savent qu'ils ne désorganiseront qu'en déchristianisant. On sait comme ils y travaillent.

La crise actuelle est beaucoup moins politique que religieuse. Elle est très grave, car elle ne risque rien moins que de faire échouer la destinée primordiale de la Russie. Au moment de se répandre, elle doit se défendre. Nous allons assister à l'un des plus grands spectacles des temps.

Assister n'est point assez. Mal préparée aux habitudes modernes, l'Eglise russe a besoin d'aide. A nous de la lui donner, mais avec quelle charité et surtout quelle discrétion ! Qu'elle puisse se dire que nous voulons la soutenir sans l'absorber, ouvrir entre elle et nous une porte dont elle seule aura la clef, agir comme Marthe qui faisait le ménage de Marie sans la gêner dans sa contemplation, car nous avons sur elle l'avantage lamentable d'être ses aînés dans la lutte contre le mal.

Elle se méfiera, mais nous devons forcer sa méfiance. Ou plutôt nous devons mériter qu'elle croie en nous. Car nous sommes tenus par un devoir de gratitude. Quand les Tatars sont arrivés en Europe, la Russie n'avait pas moins de civilisation que la France, et la France et la Russie ont eu également peur. Dès l'invasion le génie russe a cessé. Sans doute il y avait en lui une moindre puissance de développement. Tout

de même la Russie a servi de tampon entre l'Europe et la Horde. Nos progrès sont faits de ses retards, nos progrès religieux autant que nos progrès matériels. Dans les deux ou trois siècles de servitude, les Russes sentirent que la guerre de race était la guerre sainte, qu'ils résistaient pour une foi plus que pour une terre, qu'ils étaient des martyrs autant que des vaincus, qu'ils faisaient une croisade sur place. Si, pendant ce temps, les Eglises occidentales ont eu le temps d'acquérir quelques supériorités sur l'Eglise russe, ce ne sont, en bien des cas, que des emprunts qu'elles lui ont faits. Les deux Christianismes sont liés, sans le savoir, par une dette, et aucun moment ne serait plus propice pour la payer. Souvenons-nous.

Hier je me suis endormi en entendant dans la rue des chants révolutionnaires et ce matin je me suis réveillé au son de toutes les cloches. Peuple qui ne trouvera jamais l'équilibre, et qui nous appelle autant par ses péchés qu'il nous attire par ses vertus. C'est cette trépidation qui m'a divinement secoué pendant les jours où j'ai écrit ces pages. Elles sont achevées. Si j'y ai mis des mots téméraires ou des mots blessants, que les

chrétiens de ma communion et que ceux de l'autre communion veuillent me pardonner. Si je pouvais avoir une excuse, demandez-la aux hommes qui, fils de France et de Russie, sentent se continuer en leur âme les âmes d'ancêtres romains et d'ancêtres pravoslavny, si bien que l'Union des Eglises est réalisée en eux et qu'ils gardent, en traversant un monde qui se meurt loin de Dieu, la certitude que Marthe et Marie seront bientôt réconciliées sur le tombeau de Lazare. Pour vous, continuez vos bonnes lettres dont les exemples ont suscité les pensées que j'ai mises dans les miennes. Je vais, dans quelques jours, revenir de Moscou à Paris, les deux chères villes qui, dans l'ignorance où je suis d'autres pays, sont pour moi les cathédrales du monde. Nous essaierons ensemble d'unir ces actes d'humilité qu'on ne fait bien que sur le pavé de l'Assomption et ces actes d'espérance qui ne montent que sous les voûtes de Notre Dame. Soyez heureux, du bonheur que vous avez choisi.

A bientôt.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	VII
PREMIÈRE LETTRE. — SUR LA CONSTITUTION SO- CIALE DE LA RUSSIE	1
I. — La terre russe	6
II. — L'existence du paysan russe.	12
III. — L'existence de la noblesse russe	32
IV. — L'influence de l'Occident.	51
DEUXIÈME LETTRE. — L'AME RUSSE COMME PRO- DUIT DE LA VIE RUSSE	63
I. — Les faits moraux	65
II. — Les faits intellectuels	83
III. — Le déséquilibre	102
IV. — Conséquences religieuses	114
TROISIÈME LETTRE. — PETIT ABRÉGÉ DE L'HIS- TOIRE DE L'ÉGLISE RUSSE	119
QUATRIÈME LETTRE. — LE CULTE	135
I. — Simple exposé	138
II. — Le culte orthodoxe et la vie russe	151

CINQUIÈME LETTRE. — L'ORGANISATION ECCLE-	
SIASTIQUE	165
I. — Exposé des faits.	166
II. — La doctrine orthodoxe sur l'Église .	186
III. — Comment l'Église russe est conforme	
à la société russe	194
IV. — L'Église et la foi.	216
SIXIÈME LETTRE. — LE RASKOL ET LES SECTES.	231
I. — Le Raskol	233
II. — Les Sectes.	253
III. — L'esprit schismatique et l'esprit russe.	267
SEPTIÈME LETTRE. — L'AVENIR DE L'ORTHODOXIE.	277
I. — La nécessité de l'union	279
II. — La forme de l'union	288